

Ayten Öztürk

Résistance et victoire

dans les centres de torture secrets du fascisme



**Contradiction
Éditions**



**CONTRADICTION
EDITIONS**



editioncontradiction.blogspot.com

Ayten Öztürk

Résistance et victoire

dans les centres de torture secrets du fascisme

Présentation	4
Préface	5
Le temps des adieux	6
Enlèvement	8
Obscurité	11
"L'État a fait décoller un avion pour toi"	13
Torture alimentaire forcée	14
À quel endroit suis-je ?	16
Mon cerveau est mon trésor	17
Pensez le contraire de ce que dit l'ennemi !	21
"Nous avons été élevés par l'État"	22
Mon cerveau est mon champ de bataille !	23
Même si je pourrais de saleté je ne leur demanderais rien	23
Je ne dirai jamais : "Je suis fatiguée" !	24
Ce qui compte, c'est de résister, de résister.	25
"RÉFLÉCHIS UN PEU, NOUS REVIENDRONS"	26
"Ne me regarde pas comme une militante !" 27	
"Nous avons importé cet appareil spécialement de France"	28
Je voulais utiliser mon cerveau qui a toujours gardé le cap	30
Je ne parlerai jamais !	31
"C'est suffisant ou on continue ?"	31
Sortez les pensées de votre tête ! Sortez ce qui vous motive !	32
"J'ai vaincu la torture par électrochocs, tu le feras aussi"	34
Est-ce que quelque chose a changé ?	36
"Pourquoi es-tu en colère contre nous ?"	37
"Elle est communiste ; elle ne dort pas"	38
Faites ce que vous voulez : je ne parlerai pas !	39
"Préparer le deuxième round ?"	40
Je vainquis les bourreaux dans leurs cavernes	41
Réunification	42

Présentation

Ayten Öztürk a été enlevée en 2018 au Liban, envoyée en Turquie par les services secrets turcs (MIT). Pendant six mois, elle a subi des tortures physiques, psychologiques et sexuelles dans un centre de torture secret, à Ankara. Une vaste campagne de solidarité a eu lieu, suite à celle-ci, Ayten est réapparue, laissée pour morte sur un terrain vague. Elle fut immédiatement emprisonnée. Ses camarades ont compté 898 blessures sur son corps. Le livre "Résistance et victoire dans les centres de torture secrets du fascisme" écrit par Ayten Öztürk a été publié pour la première fois en août 2022. A cette date, Ayten était assignée à résidence à Istanbul, pendant trois ans.

Le 6 février 2024, elle a été arrêtée dans le cadre d'une vaste opération de ratissage contre le mouvement de la gauche révolutionnaire à Istanbul. Aujourd'hui, elle est détenue à la prison de Kandıra (Kocaeli, Turquie). Dans son journal, Ayten décrit de manière impressionnante comment elle a pu résister aux actes de torture et ce pendant 6 mois. Ses luttes intérieures et extérieures menées méthodiquement, avec rigueur et détermination. Elle nous partage la conscience révolutionnaire dont elle a fait preuve pour pouvoir survivre résister face à une telle ignominie. Pour cette raison, cet écrit doit être compris avant tout comme une histoire de résistance. Ce livre donne un aperçu du fascisme lui-même. Nous avons traduit ce livre parce que nous voulions que vous connaissiez cette femme, une véritable héroïne qui résiste. Nous souhaitons également que ce livre soit une source d'inspiration, une force pour toutes les personnes qui luttent et résistent. Il devrait nous donner à tous du courage et de l'espoir. Cet ouvrage est également un appel à ne pas laisser Ayten Öztürk isolée et à lutter solidairement pour sa libération.

En tant que Secours Rouge Marseille, nous participons à la campagne internationale pour sa libération. Nous soutenons la lutte de tous les camarades en Turquie ; la lutte d'Ayten est la lutte de tous les camarades. Le problème des prisons, de la répression et de la résistance est un problème qui concerne et doit concerner tous les camarades.

La guerre, avec sa logique : la militarisation, l'autoritarisme, la répression, n'est pas seulement liée aux missions militaires à l'étranger, mais devient une dynamique qui trouve son application quotidienne sur le front intérieur. Guerre contre son propre peuple, guerre contre les masses populaires. La criminalisation sociale et politique de pans entiers de la société, se loge aujourd'hui par exemple dans le terme "apologie du terrorisme". L'état d'urgence devient la « norme » dans l'impérialisme. Les structures supranationales évoquent de plus en plus souvent des scénarios hypothétiques d'armées d'urgence pour réprimer les soulèvements et les rébellions, comme c'est le cas avec l'OTAN.

La répression, les prisons, le conformisme idéologique impérialiste font tous partie d'une stratégie de contre-révolution visant à empêcher les masses populaires de s'organiser et d'agir. L'exemple d'Ayten nous montre qu'il est possible de résister même dans les situations les plus désespérées, car oser résister, c'est oser vaincre.

Socours Rouge Marseille
2025

Préface

Vous savez que les contes de fées commencent par "Il était une fois..." Ce que je raconte dans ce livre n'est pas un conte de fées. C'est la vérité nue !

Pourtant, j'étais là, et soudainement j'ai disparu. Vous trouverez ici l'histoire d'une disparition de six mois. Cette disparition laisse derrière elle de la douleur, de la curiosité, de la nostalgie et de l'inquiétude ! Tout ce qui restait de moi, c'était les enregistrements vidéo de l'aéroport libanais, mais le gouvernement libanais m'a reniée.

Ce gouvernement s'est fait le complice de la torture qui a duré des mois. Qui sait pour quelles affaires il m'a livrée aux autorités turques ? On a essayé d'effacer ma voix, mon image.

Ce sont 6 mois que j'ai passés à résister dans un centre de torture secret à Ankara, dans l'obscurité, assoiffée, dans la douleur et les cris de torture ! Six mois qui ressemblaient à une vie qui m'échappait des mains ! Un bébé commence à ramper à six mois. Il émet ses premiers sons. Ses mains attrapent des choses. Pendant ces six mois, ils ont voulu me priver de vie, de santé et de désirs.

Pendant six mois, ils ont tenté de m'arracher à ma personnalité, à mes valeurs et à mes convictions par toutes sortes de méthodes de torture : électrocution, chocs électriques, harcèlement, tentative de viol, enfermement dans un cercueil, simulation de noyade, pendaison et coups brutaux. Mon corps était couvert d'ecchymoses, de gonflements, de cicatrices. J'ai perdu exactement 25 kilos. 898 cicatrices se sont formées sur mon corps. J'ai été abandonnée dans un champ, méconnaissable.

Et pourquoi ? Parce que je suis une révolutionnaire. Parce que je me bats ardemment pour un pays libre, indépendant, égalitaire et juste. Parce que j'aime ma patrie, mon peuple, mes camarades. Pour avoir continué le travail révolutionnaire malgré le fait que trois révolutionnaires de ma famille soient morts.

Pour ne pas avoir parlé à mes tortionnaires pendant six mois et pour ne pas avoir trahi mes camarades et mon peuple. Toutes ces tortures, ma détention pendant trois ans et demi après les tortures, la condamnation illégale et injuste, l'assignation à résidence continue sont le résultat de cette vengeance.

Bien que j'aie vécu des douleurs indescriptibles, ce qui me fait le plus mal, c'est le silence face à toutes ces atrocités, ces tortures et injustices. Malgré toutes les douleurs, les difficultés et les injustices que j'ai vécues, j'ai puisé ma force auprès de mes camarades, de mon peuple, de mes proches, que j'ai quittés pour l'immortalité. Je n'ai pas perdu un seul instant tout espoir. Je crois que le jugement illégal et injuste prononcé à mon encontre sera annulé avec le soutien de mon peuple, tout comme j'ai surmonté les six mois de procès pour torture avec le soutien de mon peuple.

Je conclurai avec les mots de Hazrat Ali : « *Ne pliez pas devant l'injustice, car vous perdrez votre droit et en même temps votre dignité* ».

Puissions-nous nous retrouver dans un avenir indépendant, démocratique et libre... Avec espoir et résistance...

Ayten Öztürk
Juillet 2022



Le temps des adieux

Nous devons sans cesse faire face aux séparations qui font partie de notre vie. Mais nous ne nous y habituons pas et nous ne les considérons pas comme allant de soi.

Comme on le dit si bien, « chaque séparation est une nouvelle rencontre ». C'est réconfortant. Est-il plus difficile de partir ou de rester ? En fait, ni l'un ni l'autre n'est facile. Et les aventuriers se mettent en route, nous embrassons de nouveaux espoirs, de nouvelles coopérations.

Je suis allée en Syrie, je l'appelle ma « deuxième patrie ». Que de choses ne se sont pas passées au cours des dix dernières années... Des guerres, des destructions, des séparations, des nostalgies. Des villes rasées, la famine, des millions de migrations... Des vies dispersées, brisées, détruites... Malgré toutes ces atrocités, des espoirs ne sont pas encore épuisés... Des aspirations croissantes... Pour moi, le temps est venu de quitter ce pays où la vie et la mort se sont côtoyées pendant des années. Je savais que personne autour de moi n'accepterait cette séparation. Les personnes que j'ai contactées par téléphone ne savaient pas que je partirais le lendemain. Bien sûr, je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer la plupart d'entre eux. J'ai donc décidé de laisser un petit message à ceux que je n'avais pas pu rencontrer. S'ils lisaient ce message, ce serait peut-être comme si leur monde s'effondrait. La séparation n'a pas été facile... C'est la nature même de la vie de famille, de la condition humaine.

Je pense surtout au grand choc que va subir une jeune fille qui m'est très attachée. Lors de notre entretien de la veille, elle a abordé en larmes le sujet de la séparation. Après qu'elle ait raconté en détail tout ce que nous avons fait l'une pour l'autre, depuis le jour de notre première rencontre, elle a dit : « Ne me quitte jamais, j'irais même avec toi jusqu'à la mort ».

N'avons-nous pas été confrontés à la mort tous les jours ? Combien de fois la mort a-t-elle frappé à notre porte et nous l'avons chassée. Pourtant, nous avons toujours côtoyé les gens là-bas. La souffrance, la pauvreté et la mort nous ont rapprochés. Nous avons aussi puisé de l'espoir ensemble. C'est ce que nous avons fait avec cette jeune fille.

Alors que notre conversation s'approfondissait, j'ai appris qu'elle était originaire de la ville où vivaient mes proches. Il était très probable que nous soyons de la même famille. Nos traditions et notre culture étaient toujours les mêmes. Nous étions comme des frères et sœurs, j'étais comme un membre de la famille. Même si je ressentais profondément la douleur, celle qu'elle allait ressentir en raison de mon départ, je pensais qu'un jour elle me comprendrait.

Seulement elle ? Non, j'ai laissé derrière moi une future épouse. Elle allait devenir la nouvelle épouse de la famille. Nous n'avions même pas encore célébré son mariage, mais elle voulait absolument que je sois présente à son mariage. Je me demande s'ils allaient être heureux toute leur vie ? Je leur souhaite du bonheur et les porte dans mon cœur.

Un matin, Abu Ali a envoyé son fils unique à la boulangerie pour acheter du pain. Son fils Ali, âgé de 18 ans, était un étudiant universitaire plein d'entrain. Alors qu'il faisait la queue à la boulangerie, Ali a été touché par un obus de mortier. Son jeune corps a été broyé. Ali n'est jamais rentré chez lui.

Il y a une semaine, Abu Ali avait acheté à son fils une très belle paire de baskets. Il nous les a montrées devant Ali. Ali n'a jamais pu porter ces chaussures. Les chaussures attendaient Ali pour toujours devant la porte de la cour.

Abu Ali et moi avons partagé la douleur, la colère, la joie, les désaccords et bien d'autres choses de la vie. La guerre n'avait pas seulement changé le pays, mais aussi les gens. L'Abu Ali que j'ai connu il y a dix ans et le dernier Abu Ali étaient différents. La guerre avait consolidé les gens et renforcé leur colère. J'aimerais écrire séparément mon dernier message à ces personnes très précieuses, mais il ne tiendrait pas sur ces pages.

Dans mon message, j'ai exprimé à quel point je l'aime et l'apprécie, je n'oublierai jamais chaque moment que nous avons passé ensemble et je pense que nous nous reverrons un jour. Comme on le dit si bien, oublier c'est trahir. Comment pourrais-je oublier ces personnes merveilleuses ? Un jour, il pleuvait à verse. J'ai été surprise par la pluie dans la rue. A part les soldats aux points de contrôle, il n'y avait presque personne. Les voitures passaient, pleines à craquer, ne prenant personne sur la route... Les soldats au poste de contrôle portaient des imperméables. Quand un jeune soldat de 18-19 ans a vu que j'étais mouillée, il m'a dit avec un sourire sincère, malgré le froid et la pluie : « Tu veux que je te donne mon imperméable, ma sœur ? Il était si faible et épuisé... Mais son cœur était grand. Embarrassée, j'ai dit : « Non, je ne le prendrai pas, comment le pourrais-je ? » et je suis partie. Il est resté là pendant des heures à monter la garde. Des gens en tenue militaire, des soldats, ils sont partout, dans tous les domaines de la vie. C'était un jour de fête du ramadan. J'étais dans un véhicule. Peu à peu, nous avons remarqué que la circulation s'engorgeait, puis elle s'est complètement arrêtée. Bientôt, nous avons remarqué que des mortiers tombaient à une centaine de mètres. L'un des jeunes soldats qui contrôlait les voitures a crié, paniqué : « Ma mère m'attendait pour la fête du Ramadan. Je viens dans un cercueil, maman ! Je viens te voir dans un cercueil ! Je ne pourrai pas te voir lors de cette fête » !

Je suis sortie de la voiture et je suis allée le voir. « Calme-toi, ce n'est rien. Tu vas faire la fête avec ta mère... », ai-je tenté de le rassurer. J'avais un bracelet porte-bonheur à mon poignet, je l'ai enlevé et lui ai donné. Il s'est calmé. L'embouteillage s'est dissipé, les mortiers ne tombaient plus. Le soldat est probablement allé chez sa mère pour célébrer la fête du sacrifice avec elle.

Je ne peux pas non plus oublier nos amis qui s'engagent pour la cause palestinienne. Avec leurs traditions de résistance et de lutte, ils jettent une lumière sur les peuples du monde et, malgré leurs reculs, leurs trébuchements, ils sont toujours les représentants d'une grande valeur. Les lieux où vivent la plupart des Palestiniens sont comme des ruines. Ici, il y a un camp palestinien. Après les attaques sionistes israéliennes et l'occupation de la Palestine en 1948, une grande vague de migration a eu lieu de la Palestine vers la Syrie. La Syrie a accueilli les Palestiniens chez elle. Le camp de Yarmouk, qui ne comportait au départ que des tentes, s'est rapidement transformé en un immense quartier avec des

maisons à plusieurs étages. De plus, les Palestiniens ne sont plus les seuls à y vivre, des Syriens y vivent également. Autour de la longue rue principale, il y a des bâtiments avec des boutiques aux étages inférieurs. C'est comme le centre commercial d'un quartier de taille moyenne. En pénétrant plus à l'intérieur, on découvre un véritable bidonville où se mêlent ruelles étroites, maisons imbriquées les unes dans les autres, lignes électriques qui cachent le ciel, des enfants marchant pieds nus, moteurs à eau, vendeurs ambulants et bruits des voitures.

Ce quartier, où des jeunes gens sont désœuvrés dans des cybercafés, au coin des rues, où des hommes robustes et sans emploi sont assis devant les entrées d'immeubles et consomment toute la journée du thé, du café, des cigarettes, et où des femmes portant un foulard se promènent en regardant avec curiosité les vitrines des magasins, leurs sacs de courses à la main, sentaient la pauvreté du début à la fin. À tel point que je l'ai comparé aux quartiers pauvres et misérables d'Istanbul. Malheureusement, lorsque ces pauvres gens au grand cœur nous ont accueillis, ils étaient enivrés par les manœuvres de tromperie « Oneminute » et « Davos » en Turquie. Peu de gens savaient que tout cela était destiné à avoir un impact positif sur les peuples du Moyen-Orient et à réaliser les projets au Moyen-Orient. En effet, pour être du côté du peuple palestinien, il faut être contre l'Israël sioniste et l'ennemi juré, l'Amérique. Les relations militaires, politiques et commerciales de la Turquie, tant avec Israël qu'avec les États-Unis, ont toutefois suffi à faire comprendre cette opération de tromperie. De plus, la Turquie est un pays où la faim, la pauvreté et l'oppression ont atteint des niveaux extrêmes. Dans quelle mesure les paroles prononcées dans cette situation auraient-elles pu être convaincantes ?

Elles ne le pouvaient pas. L'un de ceux qui n'ont pas cru à ces paroles était un vieil oncle syrien qui avait consacré sa vie à la lutte contre l'Israël sioniste. Cet oncle, qui avait dans les 70 ans, paraissait jeune malgré ses cheveux gris et nourrissait une grande haine envers l'Israël sioniste, les États-Unis et leurs collaborateurs. Il savait que les bandes djihadistes comme ISIS étaient l'œuvre de ces ennemis du peuple et il jurait de les chasser de son pays. Il était en colère contre les gens qui étaient inactifs, désespérés, désorganisés et sans but, il a dit : « Veux-tu rester aussi impassible face à l'ennemi ? Sois prudente, vigilante, prudente, efficace ! Tant qu'il y aura tes ennemis, tu devras vivre comme un soldat ». Lui-même, malgré son âge, vivait comme tel.

Il était belliqueux, rapide, agile, discipliné et foncièrement patriote. Les parents de ce vieil oncle vivaient également dans le camp de Yarmouk. Mais lorsque le camp est tombé aux mains des bandes armées djihadistes, la plupart des habitants du quartier ont été soudainement contraints de le quitter en masse un matin. La plupart d'entre eux ont quitté le quartier sans emporter le moindre objet. Ils comparent cet événement, au jour où ils ont quitté la Palestine en 1948, nommé « la grande catastrophe ». Les familles ont été dispersées. Le camp de Yarmouk a été presque entièrement détruit. Le camp palestinien de Yarmouk recèle une histoire de partage, de douleur, de pauvreté et de bonheur, s'est transformé en un tas de ruines. Les gens ont été laissés avec la douleur, la séparation, le vide et la colère.

Le vieil oncle évoqué était l'un de ceux qui a vécu cette douleur le plus profondément. Parce qu'il était alévi, sa famille a toujours été prise pour cible. L'un de ses neveux, qui était marié, vivait avec ses deux enfants dans un complexe de logements ouvriers appelé Adia. Lorsque ISIS a tenté de s'emparer du quartier, le neveu du vieil oncle et sa femme se sont sacrifiés avec leurs enfants en utilisant une bombe qu'ils avaient toujours sous la main. Une famille a préféré mourir plutôt que d'être capturée par ISIS... En effet, les tortures, les viols et les décapitations des personnes capturées par ISIS étaient déjà connues. Cette famille a préféré mourir avec honneur plutôt que de se rendre à l'ISIS. Il existe des centaines d'exemples d'héroïsme comme celui-ci en Syrie. Tous ont occupé une place précieuse dans les pages de l'histoire grâce à leur héroïsme.

La Syrie était une « table des lous ». Dans la guerre des impérialistes, pour une part, de nombreuses bandes armées venues du monde entier et de l'intérieur du pays se sont installées sur le sol syrien. La Syrie était un pays pacifique, autosuffisant en tout. La santé et l'éducation étaient gratuites. Le niveau de bien-être des gens n'était certes pas très élevé, mais ils ne souffraient ni de la faim ni de la pauvreté. Bien qu'il y ait eu des critiques justifiées sur la forme de gouvernement, ce n'était pas aux pays impérialistes, et en particulier aux États-Unis, de prendre le relais.

Les États-Unis ne pouvaient pas supporter de n'avoir aucune base en Syrie, pays riche en pétrole, centre d'histoire et de civilisation. C'est pour cette raison qu'ils ont imposé un embargo à la Syrie pendant des années. Dans le cadre du projet « Grand Moyen-Orient », l'un de leurs plus grands rêves était de plonger la Syrie dans le chaos et ainsi de l'occuper. Ils ont nourri et entraîné ISIS ainsi que d'autres organisations et ils les ont dirigées vers le territoire syrien. Ils espéraient que le gouvernement syrien s'effondrerait, mais en plus de sept ans de guerre, cela ne s'est pas produit. Malgré les grandes pertes et les dommages irréparables subis par la Syrie, les États-Unis n'ont pas obtenu exactement ce qu'ils voulaient.

La Syrie a subi une grande trahison. Elle a également connu ses soit-disant amis qui, au nom de la neutralité, ont favorisé les « plus forts ». Des villes ont été détruites. Alors que des millions de personnes ont dû émigrer, des centaines de milliers ont été massacrées. Ils ont été laissés sans nourriture, sans médicaments, sans eau et sans électricité. Des mortiers ont été jetés dans leurs rues comme de la pluie. Pendant des mois et des années, la fumée au-dessus des villes en feu ne s'est pas dissipée. Mais malgré tout, le peuple syrien patriote n'a pas baissé les bras. La Syrie a survécu grâce à la volonté d'acier et à la résistance de ceux qui disaient : « Si nécessaire, nous renaîtrons de nos cendres, mais nous ne quitterons jamais notre pays ». Peut-être se trouvent-ils aujourd'hui au tournant d'une guerre qui durera encore de nombreuses années ; d'une part, ils pansent leurs plaies, d'autre part, ils continuent la lutte pour perturber les jeux de l'impérialisme et de ses collaborateurs.

Le peuple syrien n'oubliera jamais ses souffrances, ses trahisons, son oppression et sa tyrannie. C'est un fait bien connu que ceux qui oppriment prennent toujours leur place sur le tas d'ordures de l'histoire. Ceux qui écrivent l'histoire et construisent l'avenir sont des héros. C'est un privilège à ne pas oublier que de marcher dans les rues d'un pays assiégé

de toutes parts, de voir la guerre à travers les yeux des gens, de partager la douleur, la joie et la tristesse. La plupart de ces choses ne me sont pas étrangères. Dans mon pays aussi, il y a la faim, la pauvreté et l'oppression. Même s'il n'y a pas là-bas d'occupation ouverte comme en Syrie, la souffrance et le chemin de la droiture nous rapprochent du peuple syrien. Et si, en plus, les collaborateurs de l'impérialisme dans notre pays font partie des complices de cette oppression du peuple syrien, les motifs qui unissent les peuples de Turquie et de Syrie deviennent de plus en plus forts.

Je suis originaire de Turquie et j'ai également des racines arabes. Nos ancêtres, nos grands-pères, certaines de nos racines sont en Syrie. Même si je ne parle pas bien l'arabe, je porte toujours en moi les traces de mes origines. Même si les soldats volontaires aux points de contrôle militaires au coin des rues se sont habitués à moi au fil du temps, j'étais toujours une ressortissante turque vivant là-bas dans des conditions de guerre. Et cette situation leur donnait le sentiment qu'ils n'étaient pas seuls.

Il y avait des soldats volontaires de tous les âges. Sur mon chemin, il y avait un vieil oncle avec une barbe blanche et un uniforme militaire. Il se tenait toujours au poste de contrôle en face du passage souterrain. Il est resté là pendant des mois, des années. Malgré son âge, il avait l'air très fort, frais et agile. Nous lui avons témoigné notre respect et l'avons félicité pour son combat. Il était très heureux. Nous échangeons des salutations tous les jours. Un jour, il nous a arrêtés avec un pot de basilic à la main. « C'est notre cadeau pour vous. Ça sent très bon... », a-t-il dit. Nous étions très touchés. Malgré la dureté de la guerre, ne pas perdre la sensibilité... Ne pas oublier de rire, de partager, ne pas oublier les sentiments les plus précieux... Cela ne laisse aucun doute sur le fait que le peuple syrien gagnera. Il n'y a aucune garantie sur qui vivra ici et pour combien de temps. Il se peut que la personne que l'on a vue et avec laquelle on a parlé aujourd'hui ne soit plus là demain. Ou si la zone dans laquelle on se trouve est assiégée par des combattants d'ISIS, il a fallu l'évacuer au péril de sa vie et entourer la zone de murs en béton. Des snipers seraient postés à proximité et les passages seraient dangereux. Lorsque je me promenais dans les rues de Syrie, je voyais la fumée s'élever des quartiers ruraux des villes voisines, le bruit des bombes et des explosions faisait désormais partie de la vie. Les bandes dites « djihadistes » encerclaient presque toute la périphérie de Damas. Le rétrécissement de l'espace, de mouvement limitait également la vie. Les tentatives de groupes de gangs armés pour pénétrer dans le centre de la Syrie ont été repoussées à plusieurs reprises. Les hôpitaux étaient pleins de blessés, les parcs remplis de migrants venus des villes voisines. Dans la rue, j'ai croisé un soldat blessé qui boitait, ses affaires à la main, il marchait dans la direction opposée à celle du minibus. En me retournant, j'ai vu qu'il ne pouvait pas atteindre le minibus avec ses affaires et dans cet état « de blessures ». J'ai fait demi-tour, j'ai porté ses affaires jusqu'au minibus. J'ai arrêté le minibus et l'ai laissé monter. Je ne peux pas oublier la gratitude dans les yeux de ce jeune soldat blessé. Pourtant, ce que j'ai fait était un comportement ordinaire. Pendant un moment, mon regard s'est dirigé vers l'arrêt des bus verts, juste derrière les arrêts de minibus. Récemment, alors que des femmes soldats volontaires se préparaient à partir pour le front dans un bus vert de la ville, un attentat à la bombe perpétré par des bandes armées avait fait exploser le bus. J'avais fait la connaissance d'une femme soldat qui avait participé à l'action des boucliers humains contre l'occupation américaine. Lorsque les tentes destinées aux boucliers humains et à ceux qui les soutiennent sont installées pendant des jours sur une plaine du mont Casium, il y avait de fortes chances qu'une femme soldat se trouve dans le bus. Je la connaissais ; c'était une petite fille brune et mince aux yeux brillants, pleine d'amour pour sa patrie. Pendant des jours, j'ai demandé si son nom figurait parmi les morts. On m'a répondu que seuls les noms de ceux dont le corps était intact seraient identifiés. Un jour, alors que j'avais presque perdu tout espoir, elle est apparue dans la rue avec sa petite taille, son corps frêle et ses yeux sombres et brillants. Elle portait des vêtements militaires. Nous avons longuement discuté. Elle avait des amis parmi les morts, mais elle a dit que cela aurait été un honneur pour elle d'atteindre le rang de martyre. Elle a clairement indiqué qu'elle aurait préféré mourir en martyre dans une bataille. La guerre était en effet une partie naturelle de la vie. Nous nous sommes séparées avec des sentiments intenses et nous nous sommes embrassées avec ferveur. Elle était l'une des fières soldates de la Syrie. Que son chemin soit clair et victorieux.

Enlèvement

Après un voyage d'environ 4 à 5 heures, nous avons franchi la frontière syrienne. Il n'y a eu aucun problème sur la route. Une fois arrivée au Liban, j'ai flâné un peu pour passer le temps. S'il n'y a pas de problème, je prendrai l'avion le matin pour me rendre dans un autre pays. Quand je me promène dans les rues du Liban, je me dis toujours que certaines de ces rues n'ont rien à faire là. C'est comme si elles étaient de mauvaises copies de pays impérialistes ; les enseignes sont énormes, décorées de couleurs criardes et de lumières scintillantes. Des cafés, des bars, des restaurants sur le modèle euro-américain. Les vêtements, le comportement et les gestes semblent si peu adaptés. Les jeunes gens dans les rues ont le même comportement de personnes arrogantes, « wannabe » et le même langage... Même quand on pose une question en arabe, ils répondent en anglais ou en français. Pourquoi une langue étrangère alors qu'il existe un arabe pur et compréhensible ? Quelle aliénation ! Mais c'est la réalité ici. C'est l'un des pays du Moyen-Orient où l'impérialisme et ses collabos font des ravages et s'imposent !

Les rues libanaises sont pleines de mendiants. Principalement des enfants... Certains d'entre eux mendient en famille. Et la plupart d'entre eux sont syriens... Malheureusement, la plupart des Libanais méprisent les Syriens qui sont dans le besoin à cause de la guerre et les regardent de haut. Mais avant, quand il n'y avait pas de frontières là-bas, ils vivaient ensemble comme des frères et sœurs. Ce sont bien sûr les impérialistes et leurs collaborateurs qui sèment cette discorde entre eux, qui tentent de dominer les peuples en les dressant les uns contre les autres.

Je commençais à être fatiguée de marcher, il se faisait tard. Quand les magasins ont commencé à fermer, je suis entrée dans un café. Les nuits à Beyrouth étaient loin d'être calmes. Il y a une rue qui ressemble à notre rue d'Istiklal. C'est un lieu vivant et vibrant jusqu'au matin. Quand il était temps de partir pour l'aéroport, je suis montée dans un véhicule qui allait dans cette direction. Je suis arrivée à l'aéroport à l'heure.

L'arabe libanais m'a toujours paru étrange. Ils tordent et allongent les mots de telle manière qu'ils perdent parfois leur sens initial. Par exemple, ils disent « çentee » au lieu de « çanta » (ndlr : sac).

L'employé de l'aéroport m'a crié avec cet accent étrange : - Sacs, valises ici. C'était maintenant le tour du contrôle des passeports. Un fonctionnaire grincheux et sûr de lui ; - passeport s'il vous plaît.

Lorsque je lui ai remis mon passeport, il a dit qu'il y avait un problème et l'a montré à son supérieur.

Un vieux chef avec un gros ventre m'a convoqué dans son bureau. Je n'ai pas répondu à certaines de ses questions, je ne les comprenais pas. Ils m'ont emmenée au service de sécurité de l'aéroport. Là, ils m'ont presque étiquetée comme membre de l'ISIS avec des scénarios inventés. Ils ont vite compris que je n'étais pas de ce genre. Malgré cela, ils m'ont fouillée, moi et mes affaires, de manière violente et indécente. J'ai ensuite été emmenée au service de l'immigration de la police. J'ai été détenue dans une section réservée aux immigrés. Pendant plusieurs jours, le matin, ils emmenaient dans un autre bâtiment ; ils me faisaient attendre pendant des heures. Puis ils m'ont ramenée invectivant de leurs propres interprétations et m'interrogeant de questions inventées.

Les Libanais sont un peuple qui vit depuis des années avec l'exploitation de l'impérialisme, une culture corrompue et les attaques de l'Israël sioniste. Un peuple qui a subi l'oppression, la pauvreté, les guerres et la destruction. Ce minuscule pays qui ne peut pas subvenir à ses besoins, qui est pour ainsi dire condamné à la dette extérieure, ne peut pas encore se tenir debout sur ses deux jambes. Il n'en reste pas moins que c'est un endroit avec une culture en puissance qui s'est aliénée de son essence. Même la police traite les autres à l'américaine.

Malgré tout, ils appartenaient comme moi aux peuples arabes et étaient soumis à l'oppression des collaborateurs de l'impérialisme. Le fait que je sois détenue là-bas pour un problème de passeport ne signifiait pas que ce problème était insoluble. Tous les jours, il y avait des gens comme moi qui voulaient aller dans un pays européen. De plus, j'étais bien disposée à l'égard du peuple libanais et de certaines parties du gouvernement. C'est pour cette raison que je leur ai dit que j'étais une révolutionnaire de Turquie et que ma famille devait payer avec moi en Turquie.

Bien que j'aie expliqué qu'il était contraire au droit international de m'extrader dans une telle situation, j'ai réalisé plus tard que j'étais devenue un objet de négociation. Je me demande s'ils seront en mesure d'expliquer pourquoi ils m'ont illégalement extradée ? Le gouvernement libanais est devenu complice du crime de torture. C'est ce que j'ai dit aux personnes dans la cellule de la prison : « S'ils m'extradent, tout peut arriver. Ma famille et mes proches n'auront peut-être pas de nouvelles de moi. Vous devriez les informer » et j'ai donné un numéro de téléphone à certaines personnes.

Dans mon service, il y avait des femmes de différents pays. Des Moldaves, des Éthiopiennes, des Syriennes, des Libanaises. Certaines d'entre elles étaient là depuis très longtemps. Je pouvais communiquer avec celles qui parlaient arabe, les Moldaves parlaient turc. Nous étions 25 femmes détenues dans un environnement insalubre et inhumain. J'ai entamé une grève de la faim. Ils ne pouvaient rien faire contre cette grève de la faim. Ils essayaient sans cesse de me donner à manger. Ils devaient penser que j'allais mourir de faim sur le champ.

Une dame syrienne, de nationalité suédoise, a raconté qu'elle était revenue au Liban pour la première fois depuis des années et qu'elle avait perdu son passeport à son arrivée. Lorsqu'elle a perdu son passeport, on lui a fait tout ce qu'on pouvait. Elle a été détenue pendant un mois et demi. C'est une dame chaleureuse et maternelle. Elle a tout de suite commencé à bavarder avec moi.

« Je suis d'origine kurde, nous nous sommes réfugiés en Suède il y a des années ».

« Alors pourquoi êtes-vous revenue ? »

« J'ai de la famille ici, la Syrie est ma patrie. Est-ce que quelqu'un abandonnerait sa patrie, quoi qu'il arrive ? »

« J'ai dû venir au Liban pour aller en Syrie, car il n'y a pas de vols directs vers la Syrie à cause de l'embargo. »

« Pourquoi te font-ils attendre ? »

« J'attends que mon passeport soit délivré, mais je jure que je ne reviendrai plus jamais au Liban. Avant, nous reconnaissons le Liban comme notre propre pays, avant c'était le cas, mais regardez-le maintenant ! Ils persécutent même leur propre peuple pour s'attirer les bonnes grâces des exploiters ».

C'est à ce moment-là qu'une voix s'est élevée de la porte : - El Turkiyya (ceux qui viennent de Turquie). Ils m'ont appelé « Turkiyya ». Ils ont ouvert la porte et m'ont fait sortir. J'ai été arrêtée le 8 mars et depuis, je compte les jours.

J'en étais au sixième jour. Ils m'ont emmenée à l'étage, il y avait quelqu'un d'autre à côté de la police libanaise.

Le policier libanais :

« Quelqu'un du consulat turc est arrivé. Il va te recevoir ».

La personne qui est arrivée avait plus de 30 ans, la peau sombre, un poids et une taille moyens. Il avait constamment un faux sourire sur le visage. Il a immédiatement commencé à parler.

« Je m'appelle Kadri. Je travaille depuis des années au consulat turc et je suis originaire de Mardin. Voulez-vous que nous parlions un peu ? »

Lorsque je lui ai dit que je n'avais rien à lui dire, il a continué à parler. Il a parlé de ceci et de cela, de l'université où il avait fait ses études, du fait qu'il avait travaillé pendant un certain temps comme guide touristique, de sa personnalité joyeuse et pleine d'humour. Finalement, il a compris qu'il était inutile de poursuivre. Il a parlé à la police libanaise. Il a ensuite pris une photo de moi avec son téléphone portable et il est parti.

Après le départ du fonctionnaire turc nommé Kadri, ils m'ont emmenée chez le chef suprême de la police. Sa grande pièce avait une porte avec une sécurité spéciale. Il était assis au bout de la table. Je me suis assise en face de lui et il a commencé à me poser des questions : – Avez-vous perdu des proches dans votre pays ?

– Oui.

– Qui étaient-ils ?

– Mon frère, ma sœur, ma belle-sœur.

– Avez-vous été emprisonnée ou torturée là-bas ?

– Oui, j'ai été torturée.

Il prenait des notes, comme s'il voulait m'aider. Plus tard, j'ai compris qu'il avait depuis longtemps fait un marché avec mon pays.

On m'a ramenée à la prison et peu après, on m'a à nouveau appelée. J'ai demandé ce qui s'était passé et ils m'ont répondu : « On y va ».

Pris de panique, ils ont rapidement fouillé mes affaires. Ils étaient dans une hâte incompréhensible. Je leur ai demandé plusieurs fois où nous allions.

« Tayyuniye », ont-ils fini par répondre. Je savais qu'il s'agissait d'une région proche de l'aéroport. Lorsque j'ai demandé pourquoi, ils ont répondu que nous allions faire une petite visite. J'ai continué à poser la question avec insistance et ils m'ont dit : « Tu vas aller dans un meilleur endroit qu'ici ». Ils étaient de bonne humeur, comme s'ils allaient vraiment faire du tourisme. Cependant, la raison de leur joie était la récompense qu'ils allaient recevoir de la Turquie.

Ils m'ont bandée les yeux, m'ont menottée et m'ont fait monter dans un véhicule. Ils se sont assis à côté de moi et en face de moi. Ils ont commencé à discuter entre eux. L'un d'eux n'a pas pu s'empêcher de me demander : « Tu es très en colère contre nous ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ? » « Je suis très en colère contre vous. Vous êtes les serviteurs de l'impérialisme et de ses collaborateurs ! » Ils se mirent à rire sans vergogne.

Ils font ce qui leur conviennent. J'avais déjà deviné où nous allions.

J'avais les yeux bandés et je pensais au Liban. Je n'ai pas pu voir ses rues une dernière fois. Les rues où des enfants syriens mendiaient, les bâtiments détruits par la guerre civile et les attaques israéliennes, les rues du camp de Sabra Chatila, larges d'un pas seulement, les pauvres Palestiniens qui vivaient serrés dans des maisons imbriquées les unes dans les autres...

Et je ne reverrais probablement jamais le musée en plein air de Mlita, au sud du Liban. Mlita était comme une représentation vivante de la guerre entre Israël et le peuple libanais. Dans le conflit israélo-libanais, une multitude d'armes ont été utilisées, des bombes ont été larguées, des avions de combat et des chars d'assaut ont été déployés pour soumettre un peuple. Mais le peuple libanais a résisté. Ils ont défendu leur pays contre l'Israël sioniste au péril de leur vie.

Le Liban était autrefois un pays qui accueillait les résistants et les patriotes. Aujourd'hui, il accueille les puissances impérialistes et leurs collaborateurs.

Après un trajet d'environ une demi-heure, ils m'ont retiré le bandeau et les menottes dans la voiture. Nous sommes descendus de la voiture. Un groupe de personnes se tenait devant une porte X-Ray. Juste devant la porte se tenait une femme âgée de 30 à 35 ans, habillée comme une hôtesse de l'air. Les hommes à côté d'elle se disputaient entre eux. C'était moi qui étais à l'origine de la dispute et des tensions.

La police de l'aéroport a voulu me fouiller, moi et mes affaires. L'agent de police qui m'a ramenée du poste de police a tenté d'empêcher la fouille en disant : « Ce n'est pas nécessaire, nous avons passé l'appel, nous devons nous dépêcher ». Mais en même temps, ils appelaient quelqu'un et discutaient. Finalement, sans perdre de temps, ils m'ont emmené vers un angle mort à l'entrée.

Juste en face de l'endroit où je me trouvais, il y avait une porte qui menait à l'aérodrome, à la piste de décollage. Sans me laisser le temps de regarder autour de moi, quelqu'un m'a bandé les yeux par derrière, m'a mis un sac sur la tête et m'a menotté dans le dos. Ils m'ont rapidement fait passer la porte et m'ont mis dans un avion. Sans expliquer qui ils étaient ni où ils m'emmenaient, ils m'ont fait asseoir sur l'un des sièges du côté droit de l'avion. Une personne était assise en face de moi, je l'ai compris à sa voix ; « Ayons un voyage tranquille, Ayten ! » a-t-il dit.

Oui ! J'ai été kidnappée par une méthode de bandits !

Pourquoi une telle méthode d'enlèvement ? Et pourquoi la personne du consulat turc est-elle venue me rencontrer ? J'ai été officiellement arrêtée au Liban. Des dizaines de personnes qui ont été arrêtées là-bas au même moment que moi en sont témoins. Comment ont-ils pu ignorer et dissimuler tout cela ? Qu'a promis la Turquie au Liban en échange de mon enlèvement ? Après quelles négociations ai-je été ramenée dans mon pays par la force et la torture ? En fait, je n'étais même pas sûre d'être ramenée dans mon pays. Je ne voulais pas retourner de cette manière dans mon pays natal, que j'aime tant et qui me manque tant, suite à la trahison du Liban. Ce que le gouvernement libanais a fait était comme un coup de poignard dans mon dos. Je n'oublierai jamais ce poignard dans mon dos.

Il ne doit pas pleuvoir si ...

La montagne ne doit pas se réveiller si ... Ce cœur ne s'arrêtera pas un jour.

Ce cœur ne s'arrêtera jamais un jour. Le jour viendra, l'espoir grandira

Ahmed Arif¹ (1)

¹ Ahmed Arif (21 avril 1927 à Siverek– 2 juin 1991 à Ankara), poète d'origine kurde connu de la Turquie moderne

Obscurité

Environ une heure plus tard, l'avion a commencé sa descente. Alors qu'ils me faisaient descendre les escaliers, de manière paniquée, agressive et rapide, j'essayais de scander le slogan « La dignité humaine vaincra la torture ». Je voulais être entendue, au cas où quelqu'un serait à proximité, mais ils m'ont bâillonné avant que je puisse terminer mon slogan. De plus, ils m'ont aussi couvert la bouche avec leurs mains. Ils essayaient de cacher leur crime. L'un d'eux a appuyé sur ma nuque avec ses mains, tandis que l'autre saisissait mon bras et tirait dessus.

J'ai parcouru une distance d'environ 15 à 20 pas, comme si je courais. Ils m'ont enfermée dans une pièce. Dès que j'y suis arrivé, en quelques secondes, ils m'ont attaquée et m'ont arraché mes vêtements. Avec la même rapidité et brutalité, ils m'ont jetée dans une cellule aux murs durs et rembourrés. Je respirais rapidement, comme si j'étais à bout de souffle... J'étais dans l'obscurité, complètement nue et les yeux bandés. J'avais des milliers de questions en tête : Où suis-je ? Qui sont ces créatures inhumaines ? D'où leur vient le courage de me déshabiller jusqu'à la lingerie ? De plus, j'ai été attaquée de manière lâche et quelques personnes m'ont saisi par les bras pour m'empêcher de me débattre.

Soudain, la porte s'est ouverte. Ça devait être une porte en fer, car elle grinçait. On m'a jeté des vêtements. Mes yeux étaient bandés. J'ai touché les vêtements et j'ai senti qu'ils n'étaient pas les miens. Je me suis accroupie sur le sol ; je me suis courbée pour couvrir mes parties exposées. Je ne savais pas ce qu'ils allaient faire ensuite.

Dans la rue, dans la vie quotidienne, je n'étais même pas brièvement dévêtue pour ne pas exposer une partie de mon corps, mais maintenant j'étais au milieu de cette pièce, complètement nue. Quel genre d'hostilité est-ce, quelle immoralité...

Mon intérieur tremblait, vibrait, était dégoûté.

« Où sont mes vêtements ? »

« Mets ça ! » Ils crient furieusement.

Ils m'enlèvent les menottes pour que je puisse enfiler les vêtements qu'ils m'ont donnés et qui ne m'appartiennent pas. Il est évident que la guerre ici devient intense ! Ils ont essayé de m'intimider, de me rabaisser, de démontrer leur pouvoir depuis mon arrivée ici. C'est ainsi que cela doit être ! Peut-être que ce sera un processus difficile et dur pour moi, mais pour eux, cela ne sera certainement pas facile non plus. Je suis prête. Le sont-ils aussi ?

J'ai mis ce qu'on m'a donné comme vêtements. Mes yeux sont toujours bandés. La porte s'est rapidement fermée et ils sont partis. Mes mains sont menottées, mes yeux sont bandés, un sac est tiré sur mon visage. J'ai attendu un moment ainsi. J'essaie de comprendre où je suis, je palpe les murs avec mes mains. C'est le même endroit, mais avec une mousse un peu plus dure.

Est-ce la cellule en mousse dont ils parlent toujours lors de la torture ? Je pouvais sentir le revêtement dur sur le sol et sur le mur, mais quelle était la taille de cette pièce ? Je ne pouvais pas le dire.

Je ne peux pas dire s'il y a quelqu'un d'autre. Ils m'ont jetée comme un objet dans ce trou et je suis restée assise sur le sol. J'avais froid, j'ai ramené mes jambes contre ma poitrine et je me suis recroquevillée. J'étais en boule, mais je ne pouvais pas me réchauffer. Mon cœur battait encore si vite, j'avais l'impression qu'il allait sauter hors de ma poitrine.

Mes mains étaient menottées derrière mon dos, si bien que je pouvais à peine m'appuyer contre le mur. J'ai soulagé la partie insensible de mon corps en me retournant. Je suis restée ainsi un moment.

Soudain, la porte s'est rouverte. Ils m'ont saisie par le bras, m'ont rapidement soulevée et m'ont emmenée de ma cellule à un endroit proche.

Ils m'ont fait asseoir sur une chaise. « Vous pouvez sortir », a dit la voix de quelqu'un qui se tenait devant moi à ceux qui m'avaient amenée. Les personnes qui m'ont amenée sont sorties. « Bienvenue, Ayten. Comment s'est passé ton voyage ? Comment vas-tu ? ».

Je ne sais pas où je suis ni entre les mains de qui je me trouve ! Ils m'ont enlevée comme des bandits, m'ont amenée ici, ont fait toutes sortes de choses immorales et maintenant ils me demandent comment je vais ! Qui es-tu pour me poser des questions ! Premièrement, tu devrais te présenter. Sois ouvert ! Pourquoi te caches-tu ? As-tu peur de quelque chose ? Si tu oses, retire mon bandeau pour que je puisse voir ton visage. Tu n'as pas le courage de le faire. Tu es un lâche ! Et c'est pourquoi, à partir de maintenant, je ne te laisserai même pas savoir ce que je pense, sans même te donner de réponse !

« Qu'est-ce que tu penses, Ayten ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? Écoute, nous te connaissons. Il n'y a rien que nous ne sachions pas. Nous voulons juste confirmer quelques informations. Est-ce que tu vas parler ? » « Non ! » « Pourquoi pas ? » « Vous m'avez enlevée, amenée ici par la contrainte et la torture. Je n'ai rien à vous dire ».

« Serais-tu venue si nous te l'avions demandé ? Non, tu ne l'aurais pas fait. Écoute, tu es une fille si talentueuse et intelligente. Parle-nous, nous te laisserons partir immédiatement. Nous avons juste quelques questions ».

Il ne peut pas prononcer les « R », mais il parle un bon turc. Bien qu'il soit évident qu'il a des difficultés, il essaie de parler aussi doucement que possible.

« Il n'y a que nous deux ici. Pas de caméras, pas d'enregistrements. Nous n'écrirons rien, nous ne ferons que parler ».

Pas de caméras, pas d'enregistrements ! Existe-t-il encore un endroit sans caméras à notre époque ! Et quel est l'intérêt d'être seuls ? Je ne peux parler qu'à moi-même !

J'essaie juste de comprendre quel est cet endroit. La chaise sur laquelle je suis assise ressemble à un fauteuil de bureau avec des accoudoirs des deux côtés sur lesquels je peux appuyer mes bras. Dans cette pièce, il doit y avoir un tapis. Ça ne fait pas de bruit quand je marche. D'ailleurs, je porte une grande paire de pantoufles pour hommes. Je ne les ai pas vues, mais ils les ont jetées devant moi pour que je les mette quand je suis sortie de la cellule. Donc, dans la

cellule, j'étais pieds nus, dehors, j'avais d'abord de grandes pantoufles. À part la voix de l'agent d'interrogatoire qui parle, il y a un bruit qui ressemble à de fortes vagues de mer. Je ne comprenais pas quel était ce bruit, ce qui m'a même fait penser au début que je pouvais être sur une côte, sur un bateau ou même sur une île. Je réalisais que j'étais dans un sous-sol ou quelque chose de similaire, car quand j'étais dans ma cellule, j'entendais des pas venant de l'étage au-dessus de celle de ma cellule. Après que l'interrogateur ait parlé un moment avec lui-même, il a dit : « Bien, repose-toi, réfléchis. Je reviendrai plus tard. » Il a appuyé sur une sonnette. La porte s'est ouverte. J'ai été fermement saisie par le bras et tirée hors de la pièce. Je suis de retour dans la cellule. Je suis de nouveau menottée derrière le dos. J'ai du mal à bouger car mes bras sont engourdis. J'essaie de les bouger. Il fait sombre, noir comme du charbon. J'ai des problèmes respiratoires car j'ai un sac sur la tête. J'ai pu soulever un peu le sac en frottant ma tête contre le mur. Maintenant, je respire un peu mieux. Je compte les jours depuis que j'ai été arrêtée au Liban. J'ai été amenée ici le 13 mars 2018. Dans un tel environnement, je dois garder mon cerveau en marche, je peux le faire. Même si mes yeux sont fermés et mes mains menottées, ma perception est forte. Rien qu'en résumant tout ce que j'entends, sens et touche, je peux plus ou moins comprendre où je me trouve. Je peux aussi compter les jours. Je connais une technique qui me permet de suivre les jours et les mois sans avoir de calendrier ou de montre. Je fais de ma main un poing. Les articulations de chaque doigt ressortent, formant des bosses et des creux. La bosse est considérée comme 31 jours et le creux entre les deux comme 30 jours. Chaque bosse et chaque creux est compté comme un mois. C'est ainsi que je fais. Peut-être vous demandez-vous : « À quoi bon compter les jours ? » Je ne pense pas à cela. Car je sombre dans l'incertitude, dans l'éternité, dans l'obscurité. C'est à moi de changer la donne. Quand il est devenu silencieux, je me suis endormie. Je me suis réveillée au bruit d'une serrure de porte venant de l'extérieur. Puis la porte de ma cellule s'est ouverte rapidement. Une voix à la porte a crié : « Petit-déjeuner ». Donc, c'est le matin. « Aujourd'hui, nous sommes le 14 mars 2018. » « Je ne mange pas, je suis en grève de la faim. » « Quelle grève ? Que crois-tu que c'est ici ? » « Je ne mange pas, emportez-le. » « Je vais quand même le laisser ici. Tu peux manger quand tu as faim. » Je ne pouvais pas voir ce qu'ils faisaient, car mes yeux étaient fermés. « Vas-tu aux toilettes ? » « Oui. » Je me demande où ils vont m'emmener pour les toilettes ? Je quitte la cellule à contrecœur et avec peur. Ils m'ont conduite, les yeux bandés et m'ont tirée par le bras. Après avoir fait environ 6-7 pas, nous nous sommes arrêtés devant l'entrée des toilettes, qui était surélevée par une marche. C'est des toilettes classiques et la porte s'est fermée quand je suis entrée, mais ce n'est qu'une porte... J'ai crié : « Comment suis-je censée faire ça ? Vous pouvez me voir ! », « Allez, dépêche-toi ! Nous ne regardons pas », a crié l'un d'eux. Quand l'autre a dit : « Si nous le voulions, nous pourrions », je me suis arrêtée. L'autre a de nouveau crié : « Nous avons dit que nous ne regardions pas ! ». Ils veulent te retirer toute ta vie privée en tant que femme, en tant qu'être humain. Quelle grande impuissance, quelle grande immoralité, ils espèrent même en tirer des avantages ! Depuis le moment où ils m'ont enlevée et amenée ici, je savais ce qu'ils allaient me faire : ils allaient avant tout attaquer mon honneur en tant que femme, ma morale et mes valeurs. Et c'est exactement ce qu'ils ont fait. Mais c'étaient eux qui étaient immoraux, déshonorés, sans valeur... J'étais sûre depuis le début : peu importe ce qu'ils font, ils n'obtiendront pas ce qu'ils veulent. Peut-être que je ne sortirai pas d'ici indemne ou qu'ils appliqueront des tortures inimaginables. Quoi qu'il arrive, ils n'atteindront pas leur objectif. Depuis le premier moment, tout ce qu'ils font, fait partie d'une torture systématique. Mes yeux sont toujours fermés. Pour me plonger dans l'obscurité, pour créer un sentiment d'insécurité, de solitude. Ils le veulent. Mon cerveau est encore vif... Malgré toutes leurs persécutions, mon cœur est léger et je ne perds pas espoir. La seule chose que je ferai, c'est résister ; résistance de la tête aux pieds, mentalement, physiquement et intellectuellement... Je dois avoir une réponse à toutes leurs attaques planifiées. Mon objectif est de toujours être un pas en avant et bien sûr de gagner !

« Lumière »

Lumière brillante, clarté !

Ma lumière éclatante n'est pas comme la lune dans le ciel, elle est comme la lune qui s'étend comme un arc dans le ciel.

Tu ne brilles pas d'en haut sur la lutte des classes du pays.

Je suis liée ; à la terre boueuse, sanglante, noire !

Je suis née du combat sur ce sol.

Je fais partie de ce combat.

J'éclaire ce combat de l'intérieur.

Laissons voir, afin que vous deveniez aveugle !

Oui, vous, vous

Je mets le feu à mon esprit, pénètre dans le trou de tes pupilles,

J'éclaire

l'acier de notre hache, enfoncée dans nos racines.

Lumière brillante, clarté !

Nâzım Hikmet ²

2 Né en 1901 à Thessalonique, Nâzım Hikmet est considéré comme le fondateur de la poésie turque moderne. Ce poète socialiste a marqué la littérature en Turquie au 20e siècle. En Turquie, il a été persécuté pour ses publications, arrêté à plusieurs reprises et exilé. Il est décédé en 1963 à Moscou.

"L'État a fait décoller un avion pour toi"

Il fait sombre... J'ai des problèmes pour respirer. Mes mains sont menottées derrière mon dos et elles sont engourdies. Je sais que cela va devenir encore pire. C'est pourquoi ce n'est pas ma priorité, mais plutôt de découvrir cet endroit. Au cours des premiers jours, j'ai eu du mal à me concentrer sur les bruits et à m'adapter. Mais maintenant, je me repère aux moments où la porte s'ouvre et se ferme (le matin - à midi - le soir). Ils ont un système. Dehors, une porte s'ouvre. Qu'est-ce qu'ils hurlent ?

« Bouge-toi ! Bouge-toi ! Espèce de traître ! Lève-toi ! » « Aaaahh, ahh ! » Des cris... Les cris d'un homme deviennent de plus en plus forts. Ils le frappent avec un bâton dur ou une matraque. On entend un coup après l'autre... Ils ont dû faire une petite pause ; « Tu vas parler, bon sang ? Dis oui et j'appelle tes frères. », « Aah ! Pas, frère, pas. Ahh... ». Il doit y avoir un appareil - de l'électricité ou un choc électrique - qui fait un bruit comme « Zrrrrrr ». Avec ce bruit, les cris deviennent plus forts... « - S'il te plaît, ne fais pas ça, frère ! ». « Tu vas parler maintenant, dois-je appeler tes frères ? ». Cela a dû durer au moins une demi-heure. Des gémissements... Bon sang, que font-ils aux gens ! « D'accord, je vais parler avec lui. ».

D'après les voix, je compris que la personne torturée ne pouvait pas supporter la torture et avait capitulé. Il avait abandonné sa volonté et répondait à toutes leurs questions. Je savais qu'ils ne se contenteraient pas de cela, qu'ils continueraient à le tourmenter, qu'ils essaieraient de le déshumaniser, de l'humilier. Et je déduisis des voix que cela se produisait. Peut-être avait-il fait cela pour moins souffrir physiquement, mais il vivrait chaque jour la douleur de la défaite dans son bilan intérieur. Les douleurs physiques passeront sûrement, les blessures se refermeront, mais la douleur de l'humiliation et de la trahison te tue chaque jour. À ce moment-là, je me disais encore une fois : « Je vais mourir ici, mais je ne me rendrai jamais ! Ils ne verront jamais que je baisse la tête. » Les bruits de la torture se turent, ils commencèrent à parler : « C'est bon... Sois un homme. C'est bien comme ça ! » Lorsque les bruits de la torture cessèrent, ils montèrent la musique dans ma cellule. Ceux qui ont vendu notre pays et l'ont bradé à l'impérialisme jouent de la musique de marche comme « Je meurs pour son air et son eau », pour cacher leurs crimes. Nous connaissons tous leurs crimes. Il y a des années, la torture était accompagnée des mêmes hymnes lors des arrestations. Le centre de torture de la police d'Antakya me vint à l'esprit. C'était il y a 20 ans, la torture avait duré exactement 15 jours. Les méthodes sont similaires : nue et suspendue jusqu'à perdre connaissance, eau à haute pression, coups et toutes sortes d'immoralité. J'étais réduite à la peau sur les os et mes bras avaient de profondes blessures purulentes à cause de la corde. Quand je rentrai chez moi, mon frère tomba dans les pommes dès qu'il vit mes bras. Ma mère était plutôt calme. Elle avait patiemment nettoyé mon corps blessé, enfouissant sa douleur en elle. Ça continue avec « Ma Turquie, je meurs pour toi... » Je dois penser à autre chose. Nos chants de résistance me traversent l'esprit un par un. Je suis plongée dans une ambiance de concert, je ne suis plus dans une cellule dans mes pensées. Nous chantons le chant de résistance « La victoire est proche » au sein d'une foule de dizaines de milliers de personnes. La porte s'ouvrit bruyamment. Chaque fois qu'ils entrent, ils sont très agressifs et répandent une atmosphère de panique. Ils m'ont soulevée comme un objet et m'ont fait asseoir dos à la porte. Mes mains sont menottées derrière mon dos, bien que mes yeux soient bandés et que je porte un sac sur la tête, ils ont peur que je les voie ainsi que l'endroit derrière la porte. Ils m'ont traînée au même endroit, dans une pièce située à environ six pas à gauche de la cellule. La voix du même tortionnaire : « Comment ça va, Ayten ? Tu ne veux pas répondre à ça non plus ? Regarde, nous te traitons ici humainement, mais tu ne comprends pas ce qu'est l'humanité. ». « Ça ne finit pas. Si tu ne parles pas, tu ne sortiras plus d'ici. Cet endroit est comme aucun autre. Tu penses que "je vais rester quelques jours et ensuite je sortirai" ? C'est faux. Il n'y a pas de limite de temps ici. Tu n'es pas dans un poste de police ou un commissariat. Ça ne sert à rien de ne rien manger. Ils te forceront à manger. ». « Tu ne veux pas savoir où tu es ? Tu ne veux pas savoir ce que je vais te demander, ce que je sais sur toi ? Tu ne veux pas parler ? » « Non ! » « Pourquoi ? » « Je n'ai rien à dire. » « Tôt ou tard, tu parleras. Personne ne sort d'ici sans parler. » « Le gouvernement a organisé un avion pour toi. Tu crois que tu vas sortir d'ici si facilement ? On devrait même te jeter des roses sur le chemin. Ne vois-tu pas que ça ne finit pas ? Ça peut prendre des jours, des mois, des années. Je viendrai tous les jours, si nécessaire. Je viendrai deux fois par jour. Tu te défends en vain. » « Regarde, ton intégrité physique ne sera pas mise en danger. Réfléchis à ça... » « Je n'ai rien à réfléchir. » « Ah, vraiment ? Nous verrons bien. » On dirait que c'est lui qui devrait réfléchir. Au début, il parlait calmement et sereinement. Cette fois, il semble avoir perdu son calme. Ils vont probablement essayer de nouvelles méthodes. Voyons ce qui va suivre. Je pense à toutes les possibilités.

Ma situation dans la cellule est la même... Comme mes mains étaient menottées derrière mon dos, mon corps s'engourdissait à force de rester assis. Mon visage doit être enflé, car je sens que mon bandeau sur les yeux devient de plus en plus serré. J'ai du mal à respirer, car le sac sur ma tête descend jusqu'à mon cou. Même si j'essaie de soulever le sac en frottant ma tête contre le mur, mon nez est bouché, sec... c'est inutile. Tout cela n'est qu'une manière de m'intimider. C'est vain ! Je devrais plutôt m'allonger sur le dos et me reposer. Ce n'est pas possible, car mes mains sont fixées derrière mon dos. Je peux donc m'allonger alternativement sur le côté gauche et sur le côté droit. J'ai besoin d'un peu de repos. Ils ont pensé à tout ! Ils ont commencé à faire souffler de l'air froid de la climatisation. Heureusement, cela n'a pas duré longtemps. Peu importe que ça s'arrête. Cela ne servira à rien. Mes 15 à 20 premiers jours se sont écoulés ainsi. Les tortures que j'avais subies auparavant dans le département politique d'Antakya étaient similaires. C'était entre 1995 et 1996. À cette époque, il y avait aussi beaucoup d'enlèvements. Je me souviens de cette période où même la visite de mes proches en prison était considérée comme un crime. Bien que des années ont passé, peu de

choses ont changé. À cette époque, j'avais rendu visite à ma sœur Hamide³ et à ma belle-sœur Gülseren (Yazgülü)⁴. Maman Kumru, la mère de Gülseren, était avec moi. Nous avons été arrêtées à la sortie. Ils ont relâché Maman Kumru en fin de journée. Mais après une ou deux heures, j'ai remarqué qu'elle avait été ramenée. Le policier qui se tenait à côté d'elle a dit : « Elle ne veut pas partir, elle t'a attendue devant la porte, persuade-la. » Ma chère mère... J'ai embrassé ses mains ridées et meurtries et ses joues marquées par la souffrance. « Personne ne sait que nous sommes ici. Tu dois partir et prévenir. Sinon, ils vont me faire disparaître. » Elle est partie en pleurant. Oh, ma chère mère, tu mérites qu'on résiste. Le matin, ils m'ont emmenée à Antakya, où j'ai été interrogée sous la torture pendant 15 jours. Malgré les suspensions par les bras, l'eau à haute pression, les coups durs et la torture psychologique, les tortionnaires n'ont pas pu obtenir de résultats. Je suis sortie avec des blessures infectées aux bras dues à la suspension et des contusions sur le corps. Il ne semble pas y avoir de grande différence entre ces jours-là et aujourd'hui. À l'époque, la torture avait lieu dans un établissement officiel, à la police. Elle avait une durée déterminée. Maintenant, elle est effectuée de manière informelle et secrète.

Encore l'interrogatoire: « Tu ne veux pas parler ? » « Dis-moi pourquoi tu ne veux pas parler. Nous ne voulons rien de toi. Parle simplement avec nous. Si tu ne te sens pas à l'aise ici, si tu ne te sens pas en sécurité, nous pouvons aussi nous asseoir ailleurs et discuter. Nous pouvons manger et parler en même temps. Ou pas ? » « Écoute, j'ai une autorité totale sur toi. Que fais-je ? Je te parle de manière humaine. Si tu ne parles pas turc, nous pouvons parler dans n'importe quelle autre langue. Anglais, arabe... ce que tu veux. » Déjà cette question montre à quel point il me connaît bien ! « Cet endroit n'est pas fait pour les femmes. Tu souffres parce que tu ne manges pas. Nous ne te ferons rien. Faisons comme ça : d'abord, mange un peu et repose-toi. Ensuite, parlons, d'accord ? » « Est-ce que toute cette souffrance en vaut la peine ? Qu'est-ce que tu attends ? Il n'y a pas de juges, de procureurs ou d'avocats ici. Il n'y a que Dieu et nous. Pourquoi te défends-tu ? Regarde-toi ! Honneur ! Il n'y a pas d'honneur ici, de dignité ! Tout cela est resté dehors, compris ?! ... Parle avec nous ! Ensuite, va où tu veux ! » « Écoute-moi bien ; ce ne sera pas bon pour toi si je me retire. Ton corps et ton âge ne le supporteront pas, tu n'es plus la jeune Ayten. Personne ici ne se soucie de toi, sauf moi. Si tu meurs, personne ne l'entendra et cela n'intéressera personne. De toute façon, personne ne te cherche. Seulement un court message a été rédigé depuis l'endroit d'où tu viens et où tu voulais aller. Après un certain temps, ils t'oublieront aussi. Ne veux-tu pas parler ? » Je ne croyais pas au mensonge selon lequel personne ne s'inquiétait pour moi. J'étais sûr qu'il y avait des gens qui se souciaient de moi, des gens qui me cherchaient partout. Mes camarades chercheraient sous chaque pierre et me trouveraient quoi qu'il arrive. Oui, j'aurais pu mourir ici, ils auraient pu me jeter dans une tombe sans nom ou sur les fondations d'un bâtiment. Ils auraient pu placer une bombe sur un bateau et me laisser dériver dans le courant de l'eau. Malgré tout, même si des années passent, ils me trouveront, mes os, une quelconque trace de moi. C'est ainsi qu'Ali Yıldız⁵, les 11⁶, Hayat⁷ et leurs camarades ont été retrouvés. Ils ont eu recours à tous ces mensonges et à ces tortures parce qu'ils ne pouvaient pas résoudre le mystère de ceux qui étaient liés par un lien fort qu'ils ne pouvaient pas comprendre. « Eh bien, je reviendrai... » Bien que leurs déclarations aient changé de temps à autre pendant la torture psychologique, cela était devenue une routine. Il semblait que leurs efforts pour me faire parler n'étaient plus qu'une préoccupation secondaire. Leur principal souci était désormais ma grève de la faim... Ils font de leur mieux pour briser ma grève de la faim. Ils essaient tout... La soif est la pire ! Ils me punissent de ne pas manger en me privant d'eau de temps en temps. Mon corps a commencé à réagir différemment. Je sens que mon nez saigne, mais je ne peux rien faire. Le sang a séché et a obstrué mon nez et ma gorge. J'ai essayé de dormir ainsi. La nuit, je me suis réveillé en criant « de l'eau ! ». Ils ont dû le voir sur la caméra, car ils ont apporté de l'eau et j'ai eu pour la première fois de l'eau sucrée. L'eau que j'ai bu ne suffisait qu'à humidifier ma gorge. Ça suffit ! Je n'en veux plus, car j'avais l'impression que les scélérats, qui font même de ma soif une torture, se réjouissaient de me voir aller de mal en pis et de leur demander de l'eau. Ils croient avoir un atout en main. Ils sont si naïfs !

Torture par alimentation forcée

Ils ont dû apprécier que je m'effondre la nuit, car ils m'ont amenée le matin à l'infirmerie... Dès le début, ils ont tout essayé pour briser ma grève de la faim. Ils ont refusé de me donner du sucre ou de l'eau sucrée. Ils pensaient qu'ils obtiendraient des résultats de cette manière. Ensuite, ils ne m'ont donné que très peu d'eau. Quand ils ont vu que je continuais, que ma santé se détériorait, ils ont eu recours à des mesures coercitives. Même en route vers l'infirmerie, on m'a bandé les yeux. En sortant de la cellule, nous avons tourné à gauche. Nous sommes sortis par une porte et avons traversé une sorte de couloir. Le couloir mesurait peut-être 7-8 pas, puis nous avons tourné à droite. L'infirmerie se trouvait dans un tel endroit. Ils m'ont mis sur une civière. Quatre ou cinq personnes me tenaient parce que je résistais. J'ai été examiné par un médecin à l'image de "Mengele". Après qu'ils aient pris un élastique et m'aient fixé sur la civière,

3 Hamide Öztürk, sœur d'Ayten, décédée lors d'une grève de la faim contre les prisons de type F.

4 Gülseren (Yazgülü Güder Öztürk) était l'une des six femmes, brûlées vives dans leur cellule lors du massacre du 19 décembre 2000 à la prison de Bayrampaşa.

5 Ali Yıldız : combattant guérillero assassiné en 1997 en Turquie, son corps a été enterré dans une fosse commune. Son frère, Hüsnü Yıldız, a réussi, après 62 jours de grève de la faim, à obtenir que des fouilles officielles soient menées dans les régions kurdes où l'on soupçonnait la présence de corps de combattants disparus. En plus du corps de son frère : Ali Yıldız, les dépouilles mortelles d'autres combattants guérilleros ont également pu être identifiées.

6 Combattants guérilleros assassinés.

7 Surnom de Neslihan Uslu, enlevée et assassinée par la police secrète.

ils ont commencé à me mettre sous perfusion. Quelqu'un a essayé d'ouvrir mes yeux. On m'a enlevé le bandeau, mais je ne pouvais pas ouvrir les yeux car mes paupières étaient collées. J'avais eu les yeux bandés pendant 20 jours, donc il n'était pas surprenant qu'ils soient collés. Ils m'ont fait couler un liquide dans les yeux et ce n'est qu'alors que j'ai pu les ouvrir lentement. Quand j'ai ouvert mes paupières, la lumière brûlait mes yeux. Involontairement, de grosses larmes ont commencé à couler. Après un moment, j'ai pu rouvrir les yeux. Les gens autour de moi avaient couvert leur visage avec des masques de neige. Même le tortionnaire qui se faisait appeler médecin. Les personnes à côté du médecin étaient celles qui ouvraient quotidiennement ma porte pour mes soi-disant "besoins". Des dizaines de prisonniers révolutionnaires ont été mutilés jusqu'à ce jour par des tortures d'intervention forcée. Cependant, il a été prétendu que l'objectif était de les "maintenir en vie". Mais cette torture a causé des douleurs permanentes et des blessures incurables. J'ai vu cela chez les vétérans de la grève de la faim de 1996. Ils avaient des troubles de la parole, des troubles de l'équilibre et des pertes de mémoire. Quand le sérum m'a été administré et que mes mains et mes bras étaient attachés au lit, je pensais ceci : Oui, je suis entre vos mains... Vous pouvez faire tout ce que vous voulez de mon corps. À quoi cela vous sert-il de me nourrir de force ? Votre objectif est de contrôler mon esprit. Mais quoi que vous fassiez, vous ne pourrez jamais briser mon esprit. Mon cerveau m'appartient et vous ne pourrez pas y pénétrer. Le sérum s'épuise, je me lave le visage, puis ils me ramènent dans ma cellule, où mes yeux sont à nouveau bandés. Juste après, ma porte s'ouvre. Quelqu'un est entré doucement et s'est assis à côté de moi. Je m'étais un peu rétablie, ils ont dû en profiter. C'était encore l'agent d'interrogatoire qui ne pouvait pas prononcer le "R". C'est pourquoi je lui ai donné le surnom de "R., le tortionnaire". Il a dit : "Te rends-tu compte dans quel état tu es ? Que crois-tu, jusqu'où tu peux aller ? Est-ce que ça en vaut la peine ? Tu es une personne raisonnable, parlons-en ici, d'accord ?", "Non, cela n'arrivera jamais. Vous voulez me mutiler en m'imposant le sérum...", "Qui avons-nous mutilé jusqu'à présent ?", "Des dizaines de personnes... Vous essayez en vain, je ne parlerai pas.", "Et après ? Que se passera-t-il si nous te faisons parler...", "Tu as une autorité infinie, utilise ton autorité infinie !", "Si tu parles si bien turc, pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt ?", "Bien, repose-toi maintenant. Je reviendrai."

Jusqu'à ce jour, je n'avais bu que de l'eau. Je pouvais à peine tenir sur mes jambes. Le lendemain, ils ont essayé de me faire boire une boisson sucrée dans un gobelet en carton au lieu d'eau. Ils disaient : "Nous donnons cela à la place du sucre", tout en essayant de me verser dans la gorge... Ensuite, ils me donnaient chaque jour un verre de cette boisson. À cette époque, le tortionnaire R. a ordonné que mes mains ne soient plus attachées derrière le dos, mais devant. Il donnait l'instruction toujours d'une voix basse, comme s'il chuchotait. Comme s'il n'avait rien à voir avec ma torture...

Étant allergique au métal, mes poignets étaient enflés et enflammés à cause des menottes. Ils ne pouvaient pas comprendre ce qui se passait. Je n'avais pas prononcé un mot à leur sujet concernant mes douleurs et mes maladies. Au lieu de retirer les menottes, ils ont coupé l'ourlet d'une chaussette et l'ont mise autour de mes poignets. Ils ont mis les menottes par-dessus. Je ne sais pas s'ils l'ont fait dans l'idée de ne laisser aucune trace, mais ils pensaient en tout cas à eux-mêmes. Après tout, ils étaient des tortionnaires !. Le tortionnaire R., le soi-disant "tortionnaire humanitaire", qui était censé être l'incarnation de la bonté, a également donné l'ordre de me retirer le bandeau dans la cellule. Il devait penser qu'en échange de sa "gentillesse", je tomberais et parlerais... Quel dommage ! Je vois pour la première fois l'intérieur de la cellule !...

La cellule est recouverte d'un tapis gris foncé... C'est comme si l'on était dans une cage grise. Elle mesure environ 2 mètres de large et 2,5 mètres de haut. Le sol est un peu mou, mais le mur est plus dur. Juste à gauche de la porte, il y a une fente d'un mètre de large. C'est là que je suis assise tout le temps. À ma droite se trouve la porte... La surface de la porte est recouverte d'un tapis. Elle ne fait aucun bruit quand on frappe. En haut de la porte, il y a une grille en fer d'environ un mètre de haut, et un projecteur a été installé de l'extérieur. Cette lumière, qui éclaire un côté de la cellule, est assez dérangeante. En haut, sur le mur en face, se trouve un climatiseur blanc, perforé et en forme d'assiette. En haut du mur où je suis assise, il y a le même en gris. Dans le coin supérieur droit se trouve une caméra. Espionner une personne 24 heures sur 24 avec une caméra correspond exactement à l'éthique des tortionnaires ! À en juger par les bruits, il doit y avoir sept autres cellules comme la mienne. Autant que je puisse en juger, il y a un espace de 8 à 10 pas à l'extérieur de la porte de la cellule. Sur le côté droit de cet espace, il y a des toilettes. Dans le couloir, à environ 6-7 pas de distance, se trouve la salle de torture. Les cellules sont côte à côte. On entend des pas venant de l'étage supérieur. J'entends ce bruit venant d'en haut tous les jours à peu près à la même heure. C'est le bruit de talons aiguilles. Les pas sont réguliers, fermes et pressés ; ils vont et viennent. Le bruit des talons s'arrête seulement deux jours par semaine, le week-end. Et les jours que je pense être des jours fériés. Je suppose qu'il s'agit d'un établissement officiel ! Le sous-sol est un centre de torture ! Je suis détenue de manière informelle, illégale, secrète dans un établissement officiel et il n'y a aucun protocole officiel ! Les tortionnaires disent : "Il n'y a pas de limite de temps." Ils ont manifestement un programme à long terme. Je fais attention à la routine quotidienne, ils agissent selon un certain système. L'ouverture des portes, le chemin vers les toilettes, l'ouverture de la porte pour l'eau, etc., les heures d'ouverture des portes, les heures de torture, sont effectuées régulièrement et selon les règles du "secret". Soit ils ne parlent pas du tout entre eux, soit ils parlent à voix basse. Ils me répètent sans cesse : "Tu ne sortiras pas d'ici sans parler. Même si tu le fais, nous ne savons pas si tu seras mentalement stable." Je vais maintenir mon équilibre mental, mon cerveau sera actif tout le temps et mes pensées resteront toujours fraîches. Ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent avec mon corps, mais ils ne peuvent rien faire à mon cerveau.

Pour cela, je me suis élaborée un plan quotidien, j'ai programmé comment et ce que je vais penser heure par heure. Je vais me concentrer encore plus, afin que tout soit à sa place dans ma tête, dans un certain ordre... Je suis au 25e jour. J'ai créé un système de pensée qui me maintient en vie. Cela empêche que je perde conscience. Après la première intervention forcée, les efforts pour me forcer à manger ont continué chaque jour. Ils m'ont même enlevé l'eau en

disant : "Si tu ne manges pas, il n'y a pas d'eau non plus." Tout ce que j'ai bu pendant la journée, ce n'étaient qu'un ou deux verres d'eau... Je savais qu'ils utiliseraient mes besoins naturels, tout ce dont j'avais besoin en tant que femme révolutionnaire, contre moi. J'étais complètement souillée par leurs mesures pour me forcer à boire et à manger ; même si je devais pourrir là-bas, je ne leur demanderais pas de savon, une douche ou quoi que ce soit d'autre. Après un moment, ils m'ont demandé : "Veux-tu prendre une douche ? Tu sens vraiment mauvais." "Non," ai-je répondu.

"Qu'est-ce que ça veut dire, non ? Et tu veux être une femme... Tu vas attraper des poux, est-ce ce que tu veux ?" "Je ne prendrai pas de douche." "Bien, bien, comme tu veux."

Je me sentais également mal à l'aise à cause de ma propre odeur, de la saleté qui collait à moi... Mais j'étais prête à rester ainsi plutôt que de leur demander quoi que ce soit. Ils pensaient que je ne tiendrais pas le coup et s'attendaient à ce que je cède et demande une douche. Mais en vain ! Je ne m'adapterai pas, ce n'est pas ma place. Ce n'est pas mon endroit, aucun endroit où je devrais satisfaire mes besoins et que je devrais transformer en espace de vie. La résistance ne peut là-bas être qu'une vie et une mort limitées. Rien d'autre !

« Je suis un peuple, un peuple innombrable.

J'ai dans ma voix la pure force pour percer le silence
et germer dans l'obscurité.

La mort, le martyre, l'ombre, la glace, couvrent soudainement la semence.

Et les hommes semblent enterrés. Pourtant, le grain retourne dans la terre.

Ils percent le silence

de leurs mains rouges inflexibles.

De la mort, nous renaissions. »

Pablo Neruda

À quel endroit suis-je ?

Aujourd'hui doit être mon 90e jour... R, le tortionnaire qui prend toutes les décisions à mon sujet et donne des ordres aux gens qui m'emmènent et me ramènent, dit : « Comptes-tu les jours ? Depuis combien de mois es-tu ici ? Es-tu heureuse ici ? On dirait que tu t'y es habituée... Tu ne veux rien de nous ! Chacun s'adapte à l'endroit d'où il vient. Ici, nous t'imposons tout. Si tu ne veux pas parler, habitue-toi à l'organisation d'ici ! Demande simplement si tu as besoin de quelque chose ! Ne veux-tu vraiment rien ? Ne veux-tu même pas te laver ? »

« Si tu ne prends pas de douche, les amis viendront... ils te laveront de force avec des brosses et des tuyaux... »

« Amenez-la +--se laver... », dit le tortionnaire R. d'une voix basse.

La salle de bain est juste à côté des toilettes. De ma cellule, il y a environ six pas. Dans la zone des toilettes, il y a un lavabo et des urinoirs pour hommes. Jusqu'à ce moment-là, j'avais toujours été amenée ici les yeux fermés. Après être entrés dans cette zone, la porte en fer s'est fermée derrière nous. Ils m'ouvrent les yeux. À côté de moi se tiennent deux tortionnaires trapus avec des masques de ski. La porte des toilettes est à moitié fermée et la douche est séparée par un mince rideau. L'environnement de la salle de lavage faisait également partie des tortures humiliantes. Ils pouvaient ouvrir le rideau et regarder s'ils le souhaitent. Leur immoralité ne connaissait pas de limites. Ils ont pris mes vêtements et les ont posés sur le dispositif en métal auquel le rideau de douche était fixé. À ma droite se trouvait une étagère en fer à deux niveaux, fixée au mur avec un grillage. Sur les étagères se trouvaient un gant de toilette en nylon et un flacon de shampoing violet foncé. La marque sur l'emballage avait été enlevée. Ils m'ont également donné un savon à main. Je me suis lavée rapidement et j'ai quitté cette douche dégoûtante et son environnement.

J'étais certaine qu'ils m'imposeraient toutes sortes de saletés pour conquérir mon esprit. J'ai essayé de protéger et de renforcer mon cerveau, mon trésor le plus précieux. Je voulais leur montrer que les choses immorales qu'ils me faisaient subir ne fonctionneraient pas, qu'ils ne pouvaient pas épuiser ma force, que la dignité et l'honneur d'un être humain résident dans la protection des valeurs dans son esprit.

Les premiers jours, je ne faisais que penser aux personnes que j'aimais, à nos martyrs, rêver et essayer de comprendre mon environnement et mes bourreaux. Puis, il m'est devenu clair que les pensées aléatoires qui traversaient mon esprit pendant la journée et que je n'avais pas programmées pouvaient devenir des failles par lesquelles l'ennemi pouvait s'infiltrer. C'est pourquoi je devais même programmer les pensées dans mon cerveau. Au début, j'ai essayé de saisir précisément l'environnement dans lequel je me trouvais. Avec le temps, mes suppositions sur l'environnement sont devenues de plus en plus claires.

Dans quel endroit suis-je ? Qui est à l'étage supérieur ? Qui sont les prisonniers ? C'était la chambre de torture secrète d'une institution officielle avec des possibilités de logement et un équipement médical minimaux, où des tortionnaires, divisés en "bons" et "mauvais" et se présentant comme des "professionnels", interrogeaient les personnes qu'ils avaient enlevées et retenues avec toutes sortes de tortures !

C'est une institution officielle ! De l'étage supérieur, on entend régulièrement le bruit de talons aiguilles. Pendant deux jours, que je supposais être des week-ends, ces "clics" disparaissaient. Il existe même un système pour la torture des détenus, qui sont ici séparés dans environ sept cellules.

Deux fois par jour, à 08h00 le matin et à 22h00 le soir, ils ouvraient ma porte pour les toilettes. Rarement aussi à midi.

En général, deux fois par jour, le matin à 09h00 et le soir à 21h00, pour donner à manger, même s'ils le faisaient sous la contrainte. Pendant les jours de fête, j'ai remarqué quelques interruptions dans la routine : le nombre de tortionnaires qui s'occupaient de moi diminuait et ceux qui restaient faisaient des heures supplémentaires. Je les reconnaissais à leurs voix. Je n'oublierai jamais les voix et les yeux que j'ai pu voir à travers leurs masques de ski.

Oui, je suis presque certaine que c'est une institution officielle. Quel pourrait bien être le nom officiel de cette institution avec un centre de torture au rez-de-chaussée ? Restera-t-il secret pour toujours ? Non, bien sûr que non ! Le meilleur avec la vérité, c'est qu'elle finit par éclater au grand jour. Ici, il y a au moins 7 personnes qui ont vécu la même chose que moi. Bien sûr, il y a aussi des gens avant et après moi.

J'ai pu entendre les voix des arrêtés lorsqu'ils étaient emmenés aux toilettes. Ils leur criaient dessus si fort qu'ils les insultaient même en les conduisant aux toilettes. L'un des prisonniers dans la cellule semblait être devenu fou. Ils se moquaient de lui et le forçaient à faire des mouvements. Il pouvait à peine parler. Les tortionnaires riaient. C'étaient eux qui le poussaient à la folie.

Les horaires des toilettes étaient également fixés par les tortionnaires. À part quelques exceptions, ils ne les emmenaient pas aux toilettes en dehors de ces horaires. Le papier toilette n'était pas dans les toilettes, mais à côté du lavabo à l'extérieur, et ils le déchiraient eux-mêmes et le leur donnaient. Bien sûr, ils ne leur en donnaient parfois pas. Et pourtant, ils les traînaient ici les yeux fermés et les insultaient. Ils essayaient de créer ce sentiment. "Nous sommes responsables de tout ici." Tous ces plans, cette démonstration de pouvoir, sont le résultat de l'échec à briser la résistance. Bien que l'objectif soit d'attaquer notre dignité, de nous épuiser et de nous humilier, c'étaient eux qui étaient eux-mêmes humiliés et impuissants. C'étaient eux qui se comportaient de manière indigne et immorale.

J'étais la seule femme là-bas ! À part moi, tous ceux qui étaient retenus étaient des hommes. L'un d'eux était appelé "Zafer". Je n'ai pas beaucoup entendu parler de Zafer. Je crois qu'il était là depuis très longtemps. Ils ont amené la personne qu'ils appelaient "Yakup". Ils l'ont attaqué violemment, l'insultant et le méprisant. Avant l'arrivée de "Yakup", j'ai entendu que quelqu'un d'autre était torturé en permanence. "Yakup" a été torturé de la même manière, avec des menaces telles que "Vas-tu parler ? Ou... dois-je appeler mon frère, il te fera un électrochoc..." Électrochocs, matraques, pendaions, harcèlements et cris... Je pouvais tout entendre. Je pouvais déduire de leurs conversations qu'ils avaient cassé une jambe à "Yakup". Ensuite, ils lui ont mis un plâtre et lui ont donné un lit de fortune dans sa cellule. Après un moment, ils ont enlevé le lit. Puis ils l'ont de nouveau torturé. Je crois qu'il y avait quelque chose qu'ils ne pouvaient pas lui extorquer. Les cris ont continué un moment. Puis ils se sont soudainement arrêtés. À un moment donné au cours de l'interrogatoire, j'ai entendu l'agent d'interrogatoire dire à propos de "Yakup" : laisser entendre certaines conversations, cris, appels et jurons. Parfois, ils augmentaient le volume de la musique pour que je ne puisse pas les entendre. Plus tard, ils ont également essayé d'humilier et de broyer "Yakup". Après avoir "traité" sa jambe, ils l'ont interrogé plusieurs fois. Je pouvais reconnaître à leurs voix qu'ils en voulaient toujours plus. J'ai entendu comment ils frappaient sa jambe cassée et comment il criait. Les exigences des tortionnaires ne prenaient jamais fin. Si tu te soumetts à eux, tu n'es plus toi-même. Ils veulent que tu respiras pour eux. En réalité, tu es un mort vivant. Ils venaient toujours à la même heure le matin pour nettoyer les toilettes et la zone à l'extérieur de la cellule. À leurs voix, je pouvais reconnaître que c'étaient les tortionnaires qui nous emmenaient aux toilettes. De plus, les tortionnaires, lorsqu'ils ne nous torturaient pas, n'étaient pas dans la zone à l'extérieur de la cellule, mais à un endroit complètement différent. Je pouvais le déduire du bruit des portes qui s'ouvraient et se fermaient lorsqu'ils arrivaient. Ils ouvraient deux portes séparées avec un couloir de quelques pas entre elles, puis ils venaient dans la pièce vide à l'extérieur de la cellule et ouvraient la porte de la cellule. De là, ils nous observaient avec une caméra. Ils nous emmenaient du même endroit d'où ils venaient, à travers le couloir vers l'infirmerie. Lorsque ma cellule était vide, ils nettoyaient mes cheveux emmêlés sur le sol avec une machine extrêmement bruyante. Ils faisaient le nettoyage pendant que j'étais à l'extérieur de la cellule. Le nettoyage n'était pas fait pour nous, mais pour eux-mêmes. Ceux qui nettoyaient étaient les tortionnaires qui ouvraient et fermaient ma porte. Quand ils venaient, ils étaient parfois deux ou trois. L'un jouait le bon, l'autre le méchant. Parfois, les rôles étaient même inversés. Mais tous étaient la plus basse forme de l'humanité, des créatures dégénérées⁸, impersonnelles et brutales !.

Mon cerveau est mon trésor

Je devenais de plus en plus faible. La nuit, je me réveillais en gémissant à cause de douleurs dans le bas-ventre. Chaque partie de mon corps était squameuse, ma peau se détachait et me démangeait. À cause de la douleur et de la perte de peau, ils intervenaient à nouveau de manière violente. Des plaies purulentes s'étaient formées sur mon corps.

Le matin, ils m'ont emmenée en hâte à l'infirmerie. Ils appliquaient de manière immorale un gel-crème sur mon corps et l'appelaient "traitement". Immédiatement après, ils m'ont administré un sérum. J'essayais de comprendre ce qu'ils avaient l'intention de faire. Je préférais mourir plutôt que de vivre un instant de plus dans cet environnement. Mais avec ma grève de la faim, qui durait maintenant depuis trois mois, ils m'empêchaient de mourir volontairement. Bien sûr, ils ne pensaient pas à moi, mais à eux-mêmes. Ils avaient peur, si un jour ils devaient me laisser partir, les dommages qu'ils avaient causés à mon corps les trahiraient.

⁸ La dégénérescence signifie une culture impérialiste qui propage partout l'égoïsme, l'individualisme, la concurrence, causant ainsi la brutalisation, la dégradation et l'aliénation des personnes.

La dernière chose qu'ils pouvaient peut-être me faire là-bas était de me tuer, mais ils menaçaient néanmoins de me tuer en permanence. Je leur ai fait comprendre que je pouvais aussi mourir là-bas, si nécessaire, et que je pouvais même le faire par mes propres moyens. Ils m'empêchaient de mourir par mes propres moyens, à cause de la grève de la faim, pensant que je serais écrasée par la torture et que je ne tiendrais pas. Mais j'étais préparée à une longue résistance. Et chaque fois qu'ils me torturaient, c'étaient eux qui mouraient, moi j'étais celle qui vivait, c'était la résistance qui me maintenait en vie.

Pendant trois mois, je buvais chaque jour deux verres d'eau froide et un verre de liquide froid et sucré.

Surtout à cause de mes douleurs d'estomac, mon sang a été analysé, etc. Je n'ai jamais su quel en était le résultat. Après cette intervention, ils ont dû imaginer une manœuvre, car le tortionnaire R. m'a demandé si je voulais parler une dernière fois ou non. Bien qu'il ait dit que c'était la dernière fois, je ne le croyais pas. N'avait-il pas un pouvoir infini sur moi ? Je ne sais pas ce qu'il est advenu de ces pouvoirs, mais il a dit qu'il se retirerait à partir de maintenant. Nous étions arrivés au point où il m'avait déjà menacée. Ce ne serait pas bon s'il me laissait aux autres et il ne voulait plus que je parle. Il s'agissait seulement de s'assurer que je ne réagissais pas au traitement et que je ne voulais rien d'eux. Ensuite, il a dit qu'il me remettrait à une autre autorité. Je pensais qu'il était la seule autorité ? Les sales tours, les mensonges et la tromperie sont dans leur sang !

Ils m'ont amenée à l'agent qu'il m'avait désigné. Comme s'il me voyait pour la première fois, il a demandé : « Est-ce Ayten ? » Sa voix était un peu plus rauque que celle de l'autre interrogateur et je pouvais voir qu'il était plus âgé.

« Comment ça va, Ayten ? Tu n'as pas l'air bien, as-tu été maltraitée ? » dit-il en palpant mes mains avec ses grandes mains charnues à la recherche de blessures.

« Il n'y a rien sur tes mains. Mais tu as beaucoup perdu de poids. Pourquoi te fais-tu tant de mal ? », « Je ne veux pas que tu parles, discute simplement avec nous. Parle-nous de ton idéologie. Je vais aussi te dire quelque chose. Vous êtes contre l'impérialisme. Nous sommes d'accord là-dessus. Et je sais que vous ne nuisez pas au peuple. Raconte ! Parlons de M-L, de la guerre populaire. Quelles sont les choses que tu rejettes dans l'État ? Qu'est-ce que tu voulais que l'État ne t'ait pas donné ? Convaincs-moi et j'essaierai de te convaincre. », « Bien, si tu ne veux pas parler, c'est ton affaire. Mais tu seras notre invitée ici pendant très longtemps. ». Il a donné des instructions aux personnes à côté de lui : « Donnez-lui tout ce qu'elle veut. Livres, magazines, papier, stylos... Tout ce qu'elle veut. Elle ne tiendra pas, elle voudra des livres. Je peux aussi trouver le magazine "Yürüyüş". Quels livres veux-tu ? Nous pouvons tous les obtenir. Tu devrais mieux t'habituer à cet endroit. Personne ne doit l'approcher. Vous pouvez l'emmener. ».

Que je resterais longtemps était clair pour moi dès les 20-25 premiers jours. Depuis lors, j'avais systématiquement orienté ma pensée selon un certain déroulement, un programme. Dans ce système, il y a un plan, des règles, des interdictions, des objectifs.

La raison pour laquelle j'avais besoin de cette organisation de pensée était la suivante : pendant les premiers jours, de nombreuses pensées me traversaient l'esprit. Je réalisais que chaque pensée que je ne pouvais pas contrôler pouvait m'affaiblir. Je me rendais compte que j'étais devenue émotionnelle, paniquée et mes pensées sur la détention affectaient ma morale. Par conséquent, il m'était difficile d'analyser ce que les tortionnaires me faisaient et disaient. Heureusement, ce processus n'a pas duré longtemps. Peut-être était-ce dû aux premières stupeurs et incertitudes qu'une si longue détention entraîne. De plus, il m'était difficile d'organiser mes pensées et d'utiliser pleinement et consciemment ma force et mon énergie.

J'étais sûr jusqu'à présent d'une chose : tant qu'ils n'étaient pas convaincus que je ne parlerais pas, mes jours dans la salle de torture se prolongeraient. Bien que je ne les croyais pas quand ils disaient : « Il n'y a pas de limite de temps », ils ne le disaient pas pour rien. Bien sûr, il y aurait une limite, mais il était possible qu'elle soit très lointaine.

Je me préparais mentalement : d'abord, je remplissais la minuscule cellule dans laquelle je me trouvais. Je plaçais en tête nos martyrs, mes connaissances, face au coin où je m'asseyais toujours. À ma droite, je plaçais nos prisonniers, à ma gauche mon frère, ma sœur et ma belle-sœur, donc trois camarades que je connaissais bien. Il y avait des slogans que je criais en moi chaque matin à 8h00. « Je vais mourir, mais je n'abandonnerai jamais ! », « Je vais gagner en résistant ! », « La dignité humaine vaincra la torture ! », « À bas le fascisme, vive notre lutte ! ». Avec ces slogans, je saluais nos martyrs dans la cellule. Ensuite, je chantais les chansons de protestation « La résistance est une chanson populaire »⁹ et « La victoire est proche »¹⁰.

Les horaires étaient bien sûr seulement estimés, mais je pense qu'ils étaient globalement corrects. Jusqu'à 9h00, j'essayais de réfléchir à deux des résistances passées et de les comprendre. Par exemple, Buca, Ümraniye, 19 décembre 2000, Ulucanlar, Çiftelhavuzlar¹¹, Armutlu¹², le Gazi, l'émeute de juin¹³. Je faisais cela en me forçant à me souvenir des

⁹« C'est une chanson de résistance » du célèbre groupe de musique « Grup Yorum », de l'album « Gel Ki Safaklar Tutussun »

¹⁰ « La victoire est proche », Grup Yorum, album « Geliyoruz »

¹¹ Dans le cadre des raids de la police anti-terroriste contre la « Gauche Révolutionnaire », au cours desquels onze révolutionnaires ont été tués entre le 16 et le 17 avril 1992, trois révolutionnaires ont été assassinés dans une maison à Çiftelhavuzlar, (quartier d'Istanbul). Vingt-deux agents de sécurité, jugés pour « exécution intentionnelle » des trois personnes, ont été acquittés deux fois en appel.

¹² Après le massacre en prison du 19 au 22 décembre 2000, la résistance par « death fast » (grève de la faim jusqu'à la mort) contre l'isolement et les prisons de type F a été poursuivie par les prisonniers révolutionnaires. La résistance s'est étendue à l'extérieur, notamment au quartier de Küçükarmutlu à Istanbul (abrégé : Armutlu, un petit quartier en périphérie d'Istanbul). Le 5 novembre 2001, la police a envahi le quartier. Les forces de sécurité sont entrées avec des chars et des armes à feu. Arzu Güler, en grève de la faim ainsi que Sultan Yıldız, Barış Kaş et Bülent Durgaç, qui se trouvaient dans le quartier pour les protéger, ont été tués lors de l'attaque.

¹³ Également connu sous le nom de résistance "Gazi". Des protestations avaient débuté à la fin du mois de mai 2013, pour dénoncer la

détails que j'avais oubliés. Je m'imaginai travaillant de 9h00 à 11h00 avec un groupe de travail composé principalement de jeunes, mais aussi de personnes plus âgées. Le premier groupe de travail s'occupait de la pensée dialectique 4+3. Ensuite, je choisisais un sujet différent pour chaque jour ; en plus de sujets comme le travail de masse, l'impérialisme, la résistance au fascisme, il y avait aussi des sujets prospectifs. Sectarisme, libéralisme, militantisme, égoïsme, collectivisme, esprit de sacrifice... Dans ces activités, je ne forçais pas seulement mon esprit et ouvrais les sujets comme si je les expliquais moi-même, mais je me mettais aussi dans la peau des auditeurs et concevais les réponses qu'ils donneraient. Je les intégrais dans la pratique.

Pendant que je faisais ces choses, je sortais de cette cellule isolée et aveugle et je gagnais en moral. Chaque jour, en commençant par les martyrs que je connaissais le mieux, je me concentrais sur le souvenir des visages de trois de nos martyrs et je dessinais leurs portraits. Ensuite, je les plaçais sur une table recouverte d'un tissu rouge, je la décorais de bougies, en réfléchissant à chaque détail qui me venait à l'esprit à leur sujet. J'essayais de me souvenir des chansons qu'ils aimaient et je les chantais. Je tenais une petite cérémonie commémorative et choisisais les images que je peindrais le lendemain.

Dans l'après-midi, je m'imaginai le centre Hasan-Ferit-Gedik¹⁴ pour la guerre contre la drogue et pour la libération. Il y avait un groupe de travail que je formais avec ces jeunes. Je choisisais pour eux des sujets qui devraient les aider à devenir plus forts dans la vie. À cette fin, je réfléchissais aux histoires de vie d'un groupe d'environ 8 personnes. En fonction de leurs réalisations passées, je déterminais les tâches que chacun d'eux pourrait accomplir dans la pratique. Par exemple, quelqu'un qui comprend un peu l'électronique commencerait par le travail sur ordinateur. L'un d'eux aime la peinture et la sculpture. D'autres aiment l'artisanat ou l'écriture. Dans des pièces séparées de l'établissement, j'ai créé un environnement où chacun peut exercer ses activités. J'ai également établi un slogan : « Bienvenue Nouvelle Vie ». Je m'imaginai ce slogan sur une image dessinée au lever du soleil et je l'affichais à l'entrée de l'établissement. Dans mes travaux, j'ai d'abord défini des thèmes basés sur le « chemin de vie » de Makarenko¹⁵. Ensuite, je réfléchissais aux problèmes de notre pays et je pensais à l'éducation des jeunes dans cette situation.

Je plongeais dans leur vie ; je m'imaginai leur maison, leur existence. Nous essayions de résoudre chaque problème ensemble. Je les laissais dessiner des bandes dessinées chaque jour. Bien sûr, j'avais conçu les dessins dans ma tête. Au début, il s'agissait de dessins sur des thèmes de travail. Puis nous avons dessiné des bandes dessinées sur la résistance que j'avais vécue dans le centre de torture, sur le comportement et le discours des tortionnaires. Je m'étais intérieurement amusé avec ces dessins. Les tortionnaires devenaient fous et disaient : « Qu'est-ce qui te traverse l'esprit, à quoi penses-tu toutes ces heures ? » Je m'étais imaginé un magazine de bandes dessinées que j'avais conçu et dessiné dans ma tête. Et j'avais veillé à ce que le travail de production au HFG¹⁶ soit exposé à la fin du mois lors d'un événement. Bien sûr, tout cela n'était que dans ma tête...

Ensuite, j'avais fixé un temps de production pour moi-même : bracelets, poteries en argile, bijoux en coquillage, ornements, dessins de paysages. Sur mon bracelet, j'avais essayé de broder le texte « Je vais mourir, mais je n'abandonnerai jamais » en imaginant les boucles sous forme de croix. Ce travail était bien sûr assez difficile. Heureusement, j'ai réussi à trouver des solutions pratiques et à les visualiser sur mon poignet. Tout cela était en fait aussi une préparation à la torture physique. Face à une longue période de torture, je devais réagir à chaque instant avec une résistance longue et organisée.

Mon emploi du temps n'était pas encore terminé ; j'avais des moments où je chantais des chansons de résistance. Le soir, je chantais mentalement toutes les chansons de protestation que je connaissais et ce, dans un certain ordre. Parfois, ces chansons étaient chantées lors d'un concert de masse, parfois lors d'un grand pique-nique. Je réservais la soirée pour les prisonniers. Je me retrouvais avec eux, nous discussions, chantions ensemble, y compris des chansons de résistance. La nuit, j'écrivais mentalement deux lettres : à des connaissances du peuple, à mes amis... C'étaient des lettres sans réponse. Il était encore plus difficile d'imaginer leurs réponses. En d'autres termes : j'écrivais de nombreuses lettres pendant que j'étais là, mais je ne recevais que peu de lettres. Nous avions une soirée « morale », avec tous nos proches... Je concevais des chansons et des jeux, je pensais aux chansons populaires les plus divertissantes. Je m'imaginai un public vivant et enthousiaste. Avant d'aller me coucher le soir, je répétais mes règles : 1 - je ne parlerai pas 2 - je ne demanderai rien 3 - je supporterai toutes sortes de douleurs 4 - je n'interromprai pas mon programme 5 - je ne dirai jamais : « Laisse tomber, je suis fatiguée ! », je résisterai.

J'ai ajouté des règles en fonction du type d'attaque. À la fin de la nuit, je réfléchissais à ce que j'avais fait ce jour-là et je comptais ces actes. Je déterminais également ce que je ferais le lendemain. Avant d'aller me coucher le soir, j'avais des

construction d'un centre commercial dans le parc de Gezi à Istanbul, à proximité de la place Taksim, dans le centre de la ville. Suite à la brutalité de l'évacuation par la police anti-émeute, des manifestations ont commencé à se propager progressivement à travers le pays pour s'opposer aux injustices sociales croissantes du gouvernement. Des centaines de milliers de personnes ont scandé, parmi d'autres slogans, pour la démission du gouvernement "AKP". La police a réprimé les manifestations avec des gaz lacrymogènes, des canons à eau et des armes à feu. Il y a eu 11 morts, plus de 8 000 blessés, plus de 3 000 arrestations.

14 Le jeune Hasan Ferit Gedik a été abattu par des membres de gangs lors d'une manifestation contre les gangs de drogue dans le quartier de Gülsuyu à Istanbul le 30 septembre 2013. Il a succombé à ses blessures à l'hôpital. Un centre de réhabilitation autogéré à Istanbul a été nommé en son honneur, mais a ensuite été criminalisé et fermé par la police.

15 Anton Semyonovitch Makarenko était un éducateur, enseignant et écrivain russe. Dans son livre *Le chemin de la vie, épopée de la pédagogie soviétique*, Makarenko élabore un système éducatif, expérimente une pédagogie. Il s'est consacré à l'éducation d'une communauté d'exclus, de criminels et d'enfants des rues dans les années 1920.

16 Abréviation pour Hasan Ferit Gedik.

slogans et des cheminements. Je chantais les chansons de protestation « Attends-nous Istanbul »¹⁷ et « La victoire est proche ».

Pendant la journée, je maintenais mon cerveau en vie avec des jeux de mots pendant les intervalles. Je produisais des mots. Il y avait aussi un jeu qui consistait en des noms de villes, de films, d'artistes, etc. Je me souvenais de mots dans des langues étrangères que je connaissais et formais des phrases. Parfois, je sollicitais mon cerveau avec des calculs mathématiques difficiles. Ou je m'occupais de la signification et des contradictions de certains termes philosophiques. J'essayais de me souvenir de tous les livres que j'avais lus, surtout des livres que j'aimais. La plupart du temps, des livres comme « Pilote Alexey »¹⁸, « Je te condamne à mort au nom du peuple », « Il faisait calme là-bas à l'aube », « Chemin de vie », « Voler du feu ». Et des films comme « Zoya », « GadaMeilen », « BagathSing »... Je répétais presque quotidiennement le poème de Mahir Çayan¹⁹ « Adalı » et la chanson « Venez, si vous osez »²⁰, qui interprétait l'appel de Sabo lors du lever du drapeau.

Ainsi, je passais généralement ma journée. Je réfléchissais aussi à chaque détail de la torture psychologique ou physique que les bourreaux me faisaient subir et, en conséquence, des sujets de discussion me venaient à l'esprit : « Pourquoi devrions-nous résister ? Pour notre dignité, nos valeurs, notre peuple, notre patrie. Et comment ? » « Rien ne peut être gagné sans résistance. Chaque victoire a son prix. »

Je passais mon temps à garder mon cerveau en activité, en ne me concentrant pas sur ce qu'on voulait me faire, mais sur ce que je voulais faire moi-même, c'est-à-dire résister.

Il y avait des moments où je parlais avec ma sœur : « Ils vont bientôt m'emmener, que vont-ils faire ? » « Tout, de la pendaison aux coups, en passant par les abus... » « Combien de temps cela va-t-il durer ? » « Ne t'inquiète pas pour la durée, laisse cela à leur souci ; nous serons avec toi. Reste avec nous tant que tu es là-bas, nous chanterons des chansons ensemble. Ensuite, nous célébrerons ensemble la victoire de ce jour, car ils seront vaincus. »

Dans ma tête, je célébrais vraiment la victoire chaque nuit. Si je pensais à l'avance à ce à quoi je penserais dans quelle situation, il m'était plus facile de m'y engager et de remporter la victoire ce jour-là. Par exemple, lorsque je recevais une décharge électrique, je pensais à mon frère. Je m'interdisais de ressentir de la douleur, de défaillir, de devenir émotionnelle. La nostalgie, bien sûr, il y avait de la nostalgie pour mes proches. Dans la vie, il y a des désirs qui donnent de la force et des désirs qui affaiblissent. Par exemple, penser à ma mère lorsqu'elle était malade et mourante me rendait émotionnelle, c'est interdit. Mais quand je pense au conseil de ma mère d'être honorable, honnête et sincère, cela me donne de la force. En revanche, cela m'affaiblit de penser à ce que j'ai mangé et bu. Je ne pouvais pas prendre de douche, désirer cela me rendait faible. Tout comme le fait de manquer de vêtements féminins. Au lieu de me concentrer sur ces choses, je me concentrais sur l'essentiel, à savoir ne pas parler et résister à toutes les douleurs.

Même lorsqu'ils me laissaient attendre, les bras suspendus, ou me torturaient dans cet état, il y avait d'autres choses sur lesquelles je me concentrais et j'essayais de me détacher de cet environnement. Entre-temps, j'échangeais avec mes trois camarades que je ressentais à mes côtés. Par exemple, le tortionnaire disait : « C'est la dernière station ». Je réfléchissais à ce qu'il voulait dire et leur posais des questions. Ou il disait : « Il n'y a pas de sortie ici », mais il y a toujours une sortie, morte ou vivante. Cet endroit n'a pas été construit pour une détention de plusieurs années. C'est plutôt un lieu d'interrogatoire. Un endroit pour des interrogatoires de longue durée, bien sûr... Mais c'était une institution officielle, ils réagissaient comme dans un centre de torture secret.

C'est ainsi que je programmais tout ce à quoi je voulais penser au cours de la journée. Je répartissais le temps selon la routine d'ouverture et de fermeture de ma porte et triais certaines pensées. Pendant le temps que j'étais là, je ne voulais même pas penser aux sujets que je m'étais moi-même interdits. J'étais convaincue que si je mettais en œuvre mon programme avec une discipline stricte, j'obtiendrais des résultats.

Avec le temps, mon programme est devenu de plus en plus vaste. Mes « indispensables » n'ont jamais changé. Par exemple, je ne parlais jamais, même si cela signifiait risquer la mort. J'étais fixée là-dessus. Pour que ma serrure fonctionne jusqu'à la fin, je devais renouveler chaque jour, chaque heure, chaque instant mes sources de force contre la souffrance, la solitude, la honte et l'immoralité. Il ne devait y avoir aucune place pour la flexibilité.

Je restais ferme dans mes décisions. Au début, je réagissais bruyamment à ce qu'ils faisaient, mais ensuite, j'ai décidé de garder le silence total. Tout devait se dérouler dans mon esprit et cela me donnerait, face à toute forme de torture, la résistance nécessaire, ainsi qu'une supériorité morale et politique, en cas de victoire. Tout comme ils espéraient des résultats de leurs défaites quotidiennes, je devais les confronter à mes victoires quotidiennes. Car chaque jour, ils développaient une nouvelle méthode pour pénétrer dans mon esprit. Je pouvais voir à quel point ils étaient impuissants et désespérés dans ces efforts.

« Connaître l'ennemi, se connaître soi-même, être invincible. »

Au début, ils me gardaient pendant des jours dans la cellule, les mains liées dans le dos, les yeux bandés et un sac sur la tête. Je perdais du poids chaque jour et devenais plus faible. Ils pensaient qu'ils pouvaient obtenir des résultats en me rendant plus faible et en créant une psychologie de la « solitude ».

17 « Bekle Bizi Istanbul », titre d'une chanson de protestation d' Edip Akbayram tiré de l'album « Türküler Yanmaz ».

18 Alekseï Petrovitch Maresiev, pilote militaire soviétique russe, qui a servi pendant la Seconde Guerre mondiale.

19 Mahir Çayan, né le 15 mars 1946 à Samsun, révolutionnaire d'origine turque, marxiste-léniniste, fondateur du Parti de libération populaire - Front de Turquie. Le 30 mars 1972, il a été encerclé et tué par l'armée turque avec neuf de ses amis dans le village de Kızildere, dans le district de Niksar, à Tokat.

20 Titre original « Varsa Cesaretiniz Gelin », est une chanson de protestation du groupe Grup Ekin, qui interprète les paroles de Sabo (Sabahat Karataş), une dirigeante éminente de la « Gauche révolutionnaire », épouse du révolutionnaire Dursun Karataş, avant son exécution à Ciftehavuzlar.

Ils essayaient de briser ma résistance en intervenant de manière violente. Cette fois, mes mains étaient menottées devant moi et mes yeux étaient ouverts dans la cellule. À part les éruptions cutanées sur mon corps, les saignements, les inflammations à mes poignets et l'augmentation de ma détermination, il n'y avait aucun changement.

Ils ont commencé à dire : « Devons-nous te retirer les menottes ? Alors tu te sentiras plus à l'aise. » Je ne leur ai jamais demandé de me retirer les menottes, ils devaient les enlever eux-mêmes, puisqu'ils les avaient mises. Mais seulement dans la cellule. Je ne leur ai pas demandé cela, car je savais qu'ils utiliseraient contre moi tout ce qui me faisait mal et je ne pouvais pas le supporter.

Ils disaient : « Regarde, nous te traitons humainement et tu le ressens même comme une impolitesse de nous demander quelque chose ! » Comme s'ils étaient des gens normaux, sans culpabilité ni péché...

Non ! Ils ne peuvent jamais agir de manière humaine.

Ils disaient : « Tu ne veux pas de liberté ? » « Tu ne veux pas de liberté ? »

Est-ce que je demanderais jamais ma liberté à eux ?! Historiquement, la liberté n'est demandée par personne et personne ne l'accorde à un autre. Car la liberté est conquise au prix du sang, de la vie et de grands sacrifices.

Je voulais conquérir ma liberté en résistant. Soit je mourrais en tant que femme libre, en résistant, soit je sortirais de là et retrouverais ma liberté après de lourdes tortures. Je n'avais rien à perdre sauf ma vie. Mes valeurs, ma dignité, mon idéologie, je ne leur laisserais jamais mon plus grand trésor.

Pensez le contraire de ce que dit l'ennemi !

« Personne ne sait que tu es ici et que tu résistes. Ils ne mettront pas ta photo à côté de celle de leurs héros. Personne ne se soucie de toi. Ta résistance est vaine ! » Vaine ? S'ils savaient seulement combien de raisons j'ai de résister, même si personne n'entend ou ne sait. Et ils prétendent me connaître ! La faim, la pauvreté, le chômage dans mon pays, la pauvreté de ma propre famille, le massacre de mon frère, de ma sœur, de ma belle-sœur, de mes proches, les disparitions, les massacres, notre dépendance à l'impérialisme, l'injustice, les inégalités, les enfants des rues, la souffrance en Syrie... Tout cela et plus encore sont mes raisons de résister. Avant tout, je résiste pour ma dignité. Ils peuvent m'enterrer dans le cimetière des inconnus s'ils le souhaitent ! Il est courant que la vérité finisse par éclater. Même si je meurs, je suis sûr qu'un jour on saura comment je suis morte. De plus, je suis convaincue qu'il y a des gens qui pensent à moi, qui me cherchent, qui feront tout pour me retrouver.

En réalité, je ne mourrai que lorsque je parlerai avec eux et que je me rendrai ! Je suis ici seule, mais je ne suis pas seule. J'ai des responsabilités envers mes pensées, ma cause, mes camarades, mon peuple, ma patrie. Mais surtout, j'ai une responsabilité envers moi-même. Je ne pouvais pas me mentir, je devais organiser cette résistance moi-même. Si c'était une guerre, alors j'étais à la fois le commandant et le combattant de cette guerre. Mes munitions sont bien plus puissantes que celles des tortionnaires !

Des êtres qui infligeaient des tortures immorales et dégradantes ne pouvaient pas être des humains ! Ce sont des créatures assoiffées de sang. Penser le contraire de ce qu'ils disaient était l'une des meilleures méthodes pour trouver la vérité. Pensez scientifiquement, écarter les obstacles. Les 4 principes fondamentaux de la dialectique et les 3 principes fondamentaux du matérialisme sont comme la clé de la pensée juste. Je passais ces points en revue un par un dans ma tête.

Dialectique

- 1- Tout est interconnecté
- 2- Tout est changeant
- 3- Transformation de la quantité en qualité
- 4- Lutte des opposés

Matérialisme

- 1- Le monde est matériel
- 2- La matière précède la conscience
- 3- Le monde peut être connu

J'analysais ce qui m'était dit, la torture psychologique, leurs attitudes et leurs comportements, en appliquant ces principes.

Tout d'abord, pendant les tortures psychologiques, ils disaient toujours qu'ils se souciaient de mon « bien-être ». Ils n'avaient jamais mon meilleur intérêt à cœur. Car la classe qu'ils représentent est différente. Ils représentent les oppresseurs et je représente les opprimés, nous sommes constamment en guerre. Ils prétendent que je resterai là pour toujours, mais cela ne peut pas être. L'homme a une certaine endurance et lorsque cette force est épuisée, la mort est inévitable. Puisque je ne me rends pas, ils devront un jour me laisser partir, à moins que je ne meure. En fin de compte, ma présence ici aura de toute façon une fin. Cela m'est également rendu évident par les nombreuses choses qu'ils font chaque jour. Dans les premiers jours, par exemple, mes mains étaient attachées derrière mon dos, puis elles ont été déplacées devant et sont restées ainsi pendant des mois. Ensuite, ils ont enlevé les menottes dans la cellule. Parfois, ils utilisaient aussi la tactique de crier, d'appeler, d'insulter et de menacer en permanence. S'ils n'obtenaient pas de résultats, ils faisaient le contraire. Après avoir essayé de nombreuses méthodes, ils ont abandonné. Bien sûr, cette torture aussi prendra fin. Avec une pensée scientifique, j'ai précisé les raisons de tout ce qu'ils faisaient, ainsi que des choses que je devais faire moi-même. J'ai essayé de trouver la raison et le but derrière chaque méthode qu'ils appliquaient sur moi. Et la plupart du temps, je l'ai trouvée. Avec la culture, la compréhension et l'amour que ma grande

famille m'a donnée au fil des ans, j'ai trouvé des méthodes contre eux et j'ai contrecarré leurs objectifs. Ils calculaient qu'ils me briseraient, que ma force s'épuiserait en étalant la torture sur une longue période. Je savais que leur approche était entièrement idéologique. J'ai donc élaboré un programme de résistance à long terme pour leur montrer qu'il était inutile de prolonger le temps et d'essayer de me tuer lentement. Oui, « l'accumulation quantitative conduit à des changements qualitatifs ». Si je m'en tiens à mon programme jour après jour, que je respecte mes règles, que je renonce avec une discipline stricte ce à quoi je me suis interdite, je suis certaine que j'obtiendrai des résultats. Il y a deux possibilités : soit mourir avec honneur, soit obtenir ma liberté.

Nous avons été déchirés en morceaux et nous ne sommes pas morts
Nous sommes ici, nous sommes ici maintenant
Nous nous tenons en rangs avec le poing levé
Nous sommes ici, nous sommes ici maintenant
Nous avons été brûlés vifs, mais nous ne sommes pas morts
Nous sommes ici, nous sommes ici maintenant.
Nous sommes en première ligne de la résistance et de l'espoir
Nous sommes ici, nous sommes ici et maintenant
Nous avons été remis à la terre, nous ne sommes pas morts
Nous sommes ici, nous sommes ici et maintenant.
Nous vivons dans la dignité, dans l'espoir, dans le combat
Nous sommes ici, nous sommes ici et maintenant
Avec nos cœurs pleins de Colère
Nous sommes ici, nous sommes ici et maintenant
Nous submergeons les oppresseurs
Nous sommes ici, nous sommes ici et maintenant.

Nous avons été élevés par l'État

Le tortionnaire R, qui jouissait d'une « autorité infinie », et le deuxième agent d'interrogatoire hautement autorisé étaient absents pendant un certain temps. Apparemment, ces agents d'interrogatoire « humains » et « bons » m'avaient laissée entre les mains de tortionnaires brutaux et agressifs. Ces tortionnaires étaient des hommes psychopathes, pervers et déshumanisés, qui ouvraient chaque jour les portes, emmenaient les prisonniers aux toilettes, nettoyaient les toilettes et fournissaient aux prisonniers le nécessaire pour vivre. Leur principale tâche consistait à me torturer psychologiquement et à me harceler chaque fois qu'ils ouvraient la porte. Ils considéraient également comme un don particulier de répéter encore et encore certaines phrases qu'ils avaient mémorisées. « Que crois-tu, que tu es ? Que veux-tu prouver ? Tu crois que tu vas sortir d'ici ? Tu n'as encore rien vu. Nous ne t'avons encore rien fait. Tu entends des voix, n'est-ce pas ? Veux-tu que nous te fassions la même chose ? Honnêtement, nous avons hâte. Mais le moment viendra. En attendant, réfléchis. Que fais-tu ? Aimes-tu la torture ? » « Au bout d'un moment, nous te torturerons. Quand cela deviendra insupportable, nous ferons une pause. Nous te remettrons ensuite sur pied avec un traitement. Une fois que nous t'aurons guéri, nous recommencerons. Et cela continuera ainsi. Nous savons tout sur l'anatomie humaine. Nous avons toutes les possibilités. Nous pouvons même transplanter des organes si nécessaire. Cela n'a pas de fin. C'est comme un cercle vicieux... »

« Je ne sais pas qui t'a élevé, mais l'État nous a élevés. On ne peut pas s'opposer à l'État ! Nous n'avons aucun problème à utiliser n'importe quelle méthode. Nous faisons notre travail. Et nous sommes des professionnels dans ce domaine. Ne comprends-tu pas le pouvoir de l'État ? »

« Nous connaissons vos bons gars. Vos enfants de contre-guérilla meurtriers élevés par les Agars... »²¹

Cette patrie, ce peuple, ma grande famille m'ont élevée. Vous tirez votre force des mensonges, de la répression, de l'oppression et de la torture. Je tire ma force de mon peuple, de ma droiture, de mes valeurs, de la vérité. Derrière moi se tient tout un peuple, derrière vous se tient une poignée d'exploiteurs ! Votre « puissance » « supérieure » nécessite 15 à 20 tortionnaires pour une femme de 40 kg. C'est pour cela que vous avez été spécialement formés ! Quelle grande performance ! « Sais-tu pourquoi nous portons des masques ? Pour que tu ne nous reconnais pas quand tu sortiras un jour. » Ils se cachent parce qu'ils sont des criminels ! Peu importe à quel point ils se cachent, leurs voix, leurs yeux, leur comportement psychopathe les trahiront partout. Ils ne peuvent pas cacher leurs crimes derrière des masques. Le crime de la torture restera pour le reste de leur vie comme un stigmate sur eux. Ils n'ont pas de famille, pas d'amis, pas de proches pour qui ils pourraient faire des sacrifices. Quand on leur demande comment ils gagnent leur vie, peuvent-ils vraiment dire : « Nous avons torturé une femme du matin au soir ; nous l'avons déshabillée, suspendue, harcelée, frappée, nous lui avons donné des chocs électriques. C'est notre travail. Nous servons l'État. » ? Comment peuvent-ils regarder les gens dans les yeux ? Ils passent leurs journées avec l'argent du sang qu'ils gagnent.

21 Pluriel des noms Agar, Mehmet Agar. Ancien ministre de l'Intérieur de Turquie, en 1980, il était directeur adjoint du département anti-terroriste de la police d'Istanbul, puis directeur de la police d'Ankara et ensuite directeur de la police d'Istanbul. Il a été accusé en raison de ses liens étroits avec la mafia d'être en lien avec de nombreux meurtres "non résolus" de la contre-guérilla contre des opposants dans les années 90. Malgré ces faits, il est acquitté.

Ces créatures inhumaines ne manquent pas de parler de l'amour de Dieu, de l'amour de la patrie et de donner des conseils. Ils ne peuvent avoir aucune foi. Puisqu'ils n'ont même pas de proches, encore moins un pays d'origine, ils ne lèvent le petit doigt pour personne. Ce sont des laquais américains déshumanisés et dévalués, des monstres ennemis du peuple. Je n'ai pas encore fini de leur dire ce que j'ai à dire. Car les tortures qu'ils vont me faire subir ne sont pas encore terminées. Vient ensuite la torture physique. Pendant qu'ils me préparaient à la torture physique à long terme, je faisais mes propres préparatifs. J'étais sûr qu'ils commenceraient dès que je me serais un peu rétablie. Vous avez empêché ma mort volontaire par la faim, donc je vais mourir sous la torture. Mais je ne me rendrai jamais. Je vous défie !

“La vie ne l'emporte pas en ce moment. Un film ne défile pas devant tes yeux. Seule la vérité pénètre ton cerveau. C'est comme une balle qui va bientôt pénétrer ton cœur. La résistance domine maintenant partout. Partout, tu attends la capitulation. Ne te trompe pas ! Ce n'est pas ta propre, pas ta propre capitulation que tu attends, ma chère camarade, c'est celle de l'ennemi. Comme Tanya... Alors que l'obscurité s'épaissit et se teinte de rouge. Et que tes munitions s'épuisent lentement, comme si tu cueillais des marguerites, Tu ne cours pas vers la mort, mais vers la victoire...”
Ümit İlter²²

Mon cerveau est mon champ de bataille !

Je m'en tenais à mon emploi du temps quotidien. Je faisais tout dans ma tête. Le matin, après que la porte s'ouvrait et se fermait pour m'emmener aux toilettes, je m'imaginai nos gens dans la cellule. Je leur souhaitais mentalement un « Bonjour ». Leurs visages apparaissaient devant mes yeux, l'un après l'autre. Puis je répétais intérieurement les slogans que j'avais inventés, car si je les prononçais à voix haute, ils me colleraient la bouche. « La dignité humaine vaincra la torture ! » « Je vais mourir, mais je ne me rendrai jamais ! » « Je résisterai jusqu'à la fin, pour toujours, jusqu'à mon dernier souffle ! » « La victoire sera la nôtre, nous allons gagner... » Puis les hymnes « La résistance est une chanson populaire » et « La victoire approche ». À mes côtés se tient mon frère Ahmet. L'image de son exécution avec Zeynep Gültekin le 26 octobre 1994 à Mersin ne me quitte pas... Sa femme Gülseren (Yazgülu Güder Öztürk) a été brûlée vive le 19 décembre 2000 avec cinq autres femmes révolutionnaires dans la prison de Bayrampaşa... Ma belle-sœur se tient à mes côtés avec son sourire sincère. Et ma chère sœur Hamide. Elle est devenue immortelle le 10 septembre 2002, en tant que membre du 4e groupe de grève de la faim... Tous les trois sont avec moi dans leur forme la plus vivante. J'ai souvent parlé intérieurement avec eux et réfléchi à la façon dont ils réagiraient à tout ce que je voudrais demander et partager. J'ai pensé pour moi et pour eux.

Chaque soir, avant de m'endormir, je répétais mon serment, mes règles et mes interdictions :

- Je n'arrêterai jamais mon programme.
- Peu importe ce qu'ils font, avec quelle intensité, combien de temps ils le font, je ne supplierai pas tant que cela s'arrête, même si cela doit se terminer par la mort...
- Je garderai toujours la supériorité morale et politique.
- Ils peuvent faire n'importe quoi avec mon corps, mais jamais avec mon cerveau.
- L'histoire ne leur a jamais pardonné et elle ne leur pardonnera jamais !

Je savais que la torture physique était imminente. J'ai conçu mon programme en pensant qu'ils allaient m'infliger les pires tortures. J'ai planifié comment je me défendrais contre quel type de torture. Je l'ai imaginée comme si je la vivais. En imaginant ce que je ferais, pendant que je me défendais, j'ai remarqué que la douleur s'atténuait, voire que je ne la ressentais plus du tout. Pour chaque type de torture, j'avais déterminé les martyrs et les mots dont je me rappellerais. Et les chants de résistance que je chanterais mentalement... En bref, je me concentrerais sur la victoire. Je savais que notre cerveau était un champ de bataille. Et la victoire se gagne d'abord dans la tête. Car tout commence et tout finit dans la tête.

Même si je pourrais dans la saleté, je ne leur demanderais rien

« Pendant un certain temps, personne ne s'est attaqué à moi. Ils me donnaient deux verres d'eau et une boisson sucrée chaque jour. Au bout d'un moment, j'avais des difficultés à ingérer le liquide. Je n'avais pas besoin d'aller aux toilettes car je ne buvais pas de liquide. Je restais toujours par terre et chaque jour, c'était la même chose. La porte s'ouvrait. « Veux-tu quelque chose ? » « Non ! » « De l'eau ? » « Non... » « Les toilettes ? » « Non... » « « Non » est-il le seul mot de ton vocabulaire ? » Cela fait maintenant plus de 100 jours. Dans des circonstances normales, je ne devrais pas aller si mal. La porte s'est de nouveau ouverte. Ils m'ont renvoyée dans la salle d'interrogatoire. C'était le deuxième agent d'interrogatoire qui m'avait interrogée la dernière fois. « Je ne suis plus responsable de savoir si tu parles ou non. Ça ne m'intéresse pas non plus. C'est à toi de décider si tu parles ou non, mais tu dois manger. Sinon, ils te nourriront de force. Tu as prouvé que tu es prête à mourir pour ta cause, mais tu n'as pas besoin de mourir. »

J'essaie de comprendre pourquoi ils veulent me soumettre à la torture de l'alimentation forcée. Après tout, ils m'ont enlevée. Pourquoi ne me laissent-ils pas mourir... Ils ne me laissent pas mourir ! Pourquoi ? Donc, il s'agit seulement de

²² Auteur, intellectuel, prisonnier politique en Turquie, malgré l'aveu du procureur : « Nous n'avons pas d'autres preuves que des témoignages ». İlter souffre de graves problèmes de santé ; sa réhabilitation est demandée, ainsi que celle d'autres prisonniers malades. »

me faire parler ! Ils essaient de toutes les manières possibles, mais ils ne peuvent pas vraiment effectuer les tortures physiques. Ils attendent que je me rétablisse un peu. L'agent d'interrogatoire a dit : « Mourir est facile, vivre est difficile » et a ordonné une intervention forcée à mon encontre. D'abord, ils ont essayé dans la cellule. Ils ont tenté de me verser un liquide sucré et très fort dans la gorge. Ils m'ont complètement inondée. Ensuite, ils ont essayé de me verser de la soupe de la même manière, l'un tenant ma bouche et l'autre inclinant ma tête en arrière. Le liquide a de nouveau été renversé et ma respiration s'est bloquée. Puis ils m'ont amenée dans la salle d'interrogatoire pour me nourrir sous la torture... Mes yeux étaient bandés quand ils ont attaché mes mains avec des menottes à des anneaux en fer sur le mur. Je me tenais là, les bras tendus, les menottes fixées au mur. L'un d'eux m'a forcé à boire quelque chose pendant que l'autre appuyait un appareil de choc électrique contre mes bras. Ensuite, il m'a administré des chocs électriques sur tout le corps. J'avais déjà entendu le bruit de cet appareil, ils l'avaient utilisé sur d'autres. Maintenant, c'était mon tour. Chaque fois qu'ils appuyaient, tout mon corps tremblait d'abord, puis se raidissait et je criais de toutes mes forces. Pendant ce temps, ils me donnaient autant de nourriture qu'ils pouvaient. Mes cheveux, ma tête, mes vêtements étaient couverts de liquide collant. Sur mes mains et mes bras, là où ils appliquaient l'appareil de choc électrique, deux marques de brûlure apparaissaient à environ deux centimètres d'intervalle. Chaque fois qu'ils appuyaient, deux marques apparaissaient ! Cette méthode de torture durait des minutes. À chaque étape, ils essayaient de me nourrir à leur manière. Je recevais juste assez de nourriture pour ne pas mourir. Pendant des jours – des nuits entières, je restais là avec des cheveux collants et puants, avec des vêtements mouillés. Ils voulaient probablement me punir. Ils voulaient que je leur dise que je voulais me changer et prendre une douche. Ils l'utiliseraient plus tard contre moi, je le sais. Mais je sais aussi une chose : même si je pourrais dans la saleté, je ne leur demanderais rien. Quand je ne demandais pas, ils me demandaient. « Veux-tu prendre une douche ? Tes ongles ont poussé, veux-tu les couper ? »

« Non ! » « Veux-tu te changer ? » « Non ! » « Encore un non. Qui es-tu pour une femme ? Tu sens mauvais et tu es toujours aussi têtue. Combien de mois cela fait-il que nous avons tout fait par la force ! » Après avoir attendu dans cette saleté pendant environ un mois, ils m'ont mise dans la salle de bain sans me demander. Mes ongles avaient poussé, alors je les ai coupés. Ils ont essayé de me nourrir, avec celle que je recevais lors de la torture de l'alimentation forcée. Juste assez pour ne pas mourir, ils ont aussi de me traiter avec le sérum administré sous contrainte, avec les crèmes et les gels qu'ils appliquaient sur mon corps. Vont-ils y parvenir ? Non ! Ils n'ont fait que me dégoûter de toute alimentation, de la nourriture, de la boisson, c'est tout !

Je ne dirai jamais : Je suis fatiguée !

Cela fait maintenant plus de 150 jours, nous sommes à la fin juillet... Des mois se sont écoulés et ils ne me disent jamais exactement pourquoi ils me gardent ici. Peut-être qu'ils ne savent même pas quoi dire, eux-mêmes. L'agent d'interrogatoire, qui ne pouvait pas prononcer de R, celui qui avait dit qu'il se retirerait, est revenu. Eh bien ! il n'était jamais vraiment parti ; je ne pouvais simplement pas entendre sa voix. Il semblait ravi de la torture de l'alimentation forcée : « Comment ça va, Ayten ? Y a-t-il un problème ? À part le fait que tu ne parles pas ? » « Pourquoi es-tu si en colère ? Ils te forcent à manger. Si ça ne fonctionne pas autrement, ils te branchent à un appareil et te nourrissent de force. Tu dois reprendre des forces, même si c'est par la force. » Je comprends très bien pourquoi ils essaient de me remettre en forme. Et ce, évidemment, pour la torture physique. « Ça ne t'intéresse pas de savoir ce que je veux te demander, tu n'es pas curieuse de ce que je sais ? Alors parlons-en... Pas ça non plus ? » « Non ! » « Regarde, nous allons répandre des nouvelles sur toi. Ils te déclareront traîtresse. Je vais apporter l'ordinateur portable et te le montrer. Je vais te faire ressentir cette douleur ! Donc, tu ne veux toujours pas parler ? » « Non ! »

« Qui aimes-tu, qui est important pour toi ? Disons que tu n'as personne. Pas même quelqu'un qui t'aime ? Tu ne penses même pas à eux ? » « ... » Je comprenais qu'ils harcelaient ma famille. Je n'avais plus beaucoup de proches, mais je savais qu'ils infligeaient de grandes souffrances à ceux qui restaient. S'ils en avaient l'occasion, ils les utiliseraient aussi contre moi... Cela n'a pas fonctionné. Les efforts désespérés de cet agent d'interrogatoire, qui était assis à côté de moi dans la cellule, pour me convaincre, peuvent parfois durer très longtemps... « À quoi penses-tu toute la journée, par quoi ton esprit est-il traversé ? Qu'est-ce qui te motive ? » « ... » Je suis assise les yeux bandés sur le sol, les genoux ramenés au ventre et les bras enroulés autour de mes genoux. Lui aussi est assis par terre. Mais mon indifférence le met en colère. Même s'il dit : « Que veux-tu me dire en étant assise comme ça ? Tu crois que tu peux me faire du mal ? Rien ne m'arrivera ! », la voix calme de l'interrogateur devient progressivement plus emporté. En fait, quelque chose lui arrive déjà. « Tu crois qu'on va te laisser partir comme si de rien n'était ? Encore mieux, on te dira au revoir avec une danse Halay, qu'en penses-tu ? Regarde, au mieux, on te mettra en prison, avec tes amis. Tu ne veux pas ça non plus ? Tu ne veux pas de liberté, être libre, tu ne veux pas de ça non plus ? »

« Es-tu consciente ? Comprends-tu ce que je dis ? Écoute, toute cette résistance est vaine ! As-tu compté combien de mois es-tu ici ? Je t'ai dit que cela n'aurait pas de fin, n'est-ce pas ? Est-ce que ça vaut la peine de souffrir ? Qui se soucie de toi... Travailleurs, fonctionnaires, la lutte du peuple ! Ils se sont beaucoup souciés... Est-ce que ça en vaut la peine ? Écoute, c'est ta dernière chance. Je te demande encore une fois, vas-tu parler ? » « Non ! » « Tu ne veux vraiment pas parler ? » « Je ne parlerai pas du tout. » « Bien, comme tu veux. Je m'en vais. Je ne reviendrai pas, même si tu m'appelles. Je te laisse seul avec mes amis... » Un ou deux jours plus tard, ils m'ont amené dans la salle de torture. Le deuxième agent d'interrogatoire, qui était « extrêmement autorisé », m'a posé la même question encore une fois ; ma réponse fut la même. « As-tu bien réfléchi ? Écoute, si tu sors par cette porte, le dialogue avec toi sera rompu. » « Je ne parlerai pas ! »

« Le même soir, ils m'ont emmenée rapidement et agressivement dans la salle de torture pour me torturer physiquement. En chemin, ils disaient : « Ne marche pas droite, ne marche pas droite ! Regarde comme elle marche droite. Fille, sais-tu où tu vas ? » Je le savais, je voulais leur montrer que cette méthode ne fonctionnerait pas non plus. Je m'étais déjà préparée plusieurs jours à l'avance. J'avais décidé à quoi je penserais, sur quoi je me concentrerais, je ne dirais jamais « je suis fatiguée » pendant la torture, je me concentrerais sur la résistance, au lieu de penser à la durée, à l'intensité et à la nature de la torture. Je l'avais même pratiquée moi-même. J'essayais de trouver une méthode contre l'ouverture soudaine de la porte et les cris. Quand ils entraient si brusquement et attaquaient, en semant la panique, je respirais parfois rapidement, je remarquais que mon cœur s'accélérait contre ma volonté. J'avais constamment des problèmes respiratoires à cause de mon asthme. Bien sûr, ils ne savaient pas que j'avais de l'asthme. J'avais déjà appris à réguler ma respiration pour de telles situations soudaines. Je savais comment la réguler en respirant profondément par le nez et en expirant lentement par la bouche. Je pouvais aussi réguler ma respiration en pensant à des choses complètement différentes lors de ce moment. Cela fonctionnait quand je m'imaginais dehors, parmi des fleurs sauvages, avec mes proches à mes côtés. Peut-être pas toujours, mais en général, cela fonctionnait. Cela aidait aussi à rincer ma bouche et mon nez. Mais quand ils m'ont dit que je devais leur demander la permission, j'ai laissé tomber. Le premier jour de la torture physique, pour me faire parler, ils m'ont enlevé une partie de mes vêtements et m'ont suspendue aux anneaux en fer dans la salle de torture. Ils m'ont administré un choc électrique après l'autre. Ils appuyaient sur les zones les plus sensibles, sur mes doigts, mes poignets, sur tout mon corps. À travers mes cris, je ne reconnaissais plus ma propre voix.

« Nous avons encore beaucoup de temps, nous allons continuer jusqu'au matin. Dis, vas-tu parler ? » « Non ! » « Continuez... Nous continuerons jusqu'à ce que tu dises que ça suffit... » Après un moment, je perdis connaissance, ils versèrent de l'eau sur moi et je revins à moi. « Réfléchis-y, nous allons prendre une tasse de thé et revenir. » Je restais simplement là. Quand mes bras devenaient engourdis par la corde, ma tête tombait en avant, mes oreilles bourdonnaient, je me sentais engourdie. D'abord, mes mains devenaient engourdies, puis mes bras, et quand l'engourdissement atteignait ma tête, ma tête tombait en avant. Ils devaient l'avoir vu sur la caméra, car ils sont venus peu de temps après. Leurs voix ressemblaient à un bourdonnement. Pendant que j'attendais, je chantais les chansons que je connaissais par cœur : « Bir Türküdür-Direnış (La résistance est une chanson) », « Vur Ulan Köpek Dölü (Tire sur le bâtard de chien) », « Onlar için Her şey Bitti (Pour eux, tout est fini) », « Cesaret (Courage) », « Kızılıcak Şerbeti (Sorbet de canneberge) »²³...

Quand ils sont entrés, je pensais au poème « Adalı (Insulaire) » de Mahir Çayan. « Es-tu fatiguée ? Dis 'Je suis fatiguée' et nous en aurons fini. » « Bien, alors continuons. » Ils continuèrent un moment... Ma sœur, mon frère, ma belle-sœur étaient à mes côtés. La torture électrique était celle que je connaissais le moins. J'avais vécu la plupart des autres, lors de précédentes arrestations. Mon frère avait subi des chocs électriques. Il avait vécu toutes sortes de tortures et les avait surmontées. Maintenant, je trouvais de la force en pensant à lui dans cet état. À ce moment-là, quelqu'un entra brusquement. « Les gars, nous avons autre chose à faire. Enlevons-la - nous continuerons demain... Nous avons le temps. Nous aurions continué jusqu'au matin, mais quelque chose s'est interposé, partons... » « Réfléchis jusqu'à demain. Mes frères doivent venir, dis 'je vais parler' et nous terminerons l'affaire. Tu sais qui sont mes frères, n'est-ce pas ? Ce sont les premiers à avoir parlé avec toi, ils s'asseyaient avec toi et te parlaient calmement. Ils ne sont pas comme nous... Mais si tu les préfères, c'est ton affaire... C'est comme ça que ça se passe. » Ils me jetèrent dans la cellule. Ils continuèrent leurs menaces... Chaque fois, ils demandaient à nouveau avec espoir : « Penses-tu à ça ? Ne nous dis rien, tu peux parler avec tes frères. » « Discute simplement avec nous. Tu ne réponds même pas à des questions simples. Regarde, nous reviendrons, ce ne sera pas toujours comme ça ; il y a beaucoup de méthodes, nous allons intensifier la violence. »

Il a résisté. Contre qui ? Contre le marchand sans honneur. Il a été abattu. Qui l'a abattu ? Ce marchand sans honneur. Hasan Hüseyin Korkmazgil²⁴

Ce qui compte est de résister, de résister...

Je me fiche de ce qu'ils font, de combien ils sont, de la rapidité avec laquelle ils le font. Ce sont les tortionnaires qui devraient s'en préoccuper. J'ai un tout autre monde, un monde immense, à considérer. J'étais sûre que je ne parlerais pas, au péril de ma vie, mais j'ai pris des précautions au cas où je deviendrais inconsciente. Dans leurs menaces, ils ont également mentionné l'utilisation de produits chimiques. Quel type de produits chimiques ? Quels effets ont-ils ? Ou m'ont-ils simplement menacée. Quoi qu'il arrive, je ne dois pas perdre conscience. Je me demande si je peux prendre des dispositions pour éviter un délire en cas d'inconscience. Une méthode me vient à l'esprit. Je dois effacer de ma mémoire les choses auxquelles je ne devrais pas penser. L'essentiel est de résister, de résister et de résister encore. Le proverbe « Qui se défend, gagne ; qui ne se défend pas, pourrit » est également d'actualité ici. La torture du premier jour a complètement déséquilibré mon corps. Mes bras étaient engourdis. Je ne pouvais pas lever la tête. Je savais que j'étais forte, mais j'ai vécu pour la première fois, certaines méthodes de torture. Par exemple, la torture par électricité et celle par chocs électriques sont différentes. C'était une méthode qui met à l'épreuve la

23 Chansons de protestation et de résistance, œuvres des Grup Yorum et Grup Ekin

24 Hasan Hüseyin Korkmazgil : Poète né en 1927 dans la ville turque de Sivas, l'un des principaux représentants de la poésie réaliste socialiste turc. Il est décédé en 1984 à Ankara.

résistance d'une personne, qui secoue tout le corps et affaiblit progressivement l'énergie. Malgré tout, je suis consciente. Je ne dors pas, il n'y a pas de bruits de portes qui s'ouvrent et se ferment. Pas d'appels, pas de cris, pas de bruits de torture. Ils ont dû tous être emmenés aux toilettes pendant que j'étais torturée. À cause du silence, je réalise qu'il est déjà minuit passé. Pourtant, je ne m'endors pas tout de suite, j'ai encore quelque chose à faire.

Tout d'abord, j'étais heureuse d'avoir terminé ma première journée par une victoire. Maintenant, il était temps de faire ce que je devais faire chaque soir avant de m'endormir. L'hymne nocturne quotidienne, le serment... Toutes les choses que je dois faire chaque jour se déroulent dans ma tête, dans mon cerveau. Je suis heureuse, j'ai encore un pas d'avance. Ils pensaient qu'ils allaient me pousser à bout, qu'ils pourraient me soumettre. Tout leur comportement, toutes leurs méthodes visaient à me faire parler, à me forcer à collaborer. La véritable victoire pour eux serait de me faire "parler". Je ne leur laisserai jamais le plaisir de cette victoire, car ce seront eux, à la fin, qui seront épuisés... Je reconnaitrai à leurs voix, à leurs réactions, à leurs attaques impitoyables contre moi, comment ils dépérissaient chaque jour.

Une partie de moi est loin
Une partie de moi est piégée
Ma douleur est aiguisée par la colère
Dans des genoux rongés
Ah, toi, lien du sang
Le jour viendra
où je te tiendrai responsable

Nihat Behram²⁵

Réfléchis un peu, Nous reviendrons

Le deuxième jour de la torture physique. C'est fin juillet, dans les heures du matin. Une porte après l'autre s'ouvre dans la panique.

« Allez ! Sors de là, homme ! Allez, allez, allez, allez... Petit ou grand ? Entre, dépêche-toi !... » « Dépêche-toi... Sors de là ! Dois-je peut-être t'attendre ? Sors de là ! Je compte à rebours. 5, 4, 3, 2, 1... Sors de là ! Espèce de salaud ! ... Allez ! ... » « Frère, je ne me sens pas bien, donc... » « Entre, homme ! Ne fais pas un bruit ! Mange tout le pain, puis tu te sentiras mal ! Assieds-toi, je ne veux rien entendre de toi... » L'agressivité, la nervosité, la panique, les cris et les attaques sans raison, contre tous sont des signes de faiblesse et d'impuissance. Ils pensent être les maîtres du monde, mais ils ne peuvent être que les maîtres du centre de torture qu'ils appellent « le fond de l'enfer » et des toilettes. S'ils croient être forts en criant et en hurlant, ils ne font que se réconforter eux-mêmes.

Je les reconnais à leurs voix. Comme je ne les vois pas, chacun d'eux essaie de me faire une certaine impression par ce qu'il dit et fait. Certains d'entre eux jouent le rôle des « bons » et d'autres celui des « méchants ». De cette manière, je devrais pouvoir choisir de temps en temps lequel d'entre eux je considérerais comme un « refuge ». C'était leur objectif. Sinon, il ne pouvait y avoir de « bons » parmi eux ; ils ne pouvaient même pas être des humains.

Normalement, deux personnes ouvrent la porte. L'un des deux était un « rampant » impoli et grossier, il ne savait pas se comporter, il tirait sa force de menaces, il n'avait pas de personnalité. A mon avis, sa principale tâche dans ce lieu était celle d'un gardien de toilettes. L'autre était le contraire, un tortionnaire « sérieux », il parlait peu, faisait semblant de « savoir quoi faire » et il essayait de ne pas montrer son impuissance face à une personne qui résistait.

Le rampant ouvrit la porte : « Comment ça va ? » « Écoute, si tu veux, cette souffrance peut s'arrêter immédiatement. Je me fiche de savoir si tu parles ou non. "Les frères doivent venir", parle avec eux et tout sera fini. (Les « frères » étaient les deux « autorités » que j'ai mentionnées au début et qui prétendaient essayer d'établir un dialogue.) Quel genre de personne es-tu ! Nous te posons des questions. Nous demandons : "Comment ça va ?" Tu ne nous prends même pas au sérieux. Dieu seul sait que tu nous trouves probablement pathétiques. Nous n'avons pas de problème personnel avec toi. C'est notre métier ! C'est ainsi que nous avons été formés. Je ne sais pas qui t'a lavé le cerveau, mais pour être honnête, je t'admire. Mais tu dois savoir que nous avons l'État derrière nous. Tu es ici toute seule. À un moment donné, tu parleras. Nous ne t'avons encore rien fait, ce n'est qu'une bande-annonce. Nous avons plus de méthodes, la violence va rapidement augmenter. N'as-tu pas changé d'avis ? » « Non ! » « Alors nous ne poserons plus de questions, tu diras toi-même quand ce sera 'suffisant'. » Menaces, menaces, menaces... Ils tirent leur force des menaces. Depuis le jour où j'ai été enlevée et emmenée ici, chaque minute, chaque seconde a déjà été une torture. C'est un endroit où il n'y a plus d'humanité. Quelle différence cela fait-il si la violence a augmenté, diminué, varié ou est restée la même ? Harcèlement ou viol ! Ils ont violé ma vie, y a-t-il quelque chose de pire ?

Le rampant est arrivé avec un autre collègue. Il était bavard, agité, autoritaire, imbu de lui-même, méprisable, une personnalité faible. Il était responsable des tortures. Ils l'appelaient « Devrim ». Il est entré en panique, hors d'haleine, il m'a attaché les mains, m'a bandé les yeux et m'a traîné avec colère et avidité dans la salle de torture, comme s'il traînait un objet. Il renâclait : « Alors, alors, tu ne veux pas parler ? Eh bien, c'est à toi de décider... »

Avec le dos contre le mur, il a étendu mes bras vers le haut et a attaché mes poignets aux anneaux en fer fixés au mur. Comme lors d'une crucifixion. Dans sa colère, il a pressé l'appareil de choc électrique contre mes poignets. Les endroits

25 Nihat Behram (de son vrai nom Mustafa Nihat Behramoglu) est né le 18 novembre 1946 à Kars, en Turquie, issu d'une famille kurde. Il est journaliste, producteur de films, poète et romancier.

où il appuyait devenaient rouges comme des brûlures, mon corps se contractait violemment et je criais de toutes mes forces. Quand il appuyait, il le maintenait pendant 10 à 15 secondes ou plus. Je ne pouvais pas évaluer la durée à ce moment-là, mais plus il devenait en colère, plus il appuyait longtemps et fermement. D'un côté, il demandait : « Vas-tu parler ? » Si je répondais « Non ! », il appuyait encore plus fort. Mes propres cris, qui m'étaient étrangers, étaient assourdissants.

C'était un moment difficile à imaginer. Dans ma préparation, je m'étais fixée comme objectif de ne pas crier. Mais ce n'était pas possible, surtout quand j'ai reçu une décharge électrique. Je criais de manière incontrôlée, mon cœur battait la chamade et ma respiration était rapide, haletante. Après m'avoir administré des décharges électriques à plusieurs reprises, ils ont dit : « Réfléchis un moment, nous reviendrons » et m'ont laissé là. Jusqu'à ce moment-là, tout se passait comme je l'avais prévu : je ne me concentrais pas sur eux, mais sur les choses que j'avais programmées dans ma tête. Mes proches sont avec moi, les hymnes défiants de la résistance du Groupe Yorum résonnent dans ma tête. Quand cette torture va-t-elle se terminer ? S'ils pouvaient juste arrêter pour que je puisse me reposer dans la cellule. Je me demande ce qu'ils allaient encore faire... J'étais prête à tout. Un certain temps passa... Ils sont revenus. Ils s'en prenaient à mes mains, qui étaient menottées aux anneaux du mur. Je sentais qu'ils fixaient une fine pince métallique avec du ruban adhésif à mon petit doigt. Pour une raison quelconque, quelque chose devait avoir mal tourné, car le tortionnaire s'est arrêté et a dit à la personne à côté de lui : « Non, il n'y a pas de courant qui passe comme ça. » Ou il voulait peut-être m'intimider. Celui à côté de lui : « Alors tu les fais juste frémir un peu plus et je reviens tout de suite. » Il est sorti, agité. L'autre a appuyé sur le pistolet à électrochocs comme dans un jeu, l'a maintenu longtemps et a ensuite demandé : « Vas-tu parler ? » « Alors nous continuons, encore et encore, jusqu'à ce que tu dises 'Ça suffit'. » « Frémir » signifie appuyer sur l'électrochoc si fort qu'il provoque une sensation de brûlure ; en effet, j'étais couverte de petites taches rouges brûlées sur tout le corps. La plus grande douleur se faisait sentir dans les doigts, les mains et les poignets. L'effet est plus fort lorsqu'il est appliqué sur la peau nue. On dit qu'il existe des tensions basses et hautes. Ils utilisent la tension la plus élevée.

Après un moment, l'autre est revenu. Ils m'ont détaché les mains, m'ont rapidement emmené à un autre endroit et ont fermé une porte en fer. Ils m'ont jeté au sol comme un objet. Le sol est humide. Cela devait être la zone intermédiaire entre les toilettes et la salle de bain.

Quand la lumière de la lune ment,
dans les nuits des jours désespérés,
quand la voix ment,
quand le mot ment,
Quand tout et chacun
à part vos mains ment,
alors cela sert à ce que
vos mains soient obéissantes comme de l'argile,
qu'elles soient aveugles comme l'obscurité,
qu'elles soient stupides comme des chiens de berger,
que vos mains ne se rebellent pas.
Et cela sert à ce que,
dans ce monde mortel,
dans ce monde digne d'être vécu,
où nous restons de toute façon si peu de temps,
ce règne tyrannique,
cette oppression ne prenne jamais fin.

Nâzım Hikmet

Ne me regarde pas comme une militante !

Alors que celui qui était responsable de ma torture me pressait au sol, le rampant me pulvérisait avec de l'eau à haute pression. Mes mains étaient attachées dans le dos, mes yeux étaient bandés ; je luttais avec le sac sur ma tête. Les vêtements que je portais étaient complètement trempés. Ils laissaient l'eau à haute pression couler spécialement sous le sac et essayaient de me noyer en le serrant autour de mon cou. Dès que ma respiration semblait se bloquer, ils relâchaient et recommençaient tout. Encore et encore. Pendant que je me débattais, je heurtais un mur. Celui qui me tenait relâcha un moment sa prise. Il ouvrit mes yeux... Il haletait et respirait rapidement, il était visiblement fatigué. À travers son masque noir, on pouvait voir ses yeux enflés et ridés. Il avait l'air de fumer, de boire de l'alcool ou de prendre des drogues. Il devait avoir une barbe, car son menton était proéminent sous le masque. Il devait avoir environ 40-45 ans. Quand il vit que je l'observais attentivement, il commença à crier : « Ne me regarde pas comme une militante, femme ! Je te dis, ne regarde pas ! » « Regarde ces yeux, ces yeux... On dirait qu'elle va jamais abandonner ? » Le rampant répondit : « Alors nous continuons. » Sur sa tête, il portait un masque noir avec un crâne dessiné dessus. Il avait l'air plus grand que le tortionnaire nommé « Devrim » (Note de la traduction : turc pour « Révolution »). Il avait des

cernes sous les yeux, encore ce regard ridé, enflé et désespéré. Pourtant, ce rampant trouvait à chaque occasion quelque chose pour rire. Je crois qu'il faisait cela pour masquer sa personnalité perturbée et son impuissance.

Le tortionnaire nommé « Devrim » a dit : « Maintenant, elle continue de fixer. Je t'ai dit de ne pas regarder, femme ! Ses opinions n'ont pas changé d'un iota. Regarde-la ! Suis-je ton ennemi, bon sang ! » L'autre a répondu : « D'accord, Devrim, calme-toi ! Tu peux recharger la batterie si tu veux, nous allons parler avec elle. » Ils l'appelaient « Révolution ». « Marais » aurait été plus approprié. Ils sont en train de vider le mot « Révolution » de son sens. Ce n'étaient que des idiots qui pensaient de manière si naïve. « Révolution » s'est révélé être un tortionnaire. Alors que le rampant se faisait « mignon » et me racontait quelque chose, je regardais autour de moi. C'était l'espace intermédiaire où se trouvaient les toilettes, la salle de bain et le lavabo. À l'entrée, il y avait un lavabo à droite, un urinoir à gauche, en face, une toilette classique à moitié fermée et une salle de bain. Cet espace mesurait environ 2x2 mètres. J'ai commencé à avoir froid parce que mes vêtements étaient mouillés et que la climatisation fonctionnait. Ma mâchoire ne cessait de bouger, je tremblais de tout mon corps. En essayant de contrôler ma respiration, le tremblement a diminué. Comme dans la salle de torture, il y avait ici aussi une climatisation très bruyante. Je crois que c'était le système de climatisation central du bâtiment.

Le rampant : « Tu as froid. Dois-je encore augmenter la climatisation et te laisser geler ici ? Tu sais que je le ferais. Mais je ne le fais pas, je discute avec toi de manière humaine. Le type qui vient de sortir, c'est un bourreau, pas un meurtrier, mais un bourreau. Il ne connaît pas de pitié. Si je te laisse entre ses mains, ton estomac sera plein à craquer. Il écrasera tes poumons, des morceaux de tes poumons broyés sortiront de ta bouche. Tu seras dans un tel état que même ta mère ne te reconnaîtra pas. Tu cesseras d'être toi-même. Veux-tu cela ? » « Nous ne faisons que discuter, engage-toi dans la conversation. Écoute, est-ce que nous t'avons touché pendant tous ces mois ? Non, nous ne l'avons pas fait. D'accord, je ne compte pas la nutrition forcée. C'était pour toi. Sommes-nous des ennemis ? Nous venons du même pays. Peu importe ce que tu penses, nous sommes des êtres humains. Ou ne nous vois-tu pas comme des humains ? J'ai aussi une famille, mais je n'ai jamais eu d'enfants. Maintenant, j'ai 27 hamsters à la maison. »

La porte s'est ouverte et le soi-disant « Devrim » est entré en trombe. Il tenait un appareil à électrochocs dans la main. Il a la forme d'un pistolet et dès qu'on l'allume, il émet une lumière rouge comme un laser, il produit un bruit très désagréable comme « zrrrr ». Lorsqu'ils utilisent cet appareil, ils essaient d'abord de torturer psychologiquement les prisonniers avec ce bruit, leur instillant la peur, puis ils le pressent contre le corps. Le tortionnaire nommé « Devrim » a réalisé que parler ne servait à rien, il est immédiatement passé à l'action. Il me tenait fermement, de sorte que je ne pouvais pas me défendre. Pendant que le rampant pulvérisait de l'eau, il actionnait le pistolet à électrochocs. Je me débattais de toutes mes forces et il ne manquait pas de me prévenir, même en appuyant.

La lune se lève comme un croissant

Le jour se lève comme la révolution

Les portes de l'étranger s'effondrent peu à peu

Les portes de l'étranger sont aussi les portes de l'esclavage

Le héros est sauvé, le héros est sauvé !

Hasan Hüseyin Korkmazgil

Nous avons importé cet appareil spécialement de France

« Ne casse pas l'appareil, sinon je te le facturerais. Nous avons importé cet appareil spécialement de France. » Nous savons que vous avez appris à opprimer des impérialistes depuis des années. Vos outils et méthodes de torture sont également des produits de l'impérialisme. Ils ne reculent devant aucune dépense pour nous ! Pendant que notre peuple meurt de faim et de pauvreté, ils dépensent de l'argent pour des instruments de torture et disent qu'ils le font « au nom de l'État ». Des hommes adultes se cachent derrière des instruments de torture et démontrent leur pouvoir. Ils sont pathétiques ! Des heures passèrent, peut-être 5-6 heures. Ils étaient visiblement fatigués. Le tortionnaire nommé Devrim était assis à côté de moi dans l'eau. « Regarde, nous sommes pareils. Je vais être mouillé comme toi. Mais je viens juste d'acheter mon pantalon et je n'ai personne pour le laver. Peu importe ce que tu penses, nous venons du même pays. Pourquoi ne parles-tu pas avec nous ? Es-tu en colère contre nous ? Nous ne t'avons rien fait, ni à tes proches. Nous voulons juste parler ici. Regarde, tu es aussi assez fatiguée. Dois-je te ramener dans ta cellule si tu as froid ? »

« Femme, dis 'Je suis fatiguée' et je te ramène. Est-ce que ça te tuerait de dire 'je suis fatiguée' ? Alors très bien, je ne te ramènerai pas ! Continue ! »

Je soupçonne qu'à ce moment-là, la porte s'est ouverte par accident. Un homme sans masque a regardé à travers la porte, a vu que mes yeux étaient ouverts et a rapidement refermé la porte. Il était mince, grand, avec un visage allongé, des yeux petits, il portait des lunettes, une petite barbe grisonnante et avait les cheveux courts légèrement grisonnants, il devait avoir environ 40-45 ans. Ils étaient encore plus en colère parce que je l'avais vu et m'ont torturée encore un moment avec des techniques de tortures par l'eau, *waterboarding*. Ensuite, ils m'ont mise sous la douche et se sont plaints avec véhémence parce que je ne disais pas : « Je suis fatiguée. » « Espèce d'idiote, qu'est-ce que ça te coûte de dire 'je suis fatiguée' ! Tu es fatiguée ! Tu vas mourir ! Que crois-tu, qui ça intéresse ? Crève ! » Je tremblais de froid,

j'entendais ma mâchoire claquer. Après avoir enfilé les vêtements secs qu'ils m'avaient donnés, j'ai été conduite dans ma cellule.

Après chaque petite victoire de la journée, j'enlaçais les personnes que je m'imaginais dans ma fantaisie. Cette fois, c'était mon frère Ahmet qui m'accueillait. La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait rendu visite à Antalya, il était très malade. Pourtant, il souriait et disait qu'il allait bien. Sa fièvre était si élevée que je l'avais emmené à la mer, pensant que cela lui ferait du bien, et il n'a pas dit non. Il avait froid malgré la chaleur. Il ne voulait pas me décevoir, il est donc allé dans la mer. Mais dès qu'il était dans l'eau, il avait si froid et pourtant il a supporté cela pour ne pas me décevoir. Plus je pensais à sa persévérance et à sa chaleur, plus je me sentais réchauffée. Environ 2-3 heures s'étaient écoulées. Ils sont revenus avec une grande colère et m'ont emmenée, les yeux bandés et menottée, dans la salle de torture. Ils m'ont déshabillée et m'ont suspendue aux anneaux du mur. Cette fois, le groupe était différent, ils étaient nombreux. À leurs voix, j'ai reconnu qu'il s'agissait d'un groupe de 5-6 jeunes. L'un d'eux faisait même partie de ceux qui essayaient de se montrer amicaux envers moi lors des entrées et sorties quotidiennes. Cela allait jusqu'à ce qu'il prétende ne pas supporter ma torture de nutrition forcée pour laisser la torture à son ami en disant : « Cette fille est une masochiste ; je ne peux pas supporter ça, continue toi. » À l'époque, il jouait le bon gars. Aujourd'hui, il est l'un des pires tortionnaires. Il bave et a hâte de commencer la torture. Il a la moitié de mon âge. Quand es-tu devenu adulte pour être si inhumain, sale et corrompu avant de devenir un homme ! Quel dommage ! Quel dommage, quel dommage ! D'abord, encore les talents de persuasion... « Combien de temps crois-tu que tu vas tenir ? N'as-tu pas de famille, des personnes qui te manquent, ne penses-tu pas à eux ? » « Écoute, fille, ça ne finit jamais. Nous sommes ici tous les jours. C'est notre travail. Tu nous forces à faire ces choses. Nous sommes des professionnels, nous faisons notre travail. » Ils ont fait de l'immoralité, de la honte et de la cruauté leur métier ! Qu'ils continuent ! Chacun doit faire son travail ! Mon travail est de résister ! « Crois-tu que nous serons toujours comme ça ? Vas-tu parler ? Oui ou non ! » « Non ! » Le pistolet à électrochocs a parcouru tout mon corps. Je sentais que mes cris atténuaient la douleur. J'étais certaine que les gens dans leurs cellules pouvaient m'entendre. « Ne crie pas ! Tout le monde dort, devrions-nous t'écouter ? » Comme si elles allaient éclater. Pendant un instant, j'ai perdu ma voix. Je me suis évanouie. Ils m'ont détaché et m'ont aspergé d'eau pour que je reprenne mes esprits. Alors que j'étais allongée sur le sol, ils m'ont mis une bouteille d'eau dans la bouche. Ils m'ont fait boire tellement d'eau que je ne pouvais plus respirer. J'ai failli vomir. Ils m'ont attrapé par les cheveux et m'ont soulevé. Mes cheveux avaient à peine la taille d'une masse dans leurs mains. Ils ont porté la masse à ma bouche pour me faire sentir combien de cheveux j'avais perdus. J'avais à nouveau envie de vomir et ils m'ont à nouveau suspendue. Ils ont touché mes parties intimes avec quelque chose de dur qui ressemblait à une matraque et m'ont harcelé avec des mots vulgaires. J'avais envie de vomir à nouveau. J'étais nue et j'avais très froid. Ce qu'ils faisaient me rendait malade. « Ne vomis surtout pas ! Je vais te tuer ! » Ils m'ont détaché et m'ont emmené rapidement dans la salle de bain. Ensuite, ils m'ont mis dans une boîte en forme de cercueil, les yeux bandés et les mains attachées dans le dos. Il se trouvait à l'extérieur des toilettes, juste à gauche. Dans ce cercueil, il était impossible de se pencher ou de s'agenouiller. Il fallait se tenir debout. L'intérieur était recouvert de cuir souple ou de nylon, ou quelque chose comme ça. J'ai marché sur le sol mouillé avec mes pieds nus. Cet endroit doit être une extension des toilettes de la salle de bain. Le fait que le sol soit glacé m'a un peu ramené à la raison. Il me faut toute la force de ma volonté pour ne pas m'évanouir. J'essaie de deviner l'heure qu'il pourrait être... C'est la nuit... Alors le mieux que je puisse faire à cette heure-là dans cet environnement, c'est de chanter des hymnes et de scander des slogans, même si ce n'est qu'en pensée. J'ai d'abord soulevé un de mes pieds pour me reposer, puis l'autre. Cela m'aidait à tenir un peu plus longtemps. Parfois, j'appuyais ma tête contre le mur et à ce moment-là, une grille s'ouvrait sur la porte et un bras attrapait ma tête. Le tortionnaire criait « Ça suffit ou on continue ? » et me frappait sur la tête. Je n'ai même pas ressenti le besoin de lui répondre. Il a claqué la porte et s'est mis à marteler avec rage. Puis il cria à nouveau : « Vas-tu parler ? Est-ce que tu vas coopérer ? » J'ai répondu : « Non ! » Il a martelé la porte avec encore plus de colère : « Pourquoi non ! Pourquoi pas ! Pourquoiiiiiiii ? »

Le silence s'est installé. Mes pieds ont commencé à enfler. Ils vont sûrement se rendre compte que ça ne marche pas non plus. Ils veulent mettre ma patience et ma résistance à l'épreuve. Je pense même qu'ils testent ma résistance. Je ne me trouvais même pas dans cet environnement. J'étais mentalement à l'extérieur, entourée de personnes que j'aimais. Mon plan fonctionnait. « Pourquoi pas ! » Il leur est impossible de comprendre pourquoi je ne veux pas parler. Car leur vie se limite à obéir aux ordres, à torturer, à crier, à jurer, à faire toutes sortes de choses immorales pour quelques centimes. Je suis sûre qu'ils n'aiment personne. Car ils ne s'aiment même pas eux-mêmes. Ils n'ont aucune valeur ! Ils pensent qu'ils appartiennent à l'espèce humaine. Ces créatures déguisées en êtres humains ne pourront jamais comprendre pourquoi je me défends. Ils n'ont personne pour qui ils se sacrifieraient, ils ne possèdent aucune valeur. Engin Çeber a lui aussi été assassiné par de tels tortionnaires. Une fois, il y a eu des arrestations massives dans des associations. Engin en faisait partie. La voiture d'arrêt était pleine. Un policier était assis à côté de chacun d'entre nous. À côté de moi, il y avait un policier de sexe masculin. Dès qu'il s'est assis, Engin s'est levé du premier rang et a crié : « Lève-toi vite ! Espèce de personne immorale ! Un homme policier ne va pas s'asseoir à côté de ma sœur ! Lève-toi vite, espèce de salaud ! » Le policier était d'abord perplexe quant à ce qu'il devait faire. Puis il dut se lever en jurant. La colère d'Engin, son sens des responsabilités et finalement son martyre, après avoir refusé de perdre sa dignité, résisté à la torture, ont été l'une des raisons pour lesquelles j'ai résisté. C'est ce que nous sommes ! Celui qui n'a pas la morale pour comprendre cela ne comprend évidemment pas non plus pourquoi nous résistons.

Je suis un insulaire, un insulaire,
L'homme est une forêt.

Une forêt d'amitié, de coopération, de chevalerie, recouvre toute mon île.

Le soleil de la vertu éclaire l'homme vingt-quatre heures par jour.
Nous, les insulaires, ne connaissons pas l'obscurité.
Je viens de l'île, maudite cellule.
Ah oui, comment pourrais-tu connaître mon île ?
toi, cellule ancestrale, féodale et militariste.
Et toi, grenouille monstrueuse et envieuse, qui te crispes et te gonfle pour ressembler à un bœuf, connais-tu mon île ?
Le monde est sombre, une telle île, où le soleil ne se couche jamais n'existe pas sur terre.
N'est-ce pas, nain de l'obscurité, pauvre homme ?
Et toi, poète des chauves-souris, Cacomcho effronté ?
Pas dans les poèmes, pas même dans les contes de fées il y a une telle île une telle île est contraire à la nature des choses.
Ne l'est-elle pas pour toi, sombre poète des ténèbres ?
Tes déclarations vont à l'encontre non pas à la nature des choses, mais la nature des ténèbres.
Les nains de l'obscurité, les vauriens, les voyous.
On les verra dans le zoo de la future Turquie exposés...
Mahir Çayan

Je voulais me tenir droite avec mon cerveau, il a toujours gardé le cap

Cette fois, j'étais nue dans le cercueil glacé. Ils voulaient me démoraliser, briser ma dignité en tant que femme. Ce qu'ils attaquaient le plus, c'étaient mes valeurs morales et ma dignité en tant que femme. Tout ce qu'ils faisaient était contre la dignité humaine. Ils pensaient que si j'étais une personne honorable, j'aurais parlé pour qu'ils ne me déshabillent pas. Comme je n'ai pas parlé et que je n'ai pas coopéré avec eux, je méritais d'être attaquée dans mon honneur. Et parce que je n'ai pas parlé, ils ont prétendu que j'avais consenti à tout cela, que je n'avais aucun sens de la honte, aucune valeur morale, que j'étais une personne insensible et sans cœur. De cette manière, ils voulaient me démoraliser, me rendre faible et obtenir ce qu'ils voulaient. Leur plan n'a pas fonctionné, mais ils ont ouvert en moi des blessures profondes qui ne se fermeront jamais. Ce n'est pas facile de traverser tout cela et il est encore plus difficile de le décrire. Mais tout comme l'honneur d'une personne n'est pas entre ses deux jambes, sa dignité n'est pas seulement son corps fait de chair et d'os. Ce n'est pas un rejet de nos valeurs sociales, de notre conception de l'honneur, de la morale et de la culture. Ces tortionnaires abominables savent très bien que je porte ces valeurs en moi c'est pourquoi ils m'ont attaquée de cette manière. Je me suis défendue et j'ai enduré tout cela parce que je crois que l'honneur de l'homme peut être protégé en protégeant son esprit, ses pensées et la cause en laquelle on croit ; en ne trahissant pas son peuple et son pays. Le corps est périssable, mais les pensées et les traditions créées restent pour toujours. La véritable honte est la trahison. La dignité, l'honneur sont dans l'esprit.

Dans de tels moments, j'ai ressenti des émotions indescriptibles. Je savais qu'à partir de ce moment, je vivrais avec les blessures qu'ils m'avaient infligées. Néanmoins, j'avais promis de ne pas devenir faible devant eux, de ne pas devenir émotionnelle et de transformer ma douleur en colère. J'ai essayé de tenir ma promesse. C'étaient eux qui étaient déshonorants et immoraux. C'étaient eux qui se tenaient devant moi, parlant de religion, de foi et de patriotisme, tout en commettant toutes les formes d'immoralité imaginables. Ils n'avaient pas le droit de torturer une femme qui se trouvait seule dans un puits asséché et de lui faire la leçon sur la morale.

Ils ont fait tout ce qu'ils voulaient de mon corps dans ces conditions, et cette douleur était bien plus grande que la douleur de toutes les autres tortures : cercueil, suspension par les bras, coups sur les plantes des pieds, électrochocs, coups. J'ai serré les dents et essayé de tenir bon. Un jour, le corps ne sera que poussière. Mais comment se forment les points faibles et les faiblesses ? N'est-ce pas souvent lorsque nous cédon aux exigences du corps ? À ce moment-là, mon corps était à la fois mon ami et mon ennemi. Si je pouvais maintenir mon corps stable malgré toutes les douleurs, si je n'écoutais pas la douleur, les petits maux, les contusions, les gonflements, les harcèlements sexuels, il était mon ami. Mais si je faisais exactement le contraire, il devenait mon ennemi.

En réalité, tout commence et se termine dans le cerveau. Je m'étais préparée à tout. C'était comme si j'étais sur un champ de bataille et, comme dans toutes les guerres, la force morale, la supériorité morale étaient les précurseurs de la victoire. Chaque jour où je les battais, j'étais un pas en avant par rapport à eux, cela augmentait ma morale et mon enthousiasme. Chaque jour, je me jurais que je ne me laisserais pas démoraliser par eux. La morale n'est bien sûr pas seulement une question de mots. La morale est un ensemble de valeurs morales. La culture, les traditions, nos martyrs, la cause en laquelle je crois, mes camarades, mon amour pour le peuple et la patrie, mon désir d'indépendance, de justice - tout cela constitue mes valeurs morales. Mais si ces valeurs venaient à disparaître, je tomberais dans le désespoir et la faiblesse. Cependant, je n'avais pas le luxe de sombrer dans la démoralisation ou le désespoir là-bas.

J'avais une volonté d'acier et un cœur de pierre contre eux. Je voulais me tenir droite avec mon esprit, qui n'a jamais lâché le gouvernail. Pendant qu'ils vivaient comme des rats dans ce trou puant et sombre, je voulais profiter de ma liberté en ne me soumettant pas à eux. Ils pensaient qu'ils pourraient me dominer dans ce trou sans fond. Mais ils se trompaient. Tout était entre mes mains ; mon cerveau, mon cœur, mes valeurs m'appartenaient toujours. Tout cela constitue les forces fondamentales qui rendent un homme libre. Je sentais Tanya²⁶ à mes côtés dans le cercueil. Je

²⁶ Partisane soviétique, son vrai nom était Zoya Kosmodemyanskaya, qui, sous la torture des nazis, a donné le nom de Tanya.

pensais aux tortures infligées à cette honorable partisane qui s'était opposée au nazisme, à son attitude inébranlable contre l'immoralité alors qu'elle était déshabillée dans le froid sibérien. Je tirais de la force de son cri "Je ne parlerai pas", peu importe ce qu'ils faisaient, et de sa victoire sur la mort, lorsqu'elle a appelé son peuple à la résistance au moment de sa pendaison. Tanya n'est pas morte ; puisque je la sens en moi, puisqu'elle me donne de la force en ce lieu infernal, Tanya est vivante. Elle vit en moi, en nous. Je lui parle dans mon cœur, qui sait, peut-être que nous nous rencontrerons. Tanya, attends-moi, dis-je. Je sens qu'elle sourit et me tend la main.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé, mais je ne pouvais même plus bouger mes mains. Ma porte s'est ouverte à une heure très tardive. Mon corps était comme engourdi dans le cercueil. Sans me poser de questions, ils m'ont emmenée dans ma cellule et m'ont donné un vêtement noir ressemblant à un pyjama. Je me suis endormie sur-le-champ. Je rêvais de ma mère. Elle me tenait de l'encens, ce qui était une coutume particulière dans notre pays. Je voulais me laver, mais je ne pouvais pas. Je me suis réveillée en essayant de lire un petit mot que ma mère m'avait donné.

Je ne parlerai jamais !

Les portes s'ouvraient pour aller aux toilettes. Chaque jour, à part les heures de torture physique, j'étais soit dans la cellule, soit je restais debout dans le cercueil. Dans la cellule, je m'asseyais parfois, parfois je tombais. Ils venaient et m'attaquaient, me relevaient sans cesse et me remettaient ensuite dans le cercueil.

Un des tortionnaires m'a dit : « Pour moi, tu n'es qu'un morceau de chair ! Ce n'est pas parce que tu es une femme que tu ne seras pas torturée ! » Quand j'allais aux toilettes, ce tortionnaire jouait le bon en me tendant un mouchoir en papier pour sécher mes mains. L'autre me donnait une serviette sale, que je ne voulais pas utiliser pour sécher mes mains.

Le tortionnaire qui m'avait dit que je n'étais « qu'un morceau de chair » est venu dans ma cellule : « Regarde, maintenant ça devient sérieux. Même si je ne le veux pas ce soir, je vais devoir te faire du mal. Allez, abandonne. Tu n'as encore rien vécu. L'intensité va augmenter, réfléchis bien. »

« Il n'y a rien à réfléchir. »

« Es-tu sûre que tu veux continuer ce soir ? »

« Je ne parlerai jamais. »

« Bien, je vais mettre mes sentiments de côté et te blesser. »

Toute la journée, sa persuasion a continué dans la cellule et dans le cercueil.

Est-ce que ça suffit ou nous continuons ?

Je me reposais pendant environ une demi-heure, alors que ma fatigue atteignait presque son paroxysme. Puis, de nouveau, la salle de torture...

Ils m'ont de nouveau menottée aux anneaux fixés au mur. Comme je me débattais beaucoup pendant les électrochocs, ils voulaient écarter mes chevilles et les attacher aux anneaux au mur, mais cela n'a pas pu se faire car mes pieds étaient trop enflés. Les menottes pressaient mes poignets, car je perdais souvent connaissance et je tombais. Comme les anneaux au mur étaient très hauts, mes poignets devenaient rouges et se couvraient de bleus si je restais trop longtemps, et des cicatrices se formaient. Ils ont mis un sac de sable sous mes pieds pour surélever un peu mon corps. De plus, ils ont attaché mes pieds ensemble et ont essayé de restreindre ma liberté de mouvement. Tout en parlant, ils mettaient en place les mécanismes de la torture par électrochoc. Je ne les écoutais même pas. Je pensais principalement à la façon dont mon frère Ahmet avait vaincu la torture par électrochoc et aux victoires qu'il avait remportées. La volonté humaine est très forte, il n'existe pas de type de torture qui ne puisse être vaincu. Alors, j'ai mis ma vie en jeu. Apparemment, l'appareil à électrochoc est l'un des principaux outils de torture. Ils ne peuvent pas s'en passer. Ce n'est pas non plus fatigant pour eux. Quand il appuie sur mon corps, il suffit que tout mon corps tremble et se contracte, que je crie de douleur. Encore une fois, l'appareil à électrochoc parcourt tout mon corps ! L'un d'eux me tire par les cheveux, s'approche de moi et demande : « Vas-tu parler ? »

Je ne sais pas si c'est avec l'autre main ou le pied, mais il me frappe sur tout le corps. Je reconnais la voix de la personne qui tient le petit doigt de ma main droite. « Je ne voulais pas faire ça, mais tu m'y as forcé. »

C'était le bourreau qui m'avait dit le matin qu'il me ferait du mal. Mes ongles étaient devenus très longs, plus d'un centimètre. J'ai entendu qu'ils parlaient de mes ongles le matin. Ils essayaient de créer de la peur et de l'inquiétude à propos des tortures qu'ils allaient effectuer le soir. Mais pour moi, la situation ne changeait pas. Je continuais à résister... Je ne voyais rien, car mes yeux étaient bandés, mais il m'a enfoncé quelque chose de pointu, comme une aiguille, sous l'ongle de mon petit doigt. « Alors, ça fait mal ? Je peux l'enfoncer un peu plus profondément. » La voix du tortionnaire était froide comme celle d'un meurtrier... Il demande, tout en enfonçant lentement l'aiguille dans mon ongle : « Est-ce que ça suffit ou nous continuons ? »

Plus il enfonce, plus mes nerfs se contractent, comme si mes veines étaient tranchées. Plus je crie fort, plus il enfonce l'objet pointu, comme lors d'un creusage. Je sens le sang couler sur mes doigts, tandis qu'ils augmentent l'intensité des électrochocs et la douleur. Quand mon petit doigt est terminé, il commence avec l'ongle de mon annulaire. Chaque fois que l'aiguille est enfoncée profondément sous l'ongle, mes nerfs se redressent et je ressens une douleur insupportable. Je sens le sang couler sous mon ongle. « Regarde un peu les ongles. Fais un peu plus lentement », dit l'un des tortionnaires.

« Je ne suis pas pressé, elle a de toute façon vingt ongles, je vais un par un », dit le tortionnaire impassible. Quand j'étais sur le point de perdre connaissance, que mon corps pendait, je ne ressentais plus la douleur. Il enfonce l'aiguille, mais je ne réagis pas. Je n'avais plus la force de réagir. À ce moment-là, je sentis un briquet brûlant qui brûlait le long de l'ongle de mon petit doigt. Je sens une forte odeur de brûlé.

Je pensais à Selma²⁷, lorsqu'elle était en grève de la faim à la prison de Gebze, lorsqu'elle a plongé son corps dans le feu contre l'isolement : « Est-ce que je brûle ? », demandait-elle, défiant la mort, comme si elle dansait avec les flammes. Pendant que je pensais à cela, je ne pouvais pas sentir mon ongle brûlant, la chaleur qui touchait mon doigt.

« Tu ne veux pas parler, hein ? Ce n'est rien encore. Nous allons le faire avec tes dents. Nous reviendrons. »

Ils ont pour l'instant fait cela avec trois de mes ongles. Il y en aura d'autres. Ils m'ont laissée seule avec mon monde de pensées intenses. Même lorsque j'étais accrochée au mur, j'ai utilisé le temps pour rassembler mes pensées. Je sais qu'ils vont encore faire plus quand ils reviendront. À en juger par leurs voix, ils sont six. Ils sont partis pour développer de nouvelles voies et méthodes et pour se reposer un peu. Ils ont dit qu'ils n'avaient pas de problème concernant la méthodologie. Sont-ils partis pour découvrir comment l'appliquer, à quel rythme et combien de temps, ou sont-ils partis pour réfléchir à « quel est le point le plus faible d'une femme » ? Ils n'ont pas besoin de réfléchir trop à cela. Cependant, il y a beaucoup de choses auxquelles ils ne pensent pas, qu'ils ne peuvent pas calculer, qui sont au-delà de leur horizon. Il ne fallut pas longtemps avant qu'ils ne reviennent ; le chef de la torture nommé « Devrim » commença à me fixer des pinces métalliques sur les petits doigts, qu'il n'avait pas pu mettre la veille, et demanda : « Vas-tu parler ? Vas-tu coopérer ? ».

Lorsque je répondis « Non ! », il dit : « Bien, j'arrêterai dès que tu diras 'Stop'... » Le courant qu'il me faisait passer dans les doigts avec la télécommande était même plus efficace qu'un électrochoc. Il secouait tout mon corps, même mon cerveau. Je me contractais tellement que mes veines semblaient prêtes à éclater. Parfois, cela ne durait qu'un court instant, parfois plus longtemps. Il a dû le répéter environ 10 à 15 fois, je ne pouvais pas le compter. Mais lors de la plus longue application, je perdis connaissance. Ils m'ont fait descendre. Ils ont essayé de me réveiller avec de l'eau. Je reprenais un peu mes esprits. « Devons-nous appeler un médecin ? », dit quelqu'un. Le tortionnaire nommé « Devrim » répondit : « Pas encore... » Ils m'ont emmenée dans la salle de bain, m'ont éclaboussé le visage avec de l'eau et m'ont ramenée à la conscience. Puis encore... Comme le lit de l'ongle de mon petit doigt brûlé était devenu pourri à cause de l'électricité, ils ont enlevé la pince et l'ont fixée à mon annulaire. Ils m'ont administré des décharges électriques encore un moment. Je ne pouvais pas contrôler ma respiration, mon cœur battait vite. « Nous savons que tu peux supporter beaucoup, nous t'avons déjà testée. Régule ta respiration. » Mon cœur avait l'impression qu'il allait exploser. Je me fichais de savoir si je pouvais réguler ma respiration. Ils ont pris deux heures, en faisant des pauses, tout en menaçant et en jurant constamment. Ensuite, ils m'ont mise dans le cercueil. Là, j'ai essayé de rester consciente en pensant aux choses auxquelles je devais penser chaque jour pour ne pas perdre connaissance.

Je me souvenais du livre d'Alexey, le pilote. Il est décrit comment ce pilote, dont les jambes ont dû être amputées en raison des conditions de guerre, a atteint son objectif grâce à son engagement exceptionnel, à sa volonté de pouvoir à nouveau voler. Il ne perd jamais sa foi et s'accroche à son désir. Je ne perds pas non plus la foi que j'atteindrai mon objectif. Je suis dans ma cellule pour dormir quelques heures. « Demain matin, nous reviendrons. Tu seras dans un tel état que tu prieras pour qu'il n'y ait pas de lendemain. Tu mendieras pour mourir. Mais nous ne te tuerons pas. Réfléchissez bien à cela. » Puis ils ont fermé la porte. Ils se trompent complètement ! Chaque jour où je les bats, je célèbre avec mes camarades, dans mon monde de pensées et je fais le vœu de victoire. J'attends avec impatience chaque nouveau jour où je pourrai leur infliger une défaite définitive. Je sais que le jour de demain sera encore beaucoup plus douloureux, mais j'ai toujours la supériorité morale et politique !

Sortez les pensées de votre tête ! Sortez ce qui vous motive !

Le matin, la même question : « Quelque chose a-t-il changé ? C'est suffisant ou ça continue ? » « Rien n'a changé ! » « Très bien ! Prépare-toi pour ce soir, nous allons jouer un jeu ce soir. » Tout au long de la journée, ils m'ont laissée debout dans la cellule et dans le cercueil, venant de temps en temps pour me harceler. Chaque jour, j'attendais quelque chose de nouveau. Lorsque leurs tentatives de conversation, de persuasion échouèrent avant la torture du soir, ils me jetèrent avec une grande colère dans la salle de torture. Ils m'accrochèrent à nouveau au même endroit, cette fois face au mur. Mes yeux étaient bandés et j'étais nue en haut. En bas, ils m'ont souvent déshabillée sous la menace et ont essayé de me démoraliser psychologiquement. « Écoute, si tu dis 'C'est bon', nous arrêterons immédiatement. Aujourd'hui, nous ne voulons rien de toi, dis-nous juste ton nom. Ensuite, nous te donnerons des vêtements de femme et te transférerons dans une meilleure cellule, d'accord ? Juste ton nom. » « Cette... ne produit même plus un son. Allez, une voix, un souffle, une lettre ! Dis-moi juste d'où tu viens ! »

Pendant qu'on me posait ces questions, l'électrochoc parcourait tout mon corps, je crois qu'il n'y avait plus un seul endroit où ils ne pressaient pas. « Eh bien, devrais-je aussi te mettre le courant sur la tête ! Je le ferai aussi. »

Après un moment, ils apportèrent une table basse derrière moi. Ils posèrent mon pied sur la table et commencèrent à me fouetter. L'un me fouettait pendant que l'autre me faisait des électrochocs. Parfois, ils attendaient l'un après l'autre. La douleur était plus forte car mes pieds étaient très enflés.

²⁷ Selma Kubat était en détention politique. Au 197^e jour de grève de la faim de résistance contre la pratique de l'isolement dans les prisons de type F, elle s'est immolée par le feu dans sa cellule à la prison de Gebze le 1^{er} mai 2004, en signe de protestation contre les tentatives de nutrition forcée de l'État, elle a succombé à ses blessures.

Quand ils se fatiguèrent, ils dirent : « Réfléchis bien, nous reviendrons » et partirent. Je restai suspendue ainsi un moment. Voilà donc ce que les gens qui ont enlevé Neslihan Uslu²⁸ et ses amis en 98 leur ont fait. Et encore plus... Ils les avaient poussés de manière cruelle dans un bateau en mer et avaient fait exploser le tout. Un an plus tard, la vérité a éclaté. Ceux qui avaient fait cela ne pouvaient pas être des humains. La porte s'ouvrit à nouveau. « As-tu réfléchi, vas-tu parler ? »

Il saisit mes mamelons et me souleva. Je criai de douleur indescriptible. Immédiatement après, les pinces métalliques fixées à mes deux doigts furent électrisées. Je crois qu'ils le firent de manière répétée et avec une haute tension, car je perdis connaissance plus rapidement que précédemment. Ils me détachèrent et me posèrent sur le sol. Avec de l'eau, je repris connaissance, mais lorsque je me levai, je tombai. Chacun d'eux me saisit d'un côté et l'un d'eux me harcelait avec une matraque. Pendant ce temps, ils discutaient tout le temps. Après un moment, ils me mirent face contre terre, lièrent mes pieds ensemble et me mirent les mains menottées. Les yeux fermés, ils frappaient mes pieds avec un fouet. Lorsque ma respiration devint irrégulière, ils s'assirent un moment et parlèrent, puis ils me firent à nouveau des électrochocs sur tout le corps sans interruption. Lorsqu'ils prirent une pause, ils me frappèrent sur tout le corps, en particulier sur la tête. Ils frappèrent ma tête contre le mur ; « Que penses-tu ? Qu'est-ce qui se passe dans ta tête ? Sortez les pensées de votre tête ! Sortez ce qui vous motive ! », cria le tortionnaire nommé « Devrim ». Il devenait presque fou. Ils s'arrêtèrent un moment pour reprendre leur souffle. Ils se dirent : « Jusqu'à présent, 150 personnes sont passées ici. Aucune n'a résisté autant. » « Ils ont tous parlé », dit l'un. L'autre dit : « Celle-ci va aussi parler, frère, elle va aussi parler. » « Es-tu fatiguée ? » « Dis : 'Je suis fatiguée'. Je te ramène dans ta cellule, je ne ferai rien d'autre. » « Qu'est-ce que ça coûte de dire 'Je suis fatiguée', hein ? Cela signifie-t-il abandonner ? Es-tu vraiment saine d'esprit ? Es-tu consciente ? Cette fille est une vraie masochiste, elle aime être torturée. » « Alors qu'elle reste. Suspendez-la à nouveau ! »

Ils me laissèrent suspendue un moment, puis me jetèrent avec colère dans la cellule. Là, ils essayèrent aussi de me garder éveillée. Il y avait des moments où je pensais que la mort venait à mon chevet. Des moments où je perdais connaissance à cause de douleurs indescriptibles.

Dans de tels moments, les derniers instants de Sabo me revenaient à l'esprit. Et soudain, je reprenais mes esprits. Ses mots « Si vous avez du courage, entrez, entrez, vous lâches ! Entrez avec vos chars et vos canons ! » résonnaient dans mes oreilles. Quelle force... Pendant les jours de torture ininterrompue, des changements de méthode, de dosage et de durée étaient effectués selon un certain programme. Selon eux, tout fonctionnait selon un système précis. Je suivais également mon programme quotidien. Mon cerveau bourdonnait, je produisais même dans ces conditions. Mes thèmes de travail intellectuel changeaient en fonction des circonstances ici. Mais en général, cela continuait comme je l'avais programmé. Dans les premiers jours, j'ai terminé le travail sur le livre de Makarenko « Le chemin de la vie » et j'ai discuté mentalement de nombreux exemples concernant la situation, le développement et l'éducation des jeunes après la révolution en Union soviétique. Ensuite, je me suis concentrée sur notre pays et de nombreux problèmes et solutions me sont venus à l'esprit. « Pourquoi nos enfants regardent-ils les adultes avec admiration ? Pourquoi la consommation d'alcool, de drogues et de cigarettes a-t-elle chuté à l'âge de 9 ans ? Pourquoi les jeunes sont-ils malheureux ? Est-il si difficile de partager, de faire confiance, d'établir la confiance ? Pourquoi ne faisons-nous pas confiance ? Pourquoi le mode de vie individualiste est-il si attrayant ? Qu'est-ce que la liberté ? Que signifie être moral ? Le monde est-il devenu complètement fou ? Qui est-ce ? » Et encore des milliers d'autres questions... Discussions et réponses. Pendant que je réfléchissais à ces choses, je ne ressentais ni fatigue ni douleur. Je m'étais déjà interdit d'écouter les douleurs de mon corps.

Alors qu'il y avait une tempête à l'intérieur de moi, je restais silencieuse. J'ai décidé de me taire. Chaque soir avant de m'endormir, je vérifiais combien de mots j'avais utilisés ce jour-là et je triais les nécessaires des inutiles. Parfois, je ne faisais aucun bruit. En moyenne, j'utilisais 4 à 5 mots.

« Vas-tu aux toilettes ? » « Oui (ou non) » « Veux-tu quelque chose ? » « Non. » « Devons-nous te ramener dans la cellule ou à l'endroit petit (cercueil) ? » « Peu importe. » « Vas-tu parler ? » « Non. » « As-tu réfléchi à cela ? » « Non. » « N'y a-t-il rien d'autre dans ta littérature que 'non' ? Il n'y a qu'un moyen de sortir d'ici, c'est de parler. »

S'il y avait un moyen de sortir, c'était définitivement de ne pas parler du tout. De plus, j'ai remarqué comment les gens s'en allaient. Comme ils voulaient me faire croire qu'il n'y avait pas de moyen de sortir d'ici, ils ouvraient et fermaient les portes des cellules vides pendant les sorties quotidiennes aux toilettes. Ils pensaient que le bruit me perturberait. Mais ce n'était pas le cas pour certaines équipes. Par exemple, nous n'étions plus que quatre récemment et je pouvais clairement entendre que certains parlaient. Chaque venue à une sortie et chaque début à une fin.

Au début d'une nouvelle journée, la routine était toujours la même. Dans la cellule, mes yeux étaient ouverts. J'avais des bleus, des contusions et des gonflements aux mains et à de nombreux endroits de mon corps. Mes jambes étaient enflées comme des tambours. Le soir, le chef des tortionnaires, appelé "Devrim", est entré en reniflant. Sa voix était haletante ; « Alors, quoi ? As-tu changé d'avis ? » « Réponds au moins, ne me rends pas fou ! » « Je ne t'interroge pas, je pose une question très simple. Réponds ! » « Écoute, j'ai fumé beaucoup de cigarettes à cause de toi aujourd'hui, que comptes-tu faire ? Que veux-tu prouver ? » Puis il a ouvert mes yeux et s'est assis en face de moi. Il a essayé de

28 Les socialistes Neslihan Uslu, Metin Andaç, Hasan Aydogan et Mehmet Ali Mandal ont été arrêtés le 31 mars 1998 dans la station balnéaire de Çeşme-Alaçatı, dans la province d'Izmir, à l'ouest de la Turquie. Les autorités turques ont nié les avoir placés en détention. Plus d'un an après leur disparition, en juillet 1999, Turan Ünal, un membre de la contre-guérilla JITEM, service secret informel de la gendarmerie turque, fut incarcéré entre-temps, a fait une confession dans laquelle il décrivait leur torture et leur exécution ultérieure.

discuter avec moi, mais il parlait à lui-même. Il racontait que nous prétendons être contre l'impérialisme, mais que nous nous nourrissons d'eux.

Il portait un masque de ski noir et des vêtements de sport civils. « Que regardes-tu, la marque de mon T-shirt ou celle de mes chaussures ? Oui, je suis aussi un impérialiste, je les ai obtenus des impérialistes, et alors ? Tu dois penser : 'Regarde les mots qu'il prononce, regarde les vêtements qu'il porte.' N'est-ce pas ? » « Veux-tu que ce soit fini ? Dois-je appeler tes frères ? Ce sera fini tout de suite. » « Vas-tu parler ? » « Non ! »

Ils m'ont rapidement bandé les yeux. Alişan passe devant mes yeux... Les tortionnaires sont censés être contre l'impérialisme. Mais on dit que j'ai espionné pour l'Amérique et l'Europe. Ils font cette remarque parce que je ne parle pas avec eux. Alişan, qui a explosé dans le cerveau de l'impérialisme pour demander des comptes sur la souffrance infligée aux peuples par l'impérialisme, leur donne en réalité la meilleure réponse.

Marcher Aller ; et laisse ceux qui ne marchent pas

derrière toi, comme des rues vides, Aller ;

tandis que tu fends l'air et regardant dans l'œil de l'obscurité comme un fusil à répétition !

Aller ; tandis que tu sens l'épaule d'un ami sur la tienne,

Aller ; tandis que tu poses ta tête au centre, mettant le cœur dans les poings... !

Nâzım Hikmet

J'ai vaincu la torture par électrochocs, tu le feras aussi

J'étais en guerre dans la chambre de torture. Ils avaient fixé des pinces électriques à mes gros orteils. Ils disaient entre eux qu'ils les fixeraient plus tard à d'autres parties de mon corps.

Le courant était très fort. Chaque fois qu'ils me donnaient une décharge électrique, je voyais les images de mes proches devant moi. J'entendais mon frère dire : « J'ai vaincu la torture par électrochoc, tu peux aussi la vaincre », j'entendais Gülseren dire : « Je te fais confiance » Selma dire : « Ils sont si désespérés, ils seront vaincus ». À ce moment-là, je suis tombée dans l'inconscience. Ils m'ont mise au sol et m'ont ramenée à moi. Ils ont examiné ma langue avec une pince : « Oh, elle a une langue... Mais pourquoi ne parle-t-elle pas ? Devons-nous lui couper cette langue pour qu'elle ne parle plus jamais ? » Puis ils ont tordu mes orteils avec la pince et ont continué avec les électrochocs. J'ai commencé à saigner. Ils l'ont remarqué. Ils ont commencé à dire : « C'est mieux ainsi, continuons, elle le veut ainsi. »

Ils n'avaient pas de mères, pas de sœurs, pas de proches. Des créatures immorales, dégénérées, répugnantes !

Alors qu'ils continuaient, ma pression artérielle a chuté, je suis tombée dans l'inconscience. J'étais dans la salle de bain. Après la douche, je me suis mise des vêtements secs. Ils ont essayé de faire croire que c'était fini, mais je savais que la torture n'était pas terminée. Ils m'ont ramenée dans la salle de torture. Cette fois, ils ne m'ont pas accrochée au mur. Ils m'ont forcée à m'asseoir par terre. Un des tortionnaires est resté là. Il a recommencé à me donner des décharges électriques aux mains, aux bras et à d'autres parties du corps. De temps en temps, il parlait : « Encore 10 minutes. Mon service va se terminer. Mon plan pour ce soir est de rencontrer ma copine et de boire de la bière. Toi, tu as un plan chaque jour : 'Je me demande quelle torture ils vont me faire subir demain ?' » Le tortionnaire qui comptait les minutes jusqu'à la fin de son service ne comprenait évidemment pas que mon premier devoir était de résister... « Veux-tu de l'eau ? » Surtout l'électrochoc me rendait très assoiffée. Mais je ne voulais pas boire, surtout pas pendant et juste après la torture, car chaque fois qu'ils me donnaient de l'eau, je reprenais conscience et tout recommençait. La seule raison pour laquelle ils me donnaient de l'eau était pour me torturer encore plus. Si je ne buvais pas d'eau, ils paniquaient parfois. Je n'ai pas demandé d'eau ! Il a dit : « Alors meurs ! » et est parti. Ma bouche et ma gorge étaient sèches jusqu'au matin. C'était dur, mais l'énergie ne s'épuise pas si vite.

C'était le matin. Cette fois, ils n'ont posé aucune question. La personne qui m'a emmenée aux toilettes est revenue complètement folle. Il m'a soulevée d'une main comme un objet et m'a jetée contre le mur. Puis il a commencé à me frapper de toutes ses forces. Pendant qu'il me frappait, il a demandé : « Vas-tu coopérer avec nous ? Vas-tu parler ? »

« Nooon ! », est sorti de ma bouche avec un bruit étrange. Pour corriger mon turc, ce tortionnaire impassible et froid, dont j'ai déjà parlé, a montré à quel point il était en colère en disant : « Non, ça ne s'appelle pas nooon, ça s'appelle non. » « Je reviens tout de suite », a-t-il dit, est parti rapidement et est revenu avec le même rythme. Il ne pouvait plus contenir sa colère, m'a attaquée avec des électrochocs et m'a tordu les orteils avec une pince. Puis il a approché la pince de mes dents et a crié : « Dois-je aussi t'arracher les dents ! » et quelqu'un est entré.

« D'accord, je suis là, tu peux maintenant partir », a-t-il dit en renvoyant l'autre.

« Écoute, je viens juste de te libérer de ses mains, ne prends pas trop de temps. Ça ne finit jamais. Maintenant, tu vas nous voir toute la journée, chaque fois que la porte s'ouvre. Nous serons ton cauchemar. Tu ne comprends toujours pas ce qu'est cet endroit, c'est le fond de l'enfer ! Il n'y a pas de sortie. À partir de maintenant, tu prieras pour que la porte ne s'ouvre plus jamais. »

Leur nouvelle méthode est d'attaquer chaque fois qu'une porte s'ouvre. Comme ils sont pathétiques.

Le soir, nous étions de nouveau dans la chambre de torture. Ils ne m'ont encore une fois pas accrochée. Ils m'ont laissée assise par terre et ont attaché mes mains avec des menottes aux anneaux au mur, où ils fixent normalement mes pieds. Et encore des électrochocs, des coups de bâton, de l'étouffement, des coups de pied, des gifles et surtout des discours vides entre eux. Ils ne se fatiguaient pas de me donner des conseils auxquels ils ne croyaient même pas eux-mêmes.

La méthode de torture du tortionnaire que j'appelais « calme » est aussi très étrange. Il est clair qu'il calcule où et à combien il va me torturer. Je pensais que cela était devenu une routine pour lui, qu'il ne ressentait plus rien, qu'il en avait parfois assez. Contrairement aux autres, ce tortionnaire essaie de ne pas te faire sentir ce qu'il pense. Mais comme les autres, il est très malheureux, démoralisé, épuisé. Un tortionnaire peut-il jamais être heureux dans sa vie ? Je ne le crois pas.

J'étais allongée par terre, sans bouger. Je me suis réveillée quand on m'a versé de l'eau sur la tête. Ils ont essayé de me faire boire de l'eau, mais je n'ai pas bu.

C'est la fin de la nuit. Je me demande pourquoi ils ne m'ont pas accrochée. Cela pourrait-il être à cause des marques sur mes poignets et de ma faiblesse croissante ? Ils essaient de gérer mon énergie restante avec parcimonie, comme ils disent : « Ces jours de torture ne prennent jamais fin. » J'ai vu ma sœur et Gülseren dans mon rêve. Nous nous étions tellement manquées, nous étions heureuses...

Ils utilisent même un verre d'eau le matin comme outil de torture. Normalement, ils ne le prenaient pas du robinet, mais d'un autre endroit avec un verre. Parfois, ils me laissaient boire au robinet, juste pour me torturer. Le goût est complètement différent, même si j'en ai beaucoup bu, je n'avais pas l'impression d'avoir bu quoi que ce soit. Au début, on ne me donnait pas d'eau parce que je refusais de me laisser imposer l'eau du robinet. Quand je voulais boire de l'eau du robinet, ils m'en empêchaient. Cette fois, je m'en fichais. J'ai bu beaucoup d'eau du robinet. Qu'est-ce que ça fait si je tombe malade ? Ils utilisaient l'eau à chaque occasion contre moi ; ils ne me la donnaient pas, ils m'en donnaient moins, ils m'en donnaient avec quelque chose dedans, ils me la donnaient sale, ils me harcelaient pendant que je buvais... Après un moment, quand j'ai cessé de boire de l'eau, ils m'ont suppliée de la prendre, ils m'ont forcée à boire. Ils sont fous. Le tortionnaire nommé « Devrim » est revenu. « Tu ne parles toujours pas ? » « Ne parle pas, écris si tu veux. Devons-nous te donner un stylo et du papier ? Quelles que soient tes conditions et tes exigences pour parler, écris-les et nous les donnerons à tes frères. Ne rate pas cette occasion, vas-tu écrire ? » « Non ! » « Combien de temps crois-tu que tu vas tenir ? » « Tes yeux brûlent-ils ? Tu n'aimes pas la lumière, apparemment. » Il m'a laissée longtemps sous les projecteurs, je crois qu'il voulait tester mon endurance. Il est parti, après un moment il est revenu en colère. Il m'a attrapée et m'a jetée. En jurant, en criant, il a essayé de décharger sa colère sur moi. Sa colère envers moi était différente. Il avait probablement reçu la responsabilité de me torturer. Il semble avoir de l'expérience. Peut-être a-t-il même commencé à penser accomplir la tâche rapidement. Quand il n'a pas obtenu de résultats, il a essayé d'impressionner par des cris, des hurlements, des attaques brusques, de la violence brute, son expertise en électrochocs... Je ne pouvais sentir que son impuissance et son incapacité.

Je sens mes yeux rougir et brûler. Mes yeux brûlaient comme du feu. Essayer de faire quelque chose de douloureux leur donnait un petit peu d'« espoir ». Il m'a rapidement bandé les yeux et m'a emmenée dans la salle de torture. Il a commencé à me frapper partout dans sa colère. Surtout sur mon visage et ma tête. À cause de la force des coups et de la lumière, des larmes me sont montées aux yeux. Le tortionnaire à côté de lui, nommé « Hacı », a crié : « Ohh, elle a peut-être pleuré ! » Le tortionnaire nommé « Devrim » a dit : « Ça arrive parce que je l'ai frappée. Elle pleure jamais ? A-t-elle jamais ce genre de sentiment ? Si elle en avait, elle ne prendrait pas autant de temps, elle aurait honte et parlerait. Elle n'a pas de sens de la honte. Regarde-la, elle est déshumanisée. »

Le tortionnaire nommé « Hacı » a marché sur mon pied, qui était enflé comme un tambour et plein d'ecchymoses. Ils ont essayé de me faire peur en ouvrant mon bandeau et en me montrant la cicatrice sur le pied sur lequel il avait marché. Quand je n'ai pas du tout réagi, le tortionnaire « Devrim » a crié : « Qu'est-ce qui se passe dans ta tête, quoi ! ? Sors ça, sors ça ! » Ils ont placé un projecteur de 100 volts devant moi et l'ont fixé. « Il y a aussi un projecteur de 1000 volts, nous allons aussi l'essayer. Oh, comme c'est beau, je ne vais pas du tout me fatiguer, je vais dire à mes amis de faire ça aussi. » Selon lui, tenir la lampe longtemps provoque des nausées, des vertiges et une conscience troublée. Ma conscience n'était pas troublée. Il ne savait pas quoi faire. Encore une fois, il a frappé ma tête avec colère : « Vide ce qu'il y a dans ta tête. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Qu'est-ce qui te motive ? La fin de ces souffrances est entièrement entre tes mains. Tant que tu resteras têtue, cela ne finira pas. Tu ne comprends toujours pas ça ? » Il m'a bandé les yeux et m'a brusquement mise dans le cercueil. Ils voulaient me faire croire que c'était fini, parce qu'il était déjà si tard. Je ne pensais à rien de ce qu'ils essayaient de me faire croire, je savais que ce n'était pas encore fini. Après minuit, ils m'ont de nouveau amenée dans la chambre de torture, juste pour me faire dire : « Je suis fatiguée ». Le tortionnaire nommé « Devrim » a essayé de me fatiguer en me forçant à m'asseoir et à me lever encore et encore, bien que je pouvais à peine me tenir debout. Puis j'ai perdu l'équilibre et je suis tombée, ma tête a heurté le mur. Il a essayé de me réveiller avec des coups de fouet. À chaque coup, il semblait se réjouir. De temps en temps, il agitant le fouet dans l'air et essayait de me faire entendre sa voix. Après un moment, ils m'ont attrapée par les bras et m'ont ramenée dans ma cellule. Avant de m'endormir, après avoir accompli les choses que je m'étais fixées pour la fin de la soirée, j'ai réfléchi à la « torture au fouet ». C'est un instrument de torture utilisé depuis des siècles. Il a été particulièrement utilisé contre les femmes pour les opprimer, les affaiblir et les débiliter. Je ne sais pas si torturer avec un fouet leur donnait un sentiment de « supériorité » ; mais le tortionnaire nommé « Devrim », essayait les méthodes les plus abominables, immorales, laides, n'a pas pu atteindre son objectif cette nuit-là non plus. Après tout, il ne sait pas ce que cela signifie de s'en prendre aux filles de Sabo²⁹. Mais il va l'apprendre !

Notre monde est une prison pour nous.

29 « Filles », terme utilisé de manière symbolique, pour désigner des femmes révolutionnaires qui adoptent l'esprit de résistance de Sabo.

Nous sommes
nous sommes l'avenir du peuple,
son espoir, sa fierté,
son ressentiment, son honneur...
Son lever de soleil,
oui, son aube
Hé, mon amour,
Mon cœur
est une poudrière...

Ahmet Arif

Est-ce que quelque chose a changé ?

Le matin, je me suis levée pour aller aux toilettes, je suis tombée tout de suite. Mes jambes étaient très enflées, j'avais des vertiges. C'est pourquoi je leur ai dit que je ne voulais pas aller aux toilettes et ils m'y ont emmené. Quand ils ont vu que je ne me sentais pas bien, ils m'ont demandé à nouveau : « Est-ce que quelque chose a changé ? » « Non. » Pour nous, rien n'a changé au cours de l'histoire. Des personnes comme Pir Sultan³⁰, Sheikh Bedreddin³¹, Mahir, jusqu'à aujourd'hui, nous sommes les mêmes. Notre objectif est juste, nous poursuivons notre chemin. Nous ne changerons jamais, jusqu'à ce que nous atteignons ce grand jour. Qu'ils attendent le « changement ».

Ce jour-là, une autre équipe était chargée de la torture. Chaque fois que la porte s'ouvrait, les coups de pied, les coups, les matraques et les électrochocs étaient devenus une routine. Pendant la journée, dans la cellule, debout dans le cercueil, et le soir dans la salle de torture, les humiliations, les tentatives de viol étaient devenues une routine. Cette fois, ils ont détaché mes mains des anneaux au mur et m'ont suspendu la tête en bas par les pieds. Lors de la première tentative, je suis tombée la tête en bas. Puis ils ont essayé à nouveau et m'ont ligoté. Ils ont frappé mes pieds avec un fouet. Comme mes pieds étaient très enflés, chaque contact avec le fouet était doublement douloureux. Bien qu'ils m'aient demandé : « Veux-tu parler ? », cela m'était égal. J'avais très mal au cœur. Le sang s'était accumulé dans mon cerveau. Ils m'ont simplement laissé comme ça.

Après un certain temps, j'avais de plus en plus envie de vomir. J'avais l'impression que j'allais me rendre. Ils devaient regarder avec la caméra, car ils sont revenus. Ils m'ont immédiatement emmené aux toilettes. Puis c'était de retour dans la salle de torture. Cette fois, ils m'ont suspendu par les bras aux anneaux du mur. Ils ont placé des projecteurs de chaque côté de moi. De plus, ils ont utilisé l'inévitable électrochoc. Avec cet appareil, ils voulaient provoquer un inconfort constant, détruire les nerfs, m'intimider. Car ils appliquaient cette méthode de manière constante et continue. Le tortionnaire nommé « Hacı » a dit : « Regarde, tes 'frères' sont ici, là-haut. Si tu veux, nous pouvons te détacher tout de suite, parle-leur... » « Non ! » « Nous ne demanderons plus à partir de maintenant ! Tu as perdu ta chance. » Ils l'avaient déjà dit souvent. Mais ils ont encore demandé.

La torture a continué sous différentes formes jusque tard dans la nuit. Quand ils m'ont jeté dans la cellule, j'ai remarqué qu'il faisait plus chaud à l'intérieur que d'habitude. Je transpirais, j'avais des problèmes de respiration. Ils voulaient que je dise : « Éteignez la climatisation. » Je ne l'ai pas dit. Je ne l'aurais pas dit même si j'avais dû cuire jusqu'au matin. L'air chaud ne me dérangeait pas autant que le froid.

Le matin, quand ils m'ont emmené aux toilettes, ils m'ont demandé : « Il faisait chaud ? » J'ai répondu : « Je ne sais pas. » Ils s'attendaient à ce que je me plaigne, que je leur demande quelque chose, mais je ne l'ai pas fait.

Vers midi, le tortionnaire « Devrim » est venu s'asseoir à côté de moi. Il m'a enlevé le bandeau sur les yeux. Le tortionnaire nommé « Hacı » était également présent. « Tu n'as pas besoin de parler, nous te donnerons un stylo et du papier. Écris ce que sont tes conditions. Sortir d'ici ? Retourner d'où tu viens ? De l'argent ? Une identité ? Je te promets que nous te fournirons ce que tu veux. Un bain, des vêtements propres ? Nous te mettrons dans une autre pièce. Regarde, réfléchis bien. Personne ne fait plus ce que tu fais. Un jour, tout le monde parlera. Nous te ferons aussi parler, mais nous voulons résoudre le problème de manière humaine. »

Il a terminé son discours démagogique sur l'amour de la patrie, les droits de la classe ouvrière, la souffrance des pauvres, le désir de la famille. Le discours a duré plus d'une demi-heure. « Que dis-tu, nous sommes d'accord ? » « Non ! » « Tu continues donc ? » « D'abord, nous allons aux toilettes. »

Le tortionnaire était frustré, il a commencé à rire. « Après tout ce discours, ta conclusion est 'Nous allons aux toilettes' ? Vraiment ? » Il était si en colère qu'il ne savait pas quoi faire. Avec une grande colère, il s'est levé et a commencé à préparer la salle de torture. Après les toilettes, ils m'ont rapidement emmené dans la salle de torture. Ils m'ont mis dans une roue gonflable. Ils m'ont dit qu'ils avaient déjà fait les mêmes choses indécentes, de cette manière, avec des hommes. D'abord, ils ont touché ma main avec le gros bâton qu'ils avaient dans les mains. Ils voulaient que je ressente à quel point le bâton était épais. Mes yeux étaient bandés. Le bâton était très épais. Ils disaient des choses obscènes comme : « Peu importe dans combien d'hommes nous l'avons mis, ils ont immédiatement crié. »

30 Pir Sultan Abdal (né vers 1480 dans le village de Banaz, province de Sivas ; † 1550) était un poète turc de foi alevite, aujourd'hui considéré comme un modèle de liberté pour de nombreux Alevites

31 Şeyh Bedreddin était un important juriste ottoman, soufi et rebelle. Il a été condamné à mort et pendu en 1420

Après un moment, ils m'ont ramené dans la cellule. Ils ont mis de la musique très forte. Une musique étrangère très forte. De plus, ils ont allumé la climatisation froide. Lentement, j'ai commencé à avoir froid sur tout le corps. Ils avaient déjà soufflé de l'air froid, mais cela n'avait pas duré aussi longtemps. J'ai trouvé un moyen de lutter contre la musique. Je ne pouvais plus entendre la musique lorsque je chantais dans ma tête des chansons de résistance qui me venaient à l'esprit. Mais il n'y avait vraiment pas de moyen contre le froid. Je pensais à ma ville natale chaude, Antakya, à mes camarades chaleureux, j'essayais de ne pas ressentir le froid. De temps en temps, des hymnes nationalistes, chauvins et des chansons folkloriques sentimentales étaient également diffusés. Ils essayaient manifestement de m'influencer émotionnellement.

Tout à coup, la porte s'est ouverte. Le tortionnaire que j'appelais un 'lèche-bottes' a dit d'une voix basse au tortionnaire 'sérieux' : 'Demande-leur si la musique leur plaît.' Le tortionnaire sérieux n'a pas posé la question. Quand il était temps d'aller aux toilettes, ils ont probablement pensé que je leur demanderais d'éteindre la climatisation ; car en chemin, ils ont demandé : 'Veux-tu quelque chose ?' J'ai dit que je ne voulais rien.

Ils ont laissé l'air froid dans ma cellule toute la nuit. D'une autre cellule, j'ai entendu la voix d'un détenu. Il demandait aux tortionnaires une couverture. J'ai pu entendre leur réponse à travers le microphone de la caméra : 'Quelles couvertures, mec ! Quelles couvertures ?! Je vais organiser ça ?' Chacun d'eux était un psychopathe. Quand on leur demandait quelque chose, ils criaient et quand on ne leur demandait rien, ils devenaient encore plus colériques.

Je n'ai pu m'endormir qu'à l'aube, allongée sur le dos et collée au mur. Le matin, je me suis réveillée en toussant, la cellule était glaciale. La musique avait été diffusée pendant 8 heures et de l'air froid avait été soufflé pendant environ 18 heures.

C'était le 10^e jour de torture physique ininterrompue. Ils m'ont rapidement emmenée dans la salle de torture et m'ont fait asseoir sur une chaise. «Comment ça va, Ayten ?» C'était le tortionnaire R... Il avait prétendument pris du recul. « As-tu un autre problème que celui de ne pas parler ? » Il s'attendait probablement à ce que je me plaigne de l'air froid et de la musique nocturne. Ils sont tous de la même espèce. Je ne sais pas à qui je devrais me plaindre. Je suis certaine que c'est lui même qui a donné ces ordres. « Cela va-t-il continuer ? Pour combien de temps ? Les années passent ainsi. Je reviendrai dans quelques mois. Je reviendrai dans trois ans. Te rends-tu compte de ce que tu es devenue ? Tu n'es plus celle que tu étais autrefois. Veux-tu réfléchir à cela ? » « Non ! » « Tu ne veux pas parler ? » « Non ! » Encore des conseils, des suggestions... « Alors continuons, d'accord ? »

Il a dit : « Bien, comme tu veux. » et m'a envoyé avec quelqu'un dans la cellule. Le tortionnaire qui m'a amené dans la cellule a dit : « Es-tu folle ? Pourquoi n'as-tu pas parlé avec lui ? Il est allé si loin, regarde, tu ne recevras plus jamais de telles chances, je l'appelle si tu veux, parle-lui. »

Pourquoi es-tu en colère contre nous ?

J'ai été torturée de manière routinière toute la journée. Ils m'ont donné des chocs électriques, surtout sur le côté droit. Le côté gauche était très peu sollicité. Au début, je ne comprenais pas pourquoi ils se concentraient sur mon côté droit. Plus tard, j'ai réalisé qu'ils faisaient cela parce qu'ils ne voulaient pas me tuer immédiatement, puisque mon cœur se trouvait du côté gauche. Ils l'ont déjà dit eux-mêmes : «Nous ne te tuons pas. Nous avons déjà tué de nombreuses fois auparavant. Mais nous ne te tuons pas, nous te ferons ramper à genoux !»

Oui, ils ont déjà tué de nombreuses personnes sous la torture. Nous savons comment ils ont assassiné Mehmet Selim Yüce, Mazlum Güder³², Ahmet Karlanga³³, Baki Altın³⁴, Engin Çeber³⁵, Metin Göktepe³⁶, Ali İsmail Korkmaz³⁷, Neslihan Uslu et d'autres. Aujourd'hui, ils peuvent m'ajouter à ces noms. J'ai tout accepté.

Même s'ils ne tuent pas, ce sont eux qui ramperont au bord de l'ignominie, du marécage et de l'immoralité, pas moi.

Il frappait mon visage. Alors qu'il criait sans défense, il me frappait de manière incontrôlée. Il était comme un chien enragé. S'il pouvait penser à ce qu'il m'a pris jusqu'à aujourd'hui, il comprendrait mieux ma colère.

Quand il a vu que je serrais les dents de rage, que je respirais comme une folle, il a dit : «Maintenant, elle est aussi en colère !» et a commencé à me frapper. Quand il s'est fatigué, il a commencé à haleter.

«Que penses-tu ? Tu crois que c'est facile de frapper quelqu'un dont les mains sont ligotées dans le dos ? Devrais-je te détacher ?» Il ne savait pas quoi faire. Il a ouvert mon bandeau sur les yeux. Je savais que mon visage était enflé et plein de bleus.

«Regarde-toi ! Tu es inhumaine. Es-tu toujours aussi têtue ? Tu ne veux pas parler ?»

«Non !»

Il a reniflé. Il a de nouveau attaqué, comme s'il voulait libérer sa colère. Puis il s'est dirigé vers la porte et a dit : « Hacı, regarde, elle dit encore 'Je ne vais pas parler'. Qu'en penses-tu ? »

Le tortionnaire Hacı a dit : «Ah, c'est comme ça ? Alors elle a un problème. Voyons jusqu'où elle ira.»

32 Frère de la belle-sœur d'Ayten, Yazgülü Güder, assassiné sous la torture dans les années 1980

33 Un des nombreux opposants 'disparus' dans les années 1990.

34 Dans la version originale, son nom de famille a été mal orthographié, il s'agit de Baki Erdogan, un opposant de gauche qui a été assassiné sous la torture.

35 Activiste de gauche en Turquie, arrêté en octobre 2008 alors qu'il distribuait le magazine hebdomadaire socialiste 'Yürüyüş' (en français : Marche) ; mort dans la prison de Metris des suites de torture et de mauvais traitements.

36 Chroniqueur du quotidien de gauche en turc Evrensel, il a été arrêté par la police en janvier 1996 alors qu'il couvrait les funérailles de deux prisonniers politiques à Istanbul. En détention, il a été assassiné par la police sous la torture.

37 Étudiant de 19 ans tué par des policiers le 2 juin 2013 à Eskişehir lors des manifestations du parc Gezi.

Il m'a soulevé comme un objet. Il a commencé à me frapper partout. Il a frappé et donné des coups de pied à ma tête, à mes yeux et à ma taille, comme s'il était fou de rage. Il semblait avoir perdu la raison. Je devais avoir des ecchymoses partout, surtout autour des yeux et sur le visage.

Quand il m'a reposée, j'étais couverte de sang. Comme s'il était soudainement surpris par ce qu'il avait fait, il a dit : «Que devons-nous faire maintenant ?» Le tortionnaire 'Devrim' a dû lui faire signe d'aller chercher de l'eau, alors il est parti pour en chercher et l'a versée sur ma tête. Je suis revenue à moi, mais comme j'étais complètement mouillée, j'ai commencé à avoir froid. Le tortionnaire nommé 'Devrim' a envoyé l'autre dehors et s'est assis à côté de moi. Il m'a apporté une serviette pour essuyer le sang et a recommencé à montrer son soi-disant comportement 'humain'. C'était irrationnel qu'il s'attende encore à ce que je parle avec lui. Mais il a essayé, espérant à nouveau discuter.

«Je t'ai juste sauvé devant lui. Il voulait te tuer. Il sera bientôt de retour. Tu peux réfléchir à cela dans la cellule. Nous ne voulons pas faire ça. Tu nous forces. Réfléchis, d'accord ? » « Je n'ai rien à réfléchir ! » « Rien ne va changer ? » « Non ! » « Bien, et combien de temps encore ? Combien de temps peux-tu encore tenir ? » « Jusqu'à ce que je meure... » « Nous ne te tuerons pas. Mais tu voudras mourir. Je te dis de bien y réfléchir. »

Ensuite, ils ont systématiquement poursuivi leur torture. Le soir, alors que j'étais suspendue au mur, l'un des jeunes tortionnaires m'a injecté quelque chose dans le bras. Je ne sais pas ce qu'il a injecté, mais il était évident qu'il voulait donner l'impression qu'il administrait des produits chimiques. Je ne ressentais pas grand-chose.

Dans la torture par suspension, je n'avais plus de posture normale. Mes mains glissaient, les menottes pressaient mes poignets sous mon poids. Les électrochocs, le fouet, la matraque, les gifles, les coups de pied... rien de tout cela n'avait plus d'effet. Mon corps était comme engourdi, comme si je n'avais plus d'énergie pour me défendre. Pourtant, je n'ai jamais négligé mon propre programme, même pas un instant. Je n'ai jamais perdu conscience.

Un matin dans la cellule, j'ai été réveillée par le bourdonnement d'une mouche à mon oreille. Cela faisait des mois que je n'avais vu aucun être vivant, à part les créatures qui me torturaient. Elle volait autour de ma tête. Elle devait avoir perçu l'odeur du sang sur moi, elle me causait un sérieux inconfort. Pourtant, c'était un signe de vie. Après m'être battue un moment, je me suis endormie.

Elle est communiste ; elle ne dort pas

Quand je me suis réveillée, j'ai regardé mes jambes, elles étaient aussi enflées qu'un tuyau de poêle. Je pensais que je ne pourrais plus marcher comme avant, elles étaient couvertes de bleus et de cicatrices. Mes bras ne ressemblaient plus à une partie de moi, ils étaient comme deux chiffons. Peu importe à quel point mon corps était faible, mon cerveau était encore vivant.

Le tortionnaire « Hacı » est entré et m'a poussée contre le mur. J'étais préparée à des attaques soudaines, j'attendais. Il s'est approché de mon visage et a dit : «Je ne vais pas te frapper, regarde ton visage, tes yeux. Je suis juste très curieux, quelle est cette obstination, Ayten ? Quelle est cette entêtement ? À quoi sert cette obstination ?»

Il était stupéfait, impuissant. Il savait qu'il n'obtiendrait pas de réponse, mais il essayait quand même de comprendre. Je ne sais pas s'il pouvait comprendre, mais c'était comme une énigme qu'il essayait de résoudre. En même temps, il ressentait l'impuissance que toutes ses méthodes échouaient.

Chaque jour où je les vainquais, je me sentais plus forte malgré mes douleurs physiques. La nuit, je pouvais à peine dormir, car mes mains étaient ligotées dans le dos. Je me réveillais à cause de mes propres gémissements et me tournais dans la direction opposée de mon côté engourdi. La cellule semblait tourner, même quand j'atiss allongée sur le sol, à cause des coups reçus à la tête. Ma tête tournait fortement. Quand j'essayais de me lever, je perdais l'équilibre. Il y avait des changements dans mon métabolisme que je ne comprenais pas non plus. Pourtant, je ne dormais pas pendant la journée.

J'ai entendu une voix venant de l'extérieur : « Elle ne dort encore pas ? Pendant la journée, elle reste toujours assise. »

« Non, elle ne dort pas, frère. C'est une communiste, une communiste... Elle ne connaît pas le sommeil. »

En effet, je ne dormais pas, car cet endroit ne pouvait jamais être mon espace de vie. C'était mon lieu de résistance. Alors que je luttais contre leur brutalité et leur barbarie, je combattais aussi l'ennemi en moi : la fatigue, l'ennui, l'autosatisfaction, le sommeil incontrôlé, les pensées inutiles, l'émotivité excessive, le désespoir... Cela ne pouvait pas arriver. Je n'ai permis à aucun sentiment, aucune pensée, aucun comportement de me rendre faible. La peur, par exemple, existe en chaque être humain. L'homme a le plus peur de ce qu'il ne connaît pas... La peur est aussi un sentiment que l'on peut vaincre. Pour la surmonter, il faut apporter du savoir au courage... On élargit le courage avec la foi et les valeurs morales.

Je ne suis pas allée dormir sans faire des calculs, des solutions et des conclusions quotidiennes, afin de pouvoir commencer le lendemain avec force, fraîcheur et un moral renforcé. Je n'ai jamais abandonné ma volonté. Je crois que je n'ai pas ri pendant 6 mois, mais je n'ai jamais oublié le rire.

Accepter que le papillon ait des ailes,
dire soi-même que le monde tourne, c'est pire que la mort
Ümit İlter

Faites ce que vous voulez : je ne parlerai pas !

C'est le 20e jour de torture physique ininterrompue. Ce sont les premiers jours d'août. Comme j'avais des difficultés à me lever aujourd'hui, j'ai remarqué une hésitation et une indécision de la part des tortionnaires. C'est comme s'ils voulaient me torturer, mais qu'ils ne savaient pas combien de temps je tiendrais.

Au milieu de la nuit, ma porte s'est ouverte. C'était une équipe de jeunes tortionnaires. Ils ont essayé de me convaincre dans la cellule, mais sans succès. Ils m'ont traînée dans la salle de torture. Ils m'ont forcée à m'asseoir sur une chaise, puis ils ont ouvert mon bandeau sur les yeux. J'étais entourée de 5 ou 6 tortionnaires habillés en noir, portant des masques de ski et assis sur des chaises et sur la table. Seules leurs yeux étaient visibles. Ils portaient des gants bleus foncés. Celui qui était assis juste devant moi jouait le rôle du 'bon flic' et a commencé à parler.

« Nous aimerions discuter avec toi aujourd'hui. Sais-tu dans quel état tu es ? Il n'y a pas d'échappatoire. Ne te fais pas ça. Si nous sommes d'accord, nous pouvons te laisser sortir tout de suite. Nous appellerons tes frères. Que veux-tu ? Regarde, autant d'argent que tu veux, le droit de vivre où tu veux, une identité... Alors ? Tu ne veux vraiment rien ? D'accord, tu as gagné du respect ici. Il n'y a rien à redire là-dessus. Mais ça suffit. N'en as-tu pas assez de vivre la même chose chaque jour ? Tu es fatiguée, tu peux à peine te lever. Ton corps te lâche. Même si ton cerveau ne dit pas que c'est assez, ton corps dira que ça suffit. Tiens, regarde dans le miroir ; mais ne te fais pas peur. »

Je regardai dans le miroir. Mon premier reflet était effrayant. Au début, je ne voulais pas regarder, car je savais que je verrais une autre personne dans le miroir. Quand je regardai, il semblait que seules mes yeux m'appartenaient. Le reste de mon apparence était l'œuvre de ces tortionnaires. Mon visage, mes yeux étaient enflés.

La couleur était violette et noire ; c'était une vue terrible. Au milieu de ma peau noircissante et de mes yeux enflés, mes yeux étaient si petits que je pouvais à peine les ouvrir. Mes cheveux ressemblaient à des mèches brûlées. Mais mes yeux brillaient. Je n'avais absolument pas peur, c'étaient eux qui avaient peur. Je rendis le miroir. Cet aspect horrible était leur œuvre. Ils ne pouvaient pas supporter de voir qu'ils ne parvenaient toujours pas à me faire parler en regardant leur travail. Ces déclarations qu'ils faisaient étaient le signe le plus évident de leur désespoir. Ils ne voulaient pas accepter la défaite.

Alors qu'ils continuaient à parler selon le même contexte, je regardai autour de moi. La salle de torture mesurait environ 2,5 x 4 mètres. Nous étions assis du côté où la torture avait lieu, l'autre moitié de la pièce était séparée par une hauteur d'un demi-mètre. Du côté surélevé de la pièce se trouvaient un bureau, une chaise et un support ; sur le support se trouvaient des instruments de torture tels que des fouets, des bâtons, des pinces et des électrochocs. Derrière le bureau se trouvait une image d'Atatürk en uniforme militaire en tant que commandant en chef. Mais je crois qu'ils n'avaient aussi rien à voir avec Atatürk.

À ma gauche, sur le mur où ils m'avaient constamment suspendue avec des anneaux en fer, on pouvait voir des traces de sang, de fumée et de suie. L'un des tortionnaires très bavards, voyant que je regardais autour de moi, a dit : « Tu vois ce mur, ces traces, n'est-ce pas ? Nous en avons beaucoup plus, tu n'as encore rien vécu. Veux-tu savoir comment ces traces sont apparues ? » « Tu vas de toute façon le vivre en direct. » Le gros bourreau qui était assis en face de moi, « Sais-tu depuis combien de temps tu es ici ? Je veux dire, depuis combien de temps tu traverses tout ça ? » L'autre : « Elle sait, elle sait... Regarde ces yeux, Dieu sait, elle saura peut-être même quelle heure il est maintenant. »

Le Gros : « Tu ne veux rien. Tu ne veux vraiment rien ? Cela fait des mois que tu n'as plus mangé de sucreries, par exemple. Veux-tu que je t'en apporte ? » « Ceux qui viennent ici commencent à chanter comme des rossignols après avoir été torturés pendant 2-3 jours. Au troisième jour, ils nous demandent un gâteau. » Le bavard : « Quand ta sœur brûlait, n'as-tu pas pensé : 'Que faisons-nous ? Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, même pas un ongle.' » Je crois qu'il attendait que je dise : « Elle est tombée en jeûne de la mort, pas à cause de la brûlure. » Mais je n'ai pas répondu. Le Gros a fait sortir tout le monde et a voulu me parler en tête-à-tête : « Écoute-moi bien. Tu ne peux plus tenir. Je ne veux pas te laisser entre leurs mains, viens, faisons un marché. De toute façon, il n'y a plus de gens comme toi, vous êtes éteints. » Si nous sommes de toute façon à la fin, pourquoi fait-il tant d'efforts ? Pas depuis des jours, mais depuis des mois... Quelques minutes plus tard, il a appelé ses copains avec colère. Ils m'ont de nouveau bandé les yeux et m'ont pendu. Il était déjà assez tard. Je le sentais parfois à l'épuisement de mon corps. Ils avaient choisi ces heures exprès pour me faire dire : « Ça suffit. »

Je pendais là et me laissais balancer. Je ne pouvais plus me tenir, même si je le voulais. C'était comme une crise de colère. Cris, rugissements, menaces, chocs électriques, frapper ma tête contre le mur, tout en même temps... Alors que j'étais sur le point de perdre connaissance, ils m'ont détachée et ont essayé de me mettre sur la chaise. Mais je ne pouvais pas vraiment m'asseoir, je restais comme morte sur la chaise. Le Gros n'avait plus aucune trace de son « bon » comportement, il hurlait comme un fou.

« Vous le méritez. Dis donc : 'Faites ce que vous voulez, je ne parlerai pas.' » Je répondis avec une conscience à moitié éveillée : « Faites ce que vous voulez, je ne parlerai pas ! » Mon corps ne m'appartenait plus, il était proche de la décomposition. Ils m'ont immédiatement remis en suspension. Encore une fois la même chose. Mais je ne ressentais plus rien. J'étais comme morte. Je ne sais pas combien de minutes cela a duré. Je chantais ce texte en moi-même et perdis connaissance : « J'embrasse la mort, venez donc, si vous avez le courage... » Dès qu'ils m'ont détaché les mains, je suis tombée à terre. Le Gros a recommencé à crier, comme s'il avait perdu la raison : « Attrapez-la par les cheveux et emmenez-la ! » Ils m'ont tiré par les cheveux et les bras et m'ont traînée dans la cellule. Je ne sais pas comment j'ai survécu à cette nuit. Je les ai aussi vaincus cette nuit-là, bien que mon corps soit à bout de forces. J'étais secrètement

heureuse. Ils m'infligeaient des blessures qui ne pouvaient pas guérir, mais je ne m'étais pourtant pas soumise à eux. La honte et l'immoralité leur revenaient, pas à moi.

Le matin, je n'avais pas de bandeau sur les yeux. Sous l'ongle de mon petit doigt droit, c'était pourri, du pus s'accumulait et ça sentait mauvais. Les deux doigts à côté étaient également pourris, bien que ce ne soit pas aussi grave. J'ai essayé de toucher mon épaule droite avec ma main gauche, mais je pouvais à peine la frôler avec mes doigts. J'avais aussi des difficultés à bouger mon bras gauche. Je sentais la cicatrice sur mon épaule droite. Le bourreau avait essayé de la gratter avec un objet pointu qu'il avait glissé sous mon ongle. Mes pieds étaient comme des ballons ; il y avait des ecchymoses et des rougeurs sur la partie bombée de mon pied droit, là où ils avaient frappé et donné des coups de pied. Une partie de la peau, sur le bas de ma jambe droite était pelée et couverte d'ecchymoses. C'était similaire sur la jambe gauche. Cela devait être à cause des coups de pied. Il est difficile de dire quelle blessure a été causée par quoi. Sur mes mains, on pouvait voir du sang séché, des blessures et des gonflements. Il y avait des centaines de cicatrices sur tout mon corps, qui ressemblaient à des brûlures, espacées de 2 cm. Ce sont des traces de chocs électriques. Certaines étaient croûtées, d'autres fraîches. Les brûlures profondes étaient causées par des chocs électriques à haute tension. Ce corps s'est transformé. Ils doivent être fiers d'eux. 10 à 15 bourreaux ont fait tout ce qu'ils pouvaient avec une femme pesant environ 40 kg. Et qu'ont-ils obtenu ? Rien !

Préparation pour le deuxième round ?

Ma porte s'est ouverte bruyamment. On m'a rapidement bandé les yeux et j'ai été menottée. J'ai été conduite hors de la cellule, mais pas en direction de la salle de torture ; par une porte sur la gauche, nous avons fait quelques pas, puis il devait y avoir une grande pièce. Nous avons tourné à droite, ici se trouvait l'infirmerie.

On m'a enlevé le bandeau. 3-4 personnes dans l'infirmerie étaient masquées. Ils voulaient m'examiner rapidement. Je ne voulais pas. L'un a saisi mes bras, un autre mes jambes. Un autre m'a examinée. J'ai dit que je ne voulais pas être soignée. Je pensais que mon corps ne pouvait plus supporter d'autres souffrances, que cela pourrait entraîner un handicap ou la mort ; mais d'un autre côté, je soupçonnais qu'ils me préparaient pour la deuxième séance en me soignant un peu.

Ils m'ont enduite de crème sur tout le corps et l'ont couvert de serviettes en éponge. Ils ont collé mes pieds avec du ruban adhésif parce que je bougeais beaucoup et me débattais. Au bout d'un moment, mes pieds ont commencé à s'engourdir. C'était comme si la circulation sanguine s'était arrêtée. L'un d'eux a mis de la glace sur mon visage et mes yeux, l'autre m'a mis une perfusion. Quand j'ai essayé d'enlever la perfusion avec l'autre bras, l'un des bourreaux s'est assis à côté de moi sur la civière et m'a saisi par les deux poignets. Cette fois, ils ne m'avaient pas attaché avec un élastique, comme dans les premiers jours. J'ai remarqué que l'un d'eux s'éloignait pour demander : «Devons-nous l'attacher ?». Quand cette personne est revenue, elle a dit : «Non, nous la tenons ; nous nous relayerons toutes les 15 minutes.» C'est exactement ce qu'ils ont fait. Comparé à la première fois, il me semblait que l'énergie s'épuisait. Mais ils tenaient mes poignets pendant toute la perfusion. Quand mes pieds sont devenus engourdis, j'ai essayé de les bouger et ils ont coupé le ruban. Entre-temps, le deuxième sérum a été connecté. Je ne sais pas combien de temps j'y suis restée, mais cela a dû durer environ 2 heures.

Lorsque je suis revenue dans ma cellule, il n'y avait presque aucun cri, rugissement, jurons, harcèlement ou insultes. J'étais surprise et j'essayais de comprendre ce qu'ils avaient en tête. Ils venaient trois fois par jour dans ma cellule et appliquaient un gel-crème sur mon visage et sur toutes les parties de mon corps où il y avait des cicatrices. Le lendemain, ils m'ont également administré un sérum. Crème, échantillons, sérum... Il y aurait probablement une autre séance. Ils appliquaient la crème tous les jours. Et ils me mettaient presque tous les jours sous la douche. Je suppose que c'était une partie du traitement. On inflige les tortures les plus abominables et ensuite on essaie de dissimuler son crime avec un traitement. Peut-être pensent-ils que lorsque les cicatrices et les blessures seront refermées, tout sera oublié. Après 10 jours, ils ont commencé à me conduire quotidiennement dans la salle de torture. Là, ils m'ont enlevé le bandeau. Dans la pièce, deux hommes âgés, petits et maigres, vêtus de cagoules et en costumes, examinaient de manière obscène mes blessures. Je pouvais reconnaître à leurs yeux ridés et à leurs voix qu'ils étaient vieux. Ils avaient de grandes bagues aux doigts, mais je ne pouvais pas distinguer leur forme, elles ressemblaient à trois demi-lunes. Ils portaient sur leurs cravates une épingle à cravate. Je ne pouvais pas comprendre de quoi ils parlaient, car ils parlaient à voix basse. Bien qu'ils contrôlaient eux-mêmes, la pièce était pleine de gens. Donc, tout le monde regardait. Je ne sais pas si ces vieux hommes avaient participé à la torture, car je n'avais pas entendu leurs voix auparavant. Mais les autres dans la pièce étaient présents. J'ai compris pourquoi ils me contrôlaient chaque jour dans la salle de torture ; ils auraient pu me contrôler dans ma cellule ou à l'infirmerie s'ils l'avaient voulu. La raison en était qu'ils voulaient créer en moi une peur constante d'un deuxième round. Ils voulaient que je me sente toujours mal à l'aise, que je fasse marche arrière pendant la phase de traitement. Chaque fois, à l'ouverture de la porte, ils disaient : «As-tu réfléchi ? Regarde, le deuxième round sera différent.» Rien n'a changé, rien ne changera. J'avais dit que je ne parlerais pas. «Bien, c'est ta décision. Alors tu devras en assumer les conséquences», me menaçaient-ils sans cesse. Pendant ces 20 jours de traitement insensé, il n'y avait aucune torture physique, mais une torture psychologique constante.

Ils remarquèrent entre eux que les blessures étaient guéries, les cicatrices avaient disparu, les gonflements avaient diminué. Les douleurs dans mes bras, mes jambes et ma tête persistaient. Ils me disaient aussi sans cesse : «Nous te laisserons un souvenir. La douleur sera toujours là.» Lorsque je suis allée aux toilettes pour la dernière fois, j'ai vu le gant de toilette avec le savon de citrouille de ma ville natale, qu'ils avaient pris dans ma poche et mis là. Il avait une

valeur particulière pour moi. Je ne l'avais pas encore utilisé. Leur abîme était si grand qu'ils prenaient plaisir à me blesser et à me harceler de toutes les manières possibles. Je n'ai pas touché le gant. Je suis sûr qu'ils se demandaient comment je réagissais. Mon indifférence les a encore plus irrités. Le bourreau bavard qui m'a conduit dans ma cellule a dit : «Écoute, je te demande maintenant pour la dernière fois. Tu peux être sûre que le deuxième round se déroulera très différemment. Ensuite, il y aura le 3e, le 4e, le 5e. Ça n'a pas de fin.» «Rien n'a changé, vous pouvez faire ce que vous voulez.» «Bien, comme tu veux...»

Je vainquis les bourreaux dans leurs cavernes

Le lendemain, ils m'ont de nouveau attaché les mains de manière agressive, m'ont bandé les yeux et m'ont amené dans la salle de torture. Ils m'ont fait asseoir sur une chaise. J'ai remarqué que la personne qui m'avait amenée était assise en face de moi. Nous sommes restés assis ainsi pendant plusieurs minutes. Je sais qu'ils m'observaient avec la caméra et testaient mes réactions. Ils donnaient à nouveau l'impression que le deuxième round allait commencer. Je me préparais chaque jour à cela. Je suis prête. Celui qui était devant moi s'est levé après environ 10 minutes. Quelqu'un d'autre s'est assis. L'attente silencieuse a duré tout aussi longtemps. Puis il y a eu un autre changement de place. Et après un moment, la porte s'est ouverte bruyamment. «Bonjour Ayten, ça fait longtemps. Comment vas-tu ? Tu n'as pas l'air très bien, mais tu t'es un peu rétablie. Tu as aussi eu l'occasion de réfléchir. As-tu réfléchi ? Vas-tu parler ?» C'était le deuxième responsable. J'ai dit : «Je ne parlerai pas.» «Ton temps ici est écoulé. Tu vas maintenant partir. Parlons un peu avant que tu ne partes. De toute façon, tu vas partir. Dis-moi, quels sont les points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord ? Que défends-tu ? Discutons, juste pour discuter. De toute façon, tu vas partir.» «Non, je ne parlerai pas.» «Eh bien, comme tu veux. Tu es une révolutionnaire bien formée. Ton temps ici est terminé. Nous allons te remettre à la justice. Tu pourras pourrir le reste de ta vie en prison.» Puis ils m'ont ramenée dans ma cellule. Ils m'ont apporté une partie de mes propres vêtements et mes chaussures. Mes vêtements, que je n'avais pas vus ni touchés depuis six mois, symbolisaient la liberté. J'avais déjà imaginé ce moment de nombreuses fois. Mais le vivre était quelque chose de différent. Ce moment était le présage de la victoire. Je ne leur ai pourtant montré ni ma joie ni les émotions intenses que je ressentais. Je ne leur faisais absolument pas confiance. Cela pouvait être peut-être la fin, mais je ne croyais pas qu'ils en avaient fini avec moi. J'avais beaucoup de mal à m'habiller rapidement. Mes bras me faisaient mal à chaque mouvement. Je repassais dans ma tête les 20 derniers jours. À quoi tout cela avait-il servi ? Toutes les probabilités me venaient à l'esprit. Cela pouvait-il vraiment signifier l'ouverture de la porte vers la liberté ? La porte s'est de nouveau ouverte. Ils m'ont bandé les yeux avec un autre bandeau. Ils m'ont attaché les mains un peu plus fermement avec des menottes en plastique derrière le dos. Nous avons traversé le couloir, par lequel ils m'avaient amenée à l'infirmerie. Mais nous n'avons pas tourné à droite, nous sommes allés tout droit. Nous sommes montés dans une voiture dont la porte s'ouvrait sur le côté, la marche me semblait assez haute. Une personne était assise à ma droite, une autre à ma gauche, une autre en face de moi. La personne à ma droite a dit : «Tu peux me donner un coup de coude si tu veux quelque chose» et m'a mis un casque avec des bruits de moto dans les oreilles. Celui qui était à ma gauche me harcelait pendant le trajet, tenant ma jambe d'une main et ma taille de l'autre, prétendument pour que je ne tombe pas. Ce comportement dégoûtant était dans leur sang. Celui qui était en face de moi devait avoir un fusil à long canon, car il frappait sans cesse mon genou. De temps en temps, les écouteurs tombaient de mes oreilles, et ils les remettaient. Je n'ai pas vraiment remarqué comment la voiture roulait, mais je crois que par endroits, la route n'était pas très bien entretenue. Parfois, nous étions secoués. Mais la plupart du temps, nous suivions une ligne droite. Je ne pense pas que nous ayons eu d'accidents avec d'autres usagers de la route, bien qu'ils ne se soient pas arrêtés aux feux rouges. Après un trajet d'environ une à une heure et demi, la voiture s'est arrêtée. La porte s'est ouverte. Un vent très fort et froid m'a frappé au visage. Quelqu'un a saisi ma jambe pour me faire descendre.

Ils m'ont rapidement amenée en avant. Tout aussi rapidement, ils m'ont enlevé le bandeau et les menottes. Ils ont dit : «Tes affaires sont devant toi, prends-les.» Puis ils sont partis à la même vitesse. Il faisait très sombre. Quand je me suis retournée, ils étaient déjà partis. Au loin, on pouvait voir les lumières de la ville. Je venais juste de ramasser mon sac par terre quand quelqu'un s'est approché de moi. Tout s'est passé en quelques secondes. J'étais encerclé. À cause de la lumière, je ne pouvais pas dire s'il s'agissait d'une arme ou d'une caméra. Celui qui s'approchait de moi m'a saisi par le bras, il avait l'air paniqué et a dit : «Stop, qui es-tu ? Montre-moi ta carte d'identité, comment t'appelles-tu ?» ; il a dit hypocritement à la personne à côté de lui : «Regarde dans le compartiment avant de son sac si elle a une carte d'identité.» Cet homme à la peau foncée avec des sourcils brouillés devait être l'un des principaux acteurs du scénario, me prenant des mains des tortionnaires. Il a montré sa carte d'identité et a dit : «Nous sommes de la police anti-terroriste de TEM d'Ankara. Il y a une plainte contre toi, nous t'arrêtons.» Ils m'ont fait monter dans une petite fourgonnette blanche. Je suis assise à l'arrière près de la fenêtre, à côté de moi se trouvait un policier aux cheveux gris qui parlait beaucoup. Un homme avec les cheveux attachés était assis près de la porte, devant moi se trouvait un homme dont je ne pouvais pas reconnaître le type. À côté du conducteur, il y avait un homme avec des sourcils brouillés. Alors que je regardais par la fenêtre, la personne à côté de moi a dit : «Comment t'appelles-tu ? Pourquoi ne me le dis-tu pas, est-ce Ayşe, Fatma ou Ayten ? Ah, elle a réagi à Ayten. N'es-tu pas Ayten ? Nous t'avons récupérée en pensant que tu étais Ayten. Ne t'inquiète pas, nous ne te mettrons pas de bandeau sur les yeux.» Il était évident qu'ils savaient de qui ils m'avaient pris et qu'ils étaient eux-mêmes complices de la torture. Ou ils étaient eux-mêmes les tortionnaires. L'essentiel était que j'avais vaincu les tortionnaires dans leur repaire.

J'ai été amenée au commissariat de police d'Ankara. D'après mes calculs, la date était le 28 août 2018. Le lendemain, lorsque mes avocats sont arrivés, j'ai appris que c'était le 29 août. J'ai compté la date jusqu'à la fin, avec un jour de différence.

Après trois jours de détention, j'ai été présentée au procureur, il a refusé d'écouter mon histoire et n'a posé aucune question sur les tortures. Il m'a immédiatement renvoyée à un juge. Le comportement du juge n'était pas différent. Il ne voulait même pas regarder les cicatrices sur mes parties visibles. Le fait qu'il existe un système judiciaire comme celui-ci, où des tortionnaires enlèvent des gens, les torturent pendant six mois, montre qu'ils n'ont aucun scrupule. J'ai été arrêtée et amenée à la prison pour femmes de Sincan. Le médecin a documenté toutes les traces de torture et les blessures sur mon corps.

Réunification

Après avoir passé deux jours en chambre provisoire, je me suis retrouvée avec mes amis. Cette première rencontre, notre étreinte, les émotions alors vécues étaient indescriptibles. Nous nous sommes embrassés en pleurant. Je n'avais pas pleuré ni ri depuis six mois. Et je n'avais jamais parlé plus de quelques mots. C'était comme si je venais de naître.

La première rencontre était un moment de douleur, de désir et de joie de se retrouver. Je me voyais dans les yeux de la camarade que j'ai d'abord embrassée. Sa colère contre ceux qui m'avaient tant fait souffrir ; la fierté et l'honneur qu'elle me témoignait se reflétaient dans ses yeux et ses mots. En l'embrassant, je me suis sentie chez moi, en sécurité, heureuse, malgré toutes mes douleurs. Pendant six mois, mes larmes n'avaient pas coulé devant l'ennemi. C'était comme si, à ce moment-là, tout ce qui s'était accumulé en moi pendant ces six mois s'écoulait... Les tortionnaires disaient sans cesse : «Qu'est-ce que c'est que ça, tu ne fais pas un pas en arrière ? Pour quoi, pour qui te fais-tu subir ces souffrances ? Est-ce que ça en vaut la peine ?» Ils ne pouvaient jamais comprendre et ne le comprendront jamais. Ils ne peuvent pas déchiffrer la valeur et la signification de ce moment où j'ai rencontré mes camarades. Car ils n'avaient aucune valeur, aucune conviction, aucun objectif. Ils m'infligeaient chaque jour les tortures les plus abominables, mais c'étaient eux qui mouraient chaque jour. Ils restaient là, dans cette salle de torture, dans ce marais puant le sang, le pus et la saleté. Ils sont enfoncés jusqu'au cou dans ce marais. Ils sont séparés de toutes les beautés du monde. Ils inhalent les cris qui éclatent chaque fois qu'ils torturent des gens, ils boivent le sang, ils se nourrissent de notre chair, qu'ils laissent pourrir et couvrir d'ecchymoses. Ils ne peuvent même pas apercevoir le soleil. Leur vie se déroule dans l'obscurité, derrière les masques avec lesquels ils cachent leurs abominations. Ils vivent dans le monde de ceux qui sont condamnés à échouer depuis le début. La colère face au bonheur qu'ils ne peuvent pas trouver dans la vie, ils la déversent sur des gens heureux, convaincus et pleins de vie comme nous. Ils ont peur que nous donnions de l'espoir aux gens. Ils se nourrissent de désespoir, d'impuissance et encore d'impuissance. Ils n'ont pas pu vaincre l'espoir et ne le pourront jamais. Ils n'ont pas pu me briser dans le centre de torture, ils n'ont pas pu me tuer ; maintenant, ils veulent me tuer en prison. Ils veulent une peine de réclusion à perpétuité pour un acte dans lequel j'ai été libérée. Ils pensent qu'ils peuvent cacher la torture de cette manière et dissimuler leurs crimes. Mais la justice est aussi réelle et brûlante que le soleil qui donne vie à la nature. Un jour, la justice triomphera certainement. Et comment ? Avec la résistance, à un coût élevé... Si nécessaire, au prix de la vie, mais la justice prévaudra. La résistance se poursuit en prison tout comme dans le centre de torture. Ma réponse à toute cette cruauté et cette injustice sera la résistance jusqu'au bout. Qui résiste, triomphera sûrement et qui se plie à l'oppression a perdu dès le départ. Mes amies comptaient les cicatrices et les ecchymoses sur mon corps meurtri, qu'elles voulaient à peine toucher. Il y avait au moins 898 blessures. Certaines croûtes s'étaient également formées. Je termine ce livre ici, mais les 898 blessures continuent de saigner. En résumé, rien n'est terminé...



**contre l'impérialisme
contre le fascisme turc
liberté pour Ayten Öztürk
liberté pour les prisonniers politiques**

Résistance et victoire

Qui est Ayten Öztürk ?

Je suis née en 1974 à Antakya, dans une famille arabe alévi. Pendant 25 ans, j'ai lutté pour mon peuple, contre l'injustice, l'oppression et l'exploitation. Mon frère, Ahmet Öztürk, a été assassiné en 1994 dans la maison où il vivait. La femme de mon frère, Yazgülü Güder Öztürk, était l'une des six femmes qui ont été brûlées en prison, lors du massacre du 19 au 22 décembre 2000. Ma sœur, Hamide Öztürk, est morte en 2002 lors de la grande résistance de jeûne de la mort. En raison de mes convictions révolutionnaires, antifascistes et anti-impérialistes, j'ai été arrêtée et torturée à plusieurs reprises. Au total, j'ai été incarcérée pendant 13,5 ans. En 2018, j'ai été enlevée au Liban et livrée de manière informelle, cachée à la Turquie. Pendant 6 mois, j'ai subi toutes sortes de torture dans un centre de torture tenu secret à Ankara. J'ai été libérée de ce centre de torture secret, grâce à mes actes de résistance, au soutien de mon peuple, de mes camarades, sur un terrain vague.

Après ce temps passé en centre de torture, laissée sur un terrain vague, j'ai passé 3,5 ans en prison. Grâce au soutien de mon peuple, de mes camarades, je fus une nouvelle fois « libérée », sous assignation à résidence. Celle-ci se poursuit encore aujourd'hui.

Actuellement Ayten Öztürk est en prison, condamnée, ainsi que son avocate, à une peine de réclusion à perpétuité.